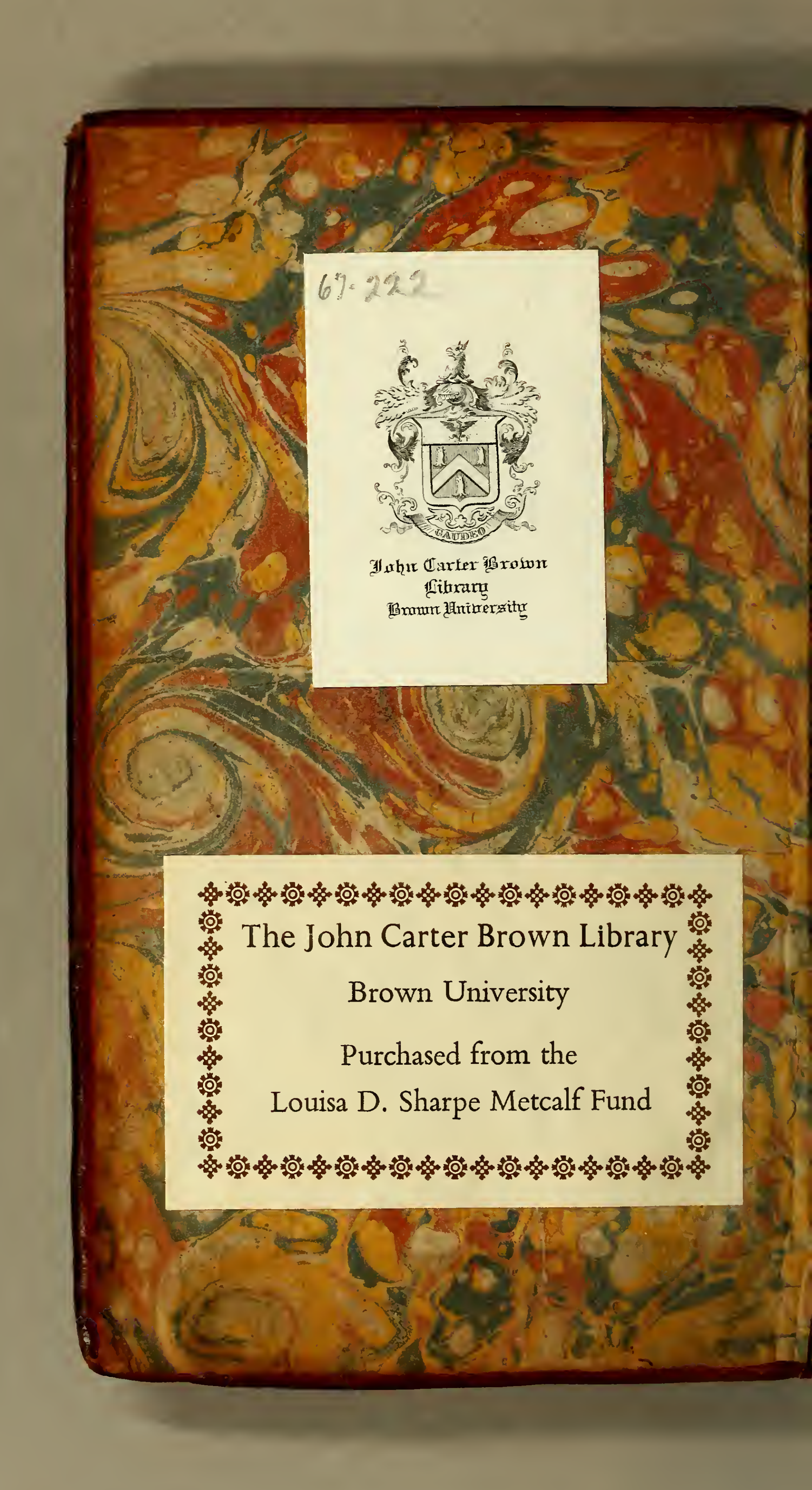


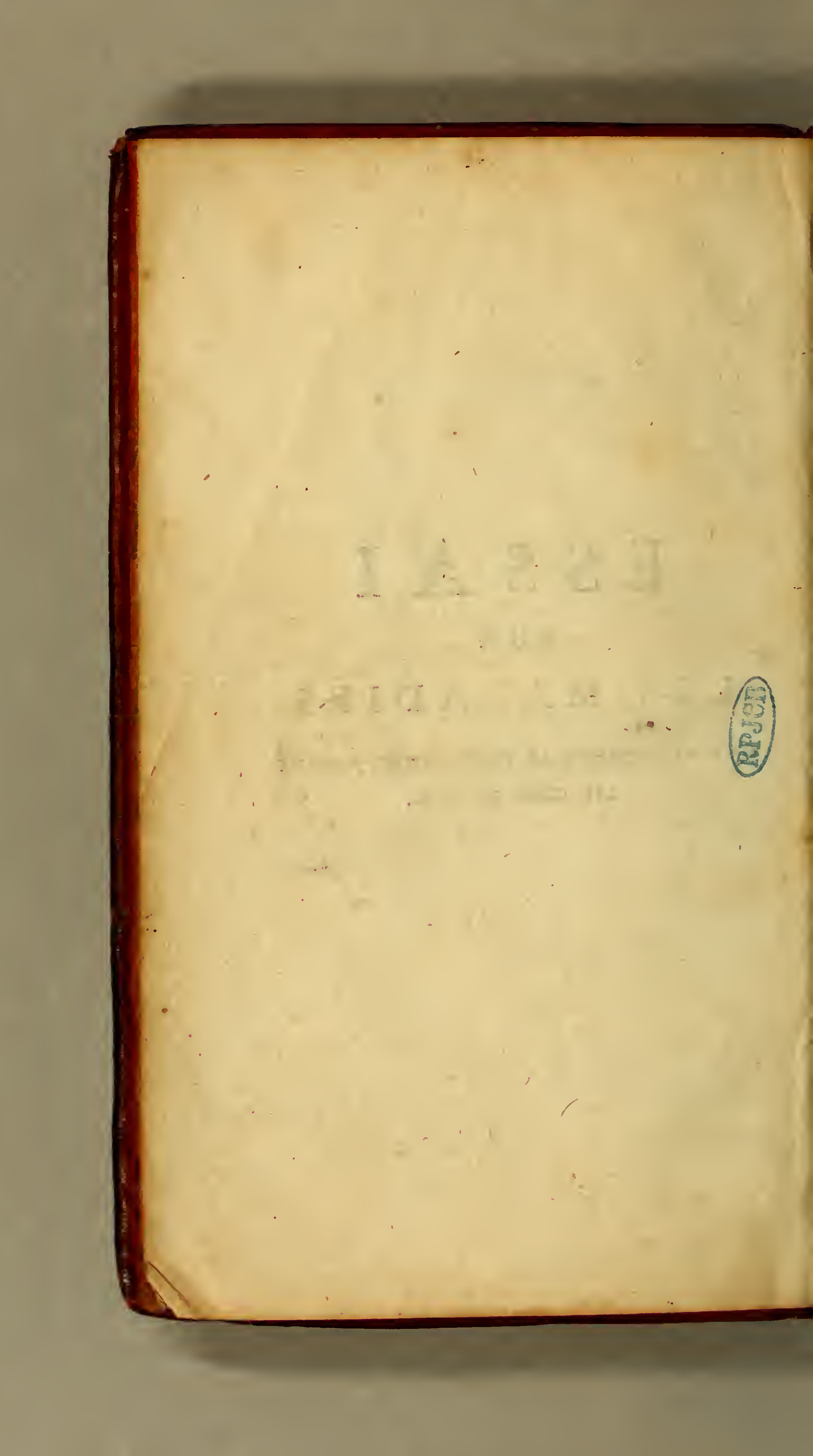


67-222
GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University
The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



par G. Mauran.

ESSAI
SUR
LES MALADIES
QUI ATTAQUENT LE PLUS COMMUNEMENT LES GENS DE MER.



ESSAI
SUR
LES MALADIES
QUI ATTAQUENT LE PLUS COMMUNEMENT LES GENS DE MER,

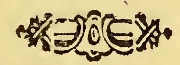
Contenant une Méthode courte & facile pour les connoître, les guérir, & même en préserver.

Ouvrage utile aux Chirurgiens Naviguans, & même à tous les Marins qui se trouvent dans des Bâtimens où il n'y a point de Chirurgien.

On a joint quelques Observations sur la Méthode la plus sûre de secourir les Noyés, & de traiter les Fiévres de l'Isle Saint-Domingue & des autres Colonies Françoises aux Antilles.

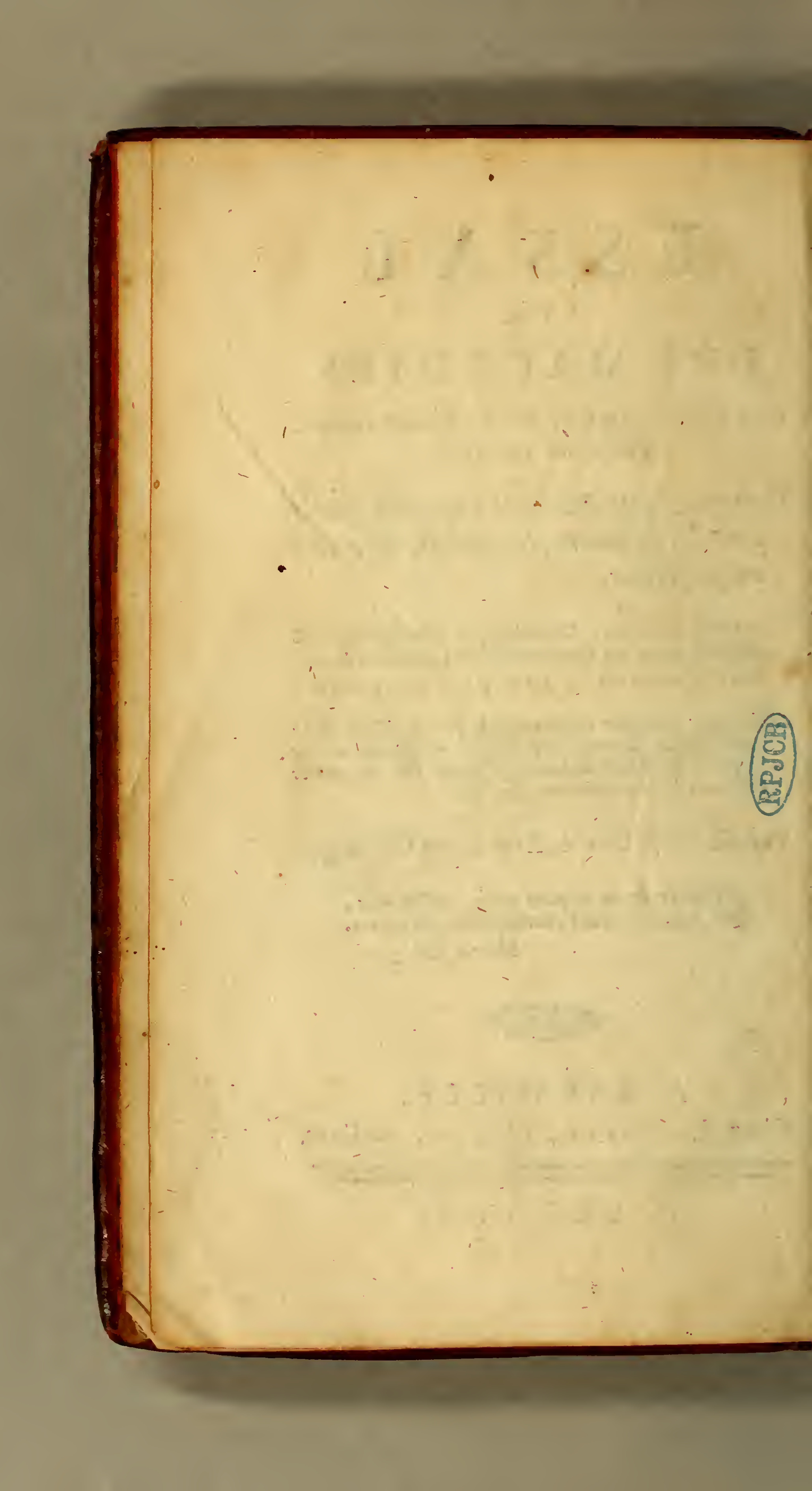
Par G. M. Maître ès Arts & en Chirurgie.

Illi robur & æs triplex circa pectus erat,
Qui fragilem truci commisit pelago ratem.
Horat. Od. 3.



A MARSEILLE,
Chez J. Mossy, Libraire, au Parc.

M. DCC. LXVI.


RPJCB



A MESSIEURS,

MESSIEURS LES MAIRE-CONSULS-ECHEVINS,

Protecteurs, Défenseurs des Priviléges & Immunités de la Ville de Marseille, Lieutenans Généraux de Police & Conseillers du Roi.

MESSIEURS,

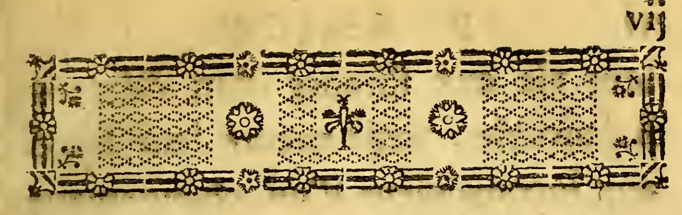
La bonté avec laquelle vous avez toujours accueilli tout ce qui peut être de quelque utilité aux Navigateurs, me donne la confiance de vous présenter cet Essai, qui traite de leurs maladies, leur enseigne à les connoître, à les guérir, & même à s'en preserver. Qui mieux que

vous autres, MESSIEURS, *peut apprécier cet Ouvrage ? Vous veillez nuit & jour à l'augmentation & à la sûreté du Commerce, vous êtes les Protecteurs & les Défenseurs des Privileges & Immunités d'une des Villes les plus commerçantes du monde. Faites donc*, MESSIEURS, *qu'il paroisse sous vos Auspices, & recevez-le comme un hommage de la plus respectueuse considération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être*,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

G. M. *** *Maître ès Arts & en Chirurgie.*



PRÉFACE.

CET Ouvrage eſt le fruit d'une longue pratique, fondée ſur les Obſervations que j'ai fait dans mes différens voyages ſur mer, & pendant mon ſéjour dans diverſes Echelles du Levant : retiré depuis pluſieurs années dans un Pays Maritime, j'ai eu bien des occaſions d'en faire de nouvelles, & je n'ai pu enviſager le malheureux ſort d'une quantité de Marins, ſans en être touché de compaſſion.

En effet ces hommes utiles, pour faire participer les Habitans de l'Univers entier aux avantages de tous les climats, expoſent non ſeulement

leur vie aux fureurs d'un élément intraitable, mais encore leur ſanté aux inconvéniens d'un changement continuel de climat, dans une demeure peu commode, mal ſaine, & où ils ne peuvent ſe procurer que d'alimens de mauvaiſe qualité & très-ſouvent corrompus : il n'eſt pas donc étonnant qu'ils ſoient ſujets à une infinité de maladies, & il eſt certain qu'elles ne deviennent la plûpart du tems dangereuſes & mortelles, que par le manque de ſecours.

Cette conſidération & les ſimples mouvemens de l'humanité auxquels j'ai cédé, m'ont inſpiré le deſſein d'être de quelque utilité aux Navigateurs : j'oſe me flater qu'ils ne liront pas ſans fruit l'hiſtoire de leurs maladies, que j'ai taché de rendre avec autant de vérité que de ſim-

plicité, afin qu'ils puiſſent eux-mêmes, au defaut de Chirurgiens, les connoître & les traiter dans le beſoin.

J'ai diviſé cet Eſſai en deux Parties, & chacune d'elles en différens Chapitres : j'ai renfermé dans la premiere les maladies internes ; la ſeconde contient les maladies externes.

Les Numéros répandus dans les Chapitres ſervent à indiquer les remedes que je preſcrits : on en trouvera les Formules à la fin de l'Ouvrage ſous les mêmes Numéros. J'ai ajouté au deſſous de chaque Formule, qui a paru l'exiger, une explication qui indique de quelle façon & avec quelles précautions le remede doit être adminiſtré. On trouvera de même à la ſuite des Formules une deſcription des drogues ſimples qui entrent dans leur compoſition, miſe

par ordre alphabétique, afin que les Marins n'employent aucun remede, dont il ne ſoient à même de connoître la nature, l'eſpece & la qualité.

J'avoue que j'ai traité de pluſieurs maladies qui n'attaquent pas excluſivement les Gens de Mer ; mais il n'étoit guéres poſſible de faire autrement : je n'oſe même me flater d'avoir raſſemblé toutes celles dont les Marins en général peuvent être atteints ; j'ai ſeulement recherché & traité, le plus ſuccintément qu'il m'a été poſſible, celles auxquelles ils ſont le plus ordinairement ſujets.

J'eſpere que cet Eſſai ouvrira les yeux à quelqu'un plus inſtruit, & l'engagera à travailler ſur cette matiere d'autant plus importante, que nous n'avons ſur les maladies des Gens de Mer que des Ouvrages Anglois ou

Hollandois : on ſait que les travaux, la maniere de vivre, le tempérament & les voyages des Nations pour qui ces Livres ont été faits, ſont différens de ceux des François ; d'ailleurs quoiqu'ils traitent d'une maniere très-étendue leur objet, ils ſont trop ſavans pour être mis entre les mains de pluſieurs Chirurgiens Naviguans, encore moins des autres Marins, puiſqu'ils ſont écrits en latin, langue qui leur eſt fort peu familiere : c'eſt ce qui m'a donné la confiance de croire que ce petit Ouvrage pourroit être d'une plus grande utilité aux uns & aux autres.

Quoique le Scorbut ne ſoit pas une maladie fort commune dans la Méditerranée, on trouve cependant pluſieurs Matelots qui en ſont attaqués, ſoit qu'ils l'ayent pris dans

des voyages ſur l'Océan, ou qu'il leur ſoit ſurvenu en naviguant dans la Méditerranée, ce qui n'eſt pas abſolument extraordinaire; c'eſt ce qui m'a engagé à faire un Chapitre particulier de cette maladie, afin d'en donner une idée aux Marins qui ne la connoiſſent pas, & leur apprendre à ne pas la confondre avec d'autres, avec leſquelles elle ſemble avoir quelque affinité.

Je me ſuis un peu étendu ſur les maladies vénériennes, & principalement ſur les différentes méthodes de les traiter : 1°. parce qu'elles ne ſont malheureuſement que trop communes parmi les Marins : 2°. parce qu'ils n'ont pas dans leurs Bâtimens toutes les facilités néceſſaires pour s'en faire traiter comme il faut ; c'eſt ce qui m'a obligé à détailler les raiſons

qui m'engagent à leur conſeiller la méthode de Monſieur le Baron de Van-Swieten dans les Bâtimens, préférablement à toutes les autres : j'oſe les aſſurer (& l'expérience en convaincra) que le remede qui en fait la baſe eſt des plus ſimples, qu'il n'en eſt point de plus facile à prendre, qui demande moins de précaution dans le régime, qui ſoit moins dangereux dans ſon opération, en un mot, dont l'effet ſoit plus ſûr & le prix plus modique.

Le Chapitre de la Peſte m'a paru demander une atttention particuliere : j'ai reſté long-tems dans des Pays où elle eſt fort commune ; je m'y ſuis même trouvé dans des tems où elle faiſoit d'aſſez grands ravages, & j'ai pris ſur cette cruelle maladie tous les éclairciſſemens que j'ai

pu me procurer : d'après quelques réflexions auxquelles ils ont donné lieu, j'ai la confiance de croire que ce mal n'eſt pas au deſſus des remedes, & qu'il n'eſt ſi meurtrier que parce qu'on abandonne les peſtiférés, & qu'on leur refuſe certains ſecours qui en ſauveroient infailliblement pluſieurs.

On trouvera à la fin de la premiere Partie, la Méthode à ſuivre pour ſecourir les Noyés & les rappeller à la vie : quoique ce que je dis là-deſſus ne ſoit pas de moi, & que je ne répete que ce que les grands Maîtres ont écrit ſur cette matiere, j'oſe pourtant me flater que les Marins me ſauront gré d'avoir raſſemblé dans un Ouvrage qui n'eſt fait que pour eux, des choſes qui à tous égards ſemblent devoir y occuper une place. Dans le nombre

des remedes dont j'ai donné les Formules, j'ai taché de n'admettre que ceux qu'on peut ſe procurer le plus aiſément, qui ſont les plus faciles à préparer, qui ſe conſervent plus long-tems, & qui ſont le moins diſpendieux. J'ai banni du traitement des maladies Chirurgicales cette prodigieuſe quantité d'onguens & d'emplâtres, pour les réduire à quatre ou cinq, qui ſuffiſent aſſurément pour les maladies qui ont beſoin de leur application.

Enfin, comme ce Livre n'eſt pas fait ſeulement pour les Chirurgiens Naviguans, mais encore pour tous les Marins en général, j'ai taché de me rendre intelligible à ceux qui ne ſont pas de l'Art, en n'employant pas mal-à-propos des termes ſans leur en donner l'explication, & en

mettant ce que je dis, tant au ſujet des maladies que des remedes, à la portée de toute perſonne qui eſt en état de raiſonner.

Ceux qui ſont aſſez inſtruits pour n'avoir pas beſoin de cet Eſſai, pourront trouver, s'ils le liſent, beaucoup à critiquer ſur la négligence du ſtyle, & ſur les répétitions qui m'ont paru quelquefois inévitables, ou qui m'ont échappé; mais j'eſpere de leur complaiſance qu'ils pardonneront de bon cœur ces fautes à un Chirurgien qui a plus d'habitude avec ſes malades qu'avec les Lettres. Mon but n'eſt pas de m'illuſtrer, mais d'être utile aux Gens de Mer: heureux, s'ils me doivent le moyen de ſe préſerver ou de ſe guérir de quelque maladie.



ESSAI
SUR
LES MALADIES
QUI ATTAQUENT LE PLUS COMMUNEMENT LES GENS DE MER,

Contenant une Méthode courte & facile pour les connoître & les guérir.

PREMIERE PARTIE.
DES MALADIES INTERNES.

CHAPITRE PREMIER.
Du Mal de la Mer, ou du Vomissement ordinaire aux nouveaux Embarqués.

TOUT homme qui s'embarque sur la mer, semble devoir un tribut à cet élément : à peine a-t-il mis le pied sur un Bâtiment, qu'il est averti des dangers auxquels il s'ex-

poſe, afin qu'il ſonge de bonne heure à les éviter.

Mais que peut cet avertiſſement contre la cupidité & le déſir d'amaſſer des richeſſes ? L'ambition rend le Marin ſourd à cette voix : peu content des tréſors que lui offre ſa Patrie, il a le courage de braver tous les dangers d'une navigation périlleuſe ; à la merci des vents & des flots, à travers les écueils & les rochers, il court chercher ceux d'une autre Contrée & du Nouveau Monde.

Déja les ancres ſont levées, un coup de Canon annonce le départ, les voiles ſont déployées, un vent frais & favorable les gonfle, le Vaiſſeau ſort du Port & s'éloigne bientôt de la Côte : ne nous contentons pas de le conſidérer du rivage ; faiſons-nous y tranſporter pour quelque tems, avant qu'il échappe à notre vue.

Quel ſpectacle ſe préſente ! Les nouveaux Embarqués, qui un mo-

ment auparavant étoient ſi gais, ſi diſpos, ſi bien portans, ſont renverſés pêle-mêle ſur le Tillac, ou couchés ſous les Ponts ; ils ſont les uns & les autres des efforts extraordinaires pour vomir : ils n'ont pas plutôt mangé un morceau ou bu quelque peu de liqueur, que le vomiſſement recommence & devient plus violent. Il n'en eſt aucun qui ne ſouhaîtât dans cet inſtant de retourner au Port, & qui ne donnât volontiers tous les tréſors du Perou, s'ils étoient en ſon pouvoir, pour qu'on le rapportât dans l'endroit d'où il ne fait que de partir.

A l'aſpect d'un tableau ſi effrayant, qui voudra déſormais aller ſur mer? Qu'on ſe raſſure cependant, tous les nouveaux Embarqués ne ſont pas auſſi malheureux : il y en a qui dans leur vomiſſement ont certains intervalles de relâche ; d'autres ne vomiſſent que quand le vent eſt frais, & qu'il y a de la tourmente dans le Vaiſſeau ; quelques-uns plus

heureux ne vomiſſent point du tout, & ne craignent jamais la mer : enfin le plus grand nombre, après avoir vomi & ſouffert pendant les premiers jours de la navigation, s'accoutument à l'élément, & ne reſſentent plus rien pendant le reſte du voyage.

Il y a pluſieurs ſentimens ſur la cauſe du vomiſſement des nouveaux Embarqués : les uns l'attribuent à l'air ſalin qu'ils reſpirent pour la premiere fois, lequel picotant les fibres de l'eſtomac, peut occaſionner le vomiſſement ; les autres diſent qu'il provient du mouvement d'ondulation de la mer & des ſecouſſes qu'ils éprouvent pour la premiere fois dans un Vaiſſeau, leſquelles faiſant ſoulever l'eſtomac, procurent le même effet. Je ſerois volontiers de ce dernier ſentiment, par la raiſon que pluſieurs perſonnes ſouffrent, quand elles vont en voiture pour la premiere fois, la même incommodité que reſſentent les nouveaux Embarqués.

Quoi qu'il en ſoit, on regarde communément le mal de la mer comme une choſe de peu de conſéquence ; on s'imagine même qu'il n'y a pas des moyens pour le prévenir, ni des remedes pour le guérir. J'oſe pourtant aſſurer d'après l'expérience, que cette maladie eſt quelquefois dangereuſe, & que pluſieurs perſonnes en ſeroient mortes, ſi on ne les avoit ſecourues : les meilleurs moyens pour y parvenir ſont ceux que je vais indiquer.

Dès qu'on s'apperçoit qu'une perſonne craint la mer, il faut la faire coucher dans un endroit du Vaiſſeau un peu aëré, ailleurs que dans la Chambre, ou ſous les Ponts, quoique la tourmente & les mouvemens du Vaiſſeau ſoient moindres dans ces endroits ; néanmoins il eſt certain que l'air étouffé qu'on y reſpire, l'odeur de la marine, de la poix & du goudron, augmentent la diſpoſition au vomiſſement, & l'entretiennent, s'il a déja commencé.

On ne donnera aucune nourriture ſolide à ceux qui craignent la mer, mais ſeulement quelques cuillerées de bouillon d'un quart d'heure à l'autre : on fera diſſoudre dans le bouillon un peu de ſafran en poudre ; on leur appliquera ſur la région du cœur & de l'eſtomac un ſachet dans la compoſition duquel entre cette drogue, avec divers autres aromates : voyez la formule (N°. 1). On leur frotera les narines avec du bon vinaigre, ou quelqu'autre liqueur ſpiritueuſe, comme l'Eau de la Reine d'Hongrie, l'Eau ſans pareille & autres ſemblables. Enfin on aura ſoin d'ôter tout ce qui pourroit gêner la circulation du ſang, comme les boutons du col, des manches, des jarretieres, &c.

Si malgré ces ſecours le vomiſſement continue, & fait craindre la rupture de quelque vaiſſeau ſanguin, il faut faire prendre aux malades demi-dragme ou tout au plus

une dragme de Thériaque, qu'on délayera dans trois ou quatre cuillerées de bouillon : on donnera une cuillerée de ce mélange d'un quart d'heure à l'autre ; ce qui ſuffira pour diminuer & même pour calmer le vomiſſement. On ne doit donner aucun autre remede, à moins que le vomiſſement continuant pendant pluſieurs jours, malgré l'uſage de celui-là, ſoit parvenu au point de faire craindre quelque hémorragie, c'eſt-à-dire, quelque vomiſſement de ſang occaſionné par la rupture de quelqu'un des vaiſſeaux de l'eſtomac. Dans le dernier cas, la potion (N°. 2) fait des merveilles : on peut y ajouter dans les cas violens, comme il eſt dit au deſſous de la formule, vingt ou trente goutes de Laudanum liquide, ou demi-once de Sirop de Pavot blanc, & la donner en deux priſes dans l'eſpace de demi-heure, & même dans une ſeule priſe.

Au reſte, toutes les précautions

que je conſeille de prendre à ceux qui craignent la mer, & les remedes que je leur indique, ne conviennent qu'à ceux qui ne ſont pas Marins par état, comme les femmes, les Religieux & autres perſonnes de diſtinction, qui s'embarquent en qualité de Paſſagers, pour ſe faire tranſporter d'un endroit dans un autre. Ceux qui ſe deſtinent à naviguer, doivent faire tous leurs efforts pour s'accoutumer de bonne heure à la mer, & ne doivent recourir aux remedes que dans les cas les plus urgens; autrement ils ne deviendroient jamais bons Marins.



CHAPITRE II.

Du Scorbut.

LES voyages que l'on fait ſur mer, durent ordinairement pluſieurs mois, ſouvent même des années entieres; c'eſt pour cette raiſon que les alimens qui doivent ſervir à la nourriture des Equipages des Vaiſſeaux, doivent être de nature à ſe conſerver long-tems. On prépare en conſéquence le pain de la proviſion, en en faiſant du biſcuit; malgré cette précaution, il ſe gâte quelquefois, & ſe remplit de vers. C'eſt dans la même intention que l'on ſale la viande & le poiſſon.

Pour conſerver l'eau douce, qui eſt la plus néceſſaire de toutes les proviſions, & la maintenir dans ſa pureté, on en remplit des tonneaux qu'on a auparavant bien lavés & nettoyés: voilà tout ce qu'on peut faire pour empêcher qu'elle ne ſe

gâte. Malgré toutes ces attentions, elle contracte ſouvent de mauvaiſes odeurs, & ſe corrompt : heureux encore ceux qui n'en manquent pas pendant le cours d'un voyage qui ſe trouve plus long que l'on ne comptoit. Il eſt arrivé plus d'une fois que de nombreux Equipages, comme autant de Tantales, ont péri de ſoif au milieu des eaux.

L'uſage continué de la viande & du poiſſon ſalés, la boiſſon d'une eau croupiſſante ou corrompue, les autres alimens de mauvaiſe qualité, la mal-propreté, l'air ſalé & mal-ſain que les Marins reſpirent dans leurs Vaiſſeaux, ſont la cauſe la plus commune & le germe de preſque toutes les maladies qui les attaquent ; le ſcorbut en eſt une des plus ordinaires.

On connoît le ſcorbut, & on le diſtingue des autres maladies qui lui reſſemblent, par des ſymptomes particuliers qui le caractériſent. Il exhale de la bouche de ceux qui en

ſont attaqués, une mauvaiſe odeur, provenant des ulceres dont elle eſt remplie; leurs gencives ſe gonflent, ſe relâchent & ſaignent au moindre attouchement; leurs dents noirciſſent, s'ébranlent & tombent quelquefois d'elles-mêmes; leur viſage & même tout leur corps devient bouffi; leur peau prend une couleur livide & plombée: une infinité de petits tubercules s'élevent ſur ſa ſurface, & ſemblables à ceux qu'on apperçoit ſur la peau de ceux qui ont froid, forment, ce qu'on appelle, la peau de poule; on y remarque des tâches rouges & quelquefois jaunes, qui leur cauſent une grande démangeaiſon: s'ils ſe gratent, il ſe forme bientôt dans ces endroits des ulceres de même caractere que ceux de la bouche, & qui ſaignent au moindre attouchement; leur fond eſt livide, & les bords en ſont durs: ils reſſentent des douleurs, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre; ils ont

des laſſitudes dans les bras, dans les jambes : enfin la gangréne s'empare de quelqu'un de leurs membres, & la mort s'enſuit.

Tous les ſymptomes que je viens de détailler, n'attaquent pas à la fois le même malade; il n'eſt pas même néceſſaire qu'ils ſoient tous réunis pour caractériſer le ſcorbut, un ſeul ou deux ſuffiſent : ſi le même malade en éprouve pluſieurs & dans un dégré violent, on dit alors qu'il eſt attaqué du ſcorbut proprement dit; mais s'il n'en reſſent qu'un ou deux, on dit alors qu'il a une affection ſcorbutique, ce qui ne ſignifie autre choſe qu'une diſpoſition au ſcorbut.

J'ai dit que le ſcorbut ſe trouve ſouvent joint à d'autres maladies qui lui reſſemblent, & ſur leſquelles on pourroit prendre le change : la vérole ou mal vénérien en eſt une des principales; elle a cela de commun avec le ſcorbut, que ceux qui en ont le ſang infecté, reſſentent

pour la plûpart des douleurs vagues, ont des ulceres dans la bouche & dans différentes parties de leur corps. Pour ne pas s'y méprendre, il faut faire attention 1°. que les douleurs des ſcorbutiques ſont vives & aigues, mais qu'elles donnent du relâche aux malades, qui ſe trouvent ſoulagés, lorſqu'ils ſont couchés ; les douleurs véroliques au contraire ſont plus conſtantes, & redoublent principalement dans le lit. 2°. Que les ulceres véroliques ſont crouteux, glutineux, durs ou calleux, & qu'ils attaquent ordinairement les parties de la bouche, ſituées depuis la luette juſques au fond du goſier ; les ſcorbutiques au contraire n'attaquent que les parties qui ſont ſituées depuis les gencives juſques à la luette, & ſont blafards, c'eſt-à-dire, blanchâtres, mous & ichoreux, c'eſt-à-dire, qu'il en découle une ſanie ou matiere aqueuſe, âcre & ſanguinolente.

On doit encore obſerver que le

ſcorbut produit des tâches ſur la peau, & le mal vénérien des tumeurs ſur les os, qu'on appelle nodus ou exoſtoſes, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conſidérables, & de plus des excroiſſances charnues aux environs des parties de la génération; ce qu'on ne trouve pas dans le ſcorbut. Enfin le ſcorbut peut être véritablement joint avec la vérole, ce qu'on connoîtra par les ſymptomes qui ſont communs, ou particuliers à l'une & à l'autre de ces maladies : c'eſt dans un pareil cas que la prudence eſt néceſſaire, quand on adminiſtre les frictions mercurielles, pour empêcher qu'elles ne ſe portent à la bouche, & n'occaſionnent de grands déſordres; on ne ſauroit alors employer de remede plus convenable que celui que j'indiquerai au Chapitre des Maladies vénériennes.

Comme le ſcorbut confirmé n'eſt autre choſe qu'une dépravation des humeurs, produite par le défaut de

réparation de bons ſucs, & par la mauvaiſe aſſimilation de ceux qui ſe forment journellement, il faut avant que les vaiſſeaux & les viſceres ayent perdu totalement leur reſſort, leur mouvement & leur chaleur naturelle, avant qu'il ſe ſoit formé des obſtructions conſidérables, & que toutes les fonctions générales ſoient dérangées, remédier de bonne heure à cette maladie, & avoir égard à ſes différens dégrés.

Dans le commencement, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'y a encore qu'une diſpoſition ſcorbutique, la premiere attention qu'on doit avoir dans les Bâtimens, c'eſt de ſéparer ceux qui ſe trouvent dans cet état, du reſte de l'Equipage : on ne ſauroit s'imaginer combien cette maladie eſt contagieuſe, & ſe communique facilement, ſur-tout en buvant dans les mêmes vaſes que ceux qui en ſont atteints, à moins de ſuppoſer une diſpoſition particuliere dans les

ſujets. On leur donnera tout de ſuite de la viande fraîche, & au défaut de cette nourriture, des ſoupes de ris, du gruau, ou autres farineux de la proviſion; ils uſeront pour boiſſon d'une infuſion de quelque plante antiſcorbutique ſeche : voyez la formule (N°. 3). Si l'eau de la proviſion avoit contracté quelque mauvais goût, ou quelque mauvaiſe odeur, il conviendroit de la faire purifier à l'air, avant que d'en faire l'infuſion, & d'y éteindre trois ou quatre fois un fer rougi au feu.

Pour rendre cette boiſſon plus agréable & même plus ſalutaire, on y ajoutera une once de Sirop de Limon ſur chaque pinte, ou autant du ſuc de ce fruit, qui ſe conſerve long-tems quand il eſt purifié, avec un peu de Sucre à la place du Sirop : on peut encore ſubſtituer au ſuc de Limon, le vinaigre ordinaire, à la doſe d'une once ſur chaque pinte d'infuſion, avec un peu de Sucre.

Si malgré ce régime les malades

ne ſe trouvent pas mieux, & qu'on craigne que la maladie faſſe des progrès, on fera uſer les malades de la décoction (N°. 4) à la place de l'infuſion (N°. 3). Ils en boiront un verre de trois en trois heures, auquel ils ajouteront vingt ou trente goutes d'eſprit de Creſſon ou de Cochléaria : la même décoction avec une vingtaine de goutes des mêmes eſprits leur ſervira pour ſe gargariſer pluſieurs fois le jour ; ce qui préſervera leur bouche & leurs gencives de putréfaction. Ces petits remedes ſuffiſent ordinairement pour fixer les progrès du ſcorbut qui ne fait que de commencer, & même pour le guérir totalement.

Il peut arriver cependant que, nonobſtant l'uſage de ces remedes, le ſcorbut faſſe des progrès & entre dans ſon ſecond dégré. Je ne connois alors de meilleurs remedes à preſcrire que ceux du ſieur Moret, qui ſont très-renommés pour cette maladie : on en trouvera la deſcription

avec la maniere de les composer, les attentions & les précautions qu'on doit prendre pendant leur usage, dans les formules depuis le (N°. 5) jusques au (N°. 10). Si j'ai fait quelques changemens à ces remedes, ce n'est que d'après mon expérience & celle des Praticiens les plus éclairés.

Ce sont là les seuls remedes que les Marins puissent employer pendant qu'ils sont en mer; mais dès qu'ils seront arrivés dans quelque Port, ils leur en associeront d'autres pour augmenter leur action & accélérer la guérison. On doit commencer par le petit-lait (a) dans le-

(a) Pour faire le petit-lait, prenez-en une pinte que vous ferez cailler avec la pressure; vous couperez ensuite le caillé par morceaux, & le mettrez sur une serviette blanche, dont vous prendrez les quatre bouts, & que vous suspendrez sur un plat vernissé, qui servira à recevoir le petit-lait qui découlera. Mettez votre petit-lait sur un feu de charbon, & le faites bouillir pendant un demi-quart d'heure, avec une poignée des plantes prescrites; ensuite coulez-le à travers un autre linge net, & battez-le avec le blanc d'un ou de deux œufs : remettez-le alors sur le feu, & le faites bouillir

quel on aura ſoin de faire bouillir pendant quelque temps une poignée de feuilles fraîches de Creſſon ou de Cochléaria, ou qu'on mêlera avec une troiſieme partie du ſuc de ces mêmes plantes : les malades en prendront pendant quinze jours une écuelle le matin à jeun, & autant le ſoir deux heures après le ſouper, & on les purgera avant & après avec la médecine (N°. 8).

Après l'uſage du petit-lait, on fera paſſer les malades à l'uſage du lait pur ou coupé avec partie égale du ſuc dépuré (*b*) de Creſſon ou de Cochléaria, ou de la décoction des

deux ou trois minutes, afin que le blanc d'œuf ſe caille & ſe charge de toutes les particules de fromage qui ſe trouvoient encore dans le petit-lait. Coulez-le une ſeconde fois, & vous le trouverez très-pur & clair comme eau de roche.

(*b*) Pour dépurer le ſuc de Creſſon, de Cochléaria, ou toute autre plante, il faut piler les feuilles dans un mortier, & en exprimer le ſuc à travers un linge fort : enſuite on met le ſuc dans un plat à feu ; on le fait écumer, & enſuite repoſer : après qu'il eſt repoſé, on le verſe par inclination dans un autre plat ; & les feces reſtent au fond.

mêmes plantes : ils en prendront pendant quinze jours & même davantage, si leur estomac peut le supporter ; ensuite on les repurgera avec la médecine (N°. 8).

Si le lieu ou la saison ne permettent pas de se procurer du lait, on y suppléera par les bouillons (N°. 7) : les malades en prendront pendant quinze jours, & on les purgera avant & après leur usage avec la même médecine (N°. 8). Pendant tout le tems qu'ils prendront ces remedes, leur boisson sera la Limonade avec les Limons frais, & à leur défaut avec le suc de Limon, dont on doit toujours avoir provision dans les Bâtimens, puisqu'il se conserve pendant très-long-tems, lorsqu'il est dépuré. Ils ne vivront alors que d'alimens frais & de facile digestion, évitant la chair de pourceau même fraîche, les légumes, le fromage, les ragoûts, le vin & les liqueurs spiritueuses.

Les fruits d'Eté, tels que les oran-

ges, les cerises, les grenades & autres, ne sont pas nuisibles aux scorbutiques, pourvu qu'ils soient assez mûrs; ils sont même salutaires & suffisent quelquefois pour guérir le scorbut sans le secours d'aucun remede, quand il n'est pas parvenu à un certain dégré. L'usage seul des oranges douces, appellées de Portugal, est aujourd'hui regardé comme un des meilleurs préservatifs de cette maladie : ainsi les Marins ne doivent pas négliger de faire une ample provision de ces fruits; on les conserve fort long-tems dans des caisses, pourvu qu'on ait soin de les envelopper avec des coupeaux de ménuisier.

Les Marins qui désirent se préserver du scorbut, se tiendront le plus proprement qu'il leur sera possible : ils éviteront toutes sortes d'excès dans l'usage du vin & des liqueurs fortes; ils boiront beaucoup pour détremper le sel contenu dans leurs alimens; ils useront d'un peu

de vinaigre dans tous leurs alimens ; ils feront un exercice modéré ; enfin ils se gargariseront souvent avec la décoction (N°. 3), à laquelle ils ajouteront une trentaine de gouttes du remede (N°. 9), quand même ils n'auroient aucune disposition au scorbut.

CHAPITRE III.

Du Rhumatisme.

LE Rhumatisme est une maladie fort commune parmi les Marins : ses symptomes sont des douleurs dans les muscles, les membranes, & souvent même dans cette peau mince qui recouvre immédiatement les os & qu'on appelle périoste : ces douleurs sont accompagnées de pesanteur & de difficulté de se mouvoir.

Quelquefois le rhumatisme est accompagné de fiévre ; d'autres fois il est sans fiévre. On le divise en

particulier & en univerſel : l'univerſel attaque preſque toutes les parties du Corps à la fois ; & le particulier quelques-unes, comme la jambe, le bras, la cuiſſe, &c.

On confond aiſément les douleurs rhumatiſmales avec celles qui ſont occaſionnées par la goute : pour ne pas s'y tromper, il faut obſerver que les premieres attaquent ordinairement les parties charnues & muſculeuſes ; au lieu que les dernieres ont leur ſiége dans les parties tendineuſes-aponévrotiques, & ſur-tout dans les articulations des bras & des jambes. S'il y a toutefois des rhumatiſmes qui ſoient joints à d'autres maladies, telles que la goute, le ſcorbut & la vérole, on les appelle alors rhumatiſmes gouteux, ſcorbutiques & véroliques ; on ne peut guérir les deux derniers, ſans détruire auparavant les différens virus qui les entretiennent : à cet effet on conſultera les Chapitres du Scorbut & de la Vérole.

Le rhumatiſme eſt occaſionné par la plénitude, l'embarras & la lenteur du ſang qui circule difficilement dans les parties ſouffrantes; or rien n'eſt plus capable d'occaſionner ces embarras que la ſueur & la tranſpiration arrêtée : les Marins y ſont fort ſujets par l'intempérie de l'air & l'humidité, auxquelles ils ſont expoſés; leurs travaux ordinaires ſont fort rudes, & ils ne peuvent guéres y vaquer ſans ſuer. Si dans cet état une vague les mouille, & que l'air ou un vent froid les ſurprenne, ce qui n'eſt pas rare, en faut-il davantage pour arrêter la ſueur & la tranſpiration? De plus, ils n'ont ſouvent ni le tems, ni les moyens de changer d'habits, pas même de chemiſe; ils ſe couchent & s'endorment dans leurs vêtemens mouillés : eſt-il ſurprennant qu'ils ſe réveillent avec des douleurs dans différentes parties de leur corps, & qu'ils gagnent un rhumatiſme?

Si cette maladie eſt négligée dans

ſes commencemens, elle augmente, devient opiniâtre, & cauſe de cruelles douleurs : il faut donc y remédier de bonne heure ; on y parviendra en ſuivant la méthode que je vais indiquer.

Quand le rhumatiſme eſt accompagné de fiévre, ſi le malade qui en eſt attaqué eſt robuſte, s'il a le pouls dur & plein, il faut commencer la cure par la ſaignée ; on la réitérera de quatre en quatre heures, juſques à ce que le pouls ſoit ramolli & diſtendu. On ne ſauroit s'imaginer les bons effets que produiſent deux ou trois ſaignées bruſquées dans le commencement de cette maladie ; elles déſempliſſent les vaiſſeaux, relâchent les fibres : par ce moyen la circulation ſe fait plus librement, la fiévre ceſſe, & la maladie ſe termine dans peu, ſans le ſecours d'aucun autre remede.

Si la ſueur ſurvient après deux ou trois ſaignées, on doit en faciliter l'abondance par l'application

de quelques veſſies de Cochon remplies de la décoction (N°. 11), qu'on appliquera auſſi chaudement que le malade pourra les ſupporter, & par une copieuſe boiſſon de quelque infuſion légérement ſudorifique. Voyez la formule (N°. 12).

Quoique les premieres ſaignées ne terminent pas toujours la maladie, & qu'elles ne ſoient pas ſuivies de la ſueur, le malade cependant ſe trouve ordinairement un peu mieux, il eſt moins inquiet, & ſes douleurs ont beaucoup diminué : dans cet état on lui donnera chaque jour deux lavemens avec la décoction (N°. 11) ; il boira abondamment de la ſeconde ptiſanne du (N°. 18), qui ſera ſa boiſſon ordinaire pendant tout le tems que durera la fiévre, & il prendra en outre ſoir & matin une priſe du remede (N°. 13).

Si ces remedes ne ſuffiſent pas pour calmer les douleurs, & que la fiévre, quoique foible, continue en-

core, il faut examiner ſi le malade a mauvaiſe bouche, ſi ſa langue eſt pâteuſe ou chargée, s'il a des envies de vomir, une peſanteur dans la région de l'eſtomac, & des mouvemens dans les inteſtins; ces ſignes annoncent qu'il a beſoin d'être évacué par haut & par bas : on commencera par le vomitif (N°. 14) qui convient dans le premier cas, & la médecine (N°. 15) ſervira enſuite à vuider les inteſtins. Souvent le vomitif agit autant par bas que par haut, & les ſecouſſes que ce remede occaſionne, débarraſſent les premieres voies d'une partie des matieres viciées qui y ſont contenues, ouvrent le chemin à celles qui peuvent être dans le ſang, qui ſe portent, par le moyen de la circulation, vers les émonctoires, c'eſt-à-dire, dans les inteſtins, & deux ou trois jours après on en procure la ſortie avec le remede (N°. 15) : on le réitere même ſur la fin de la maladie, s'il paroît néceſſaire.

Outre les remedes que je viens de preſcrire, on peut appliquer extérieurement ſur les parties douloureuſes les linimens indiqués dans les formules (N°. 16 & 17) : mais on ne doit guéres recourir à ces remedes dans les rhumatiſmes avec fiévre ; car les malades ne peuvent alors ſupporter l'application d'aucun topique, dans la compoſition duquel il entre des huiles ou des graiſſes. On doit donc ſe contenter d'appliquer ſur les parties douloureuſes une veſſie de Cochon remplie de la décoction (N°. 11), une éponge ou une flanelle trempée dans la même décoction : on aura l'attention de les appliquer le plus chaudement que les malades pourront les ſupporter, & d'en réitérer l'application avant qu'elles ſe refroidiſſent.

Les demi-bains, les bains d'eau commune tiéde ſont très-ſalutaires, & ſoulagent beaucoup dans le rhumatiſme : il faut ſeulement obſer-

ver de n'employer ces remedes qu'après avoir désempli les vaisseaux par les saignées, & débarrassé l'estomac & les intestins par les purgatifs & les lavemens ; autrement ils irriteroient le mal, en augmentant la raréfaction du sang.

Plusieurs personnes de l'Art pensent qu'il n'y a rien de meilleur pour calmer les douleurs rhumatismales, que de procurer le sommeil par l'usage des remedes tirés du Pavot : l'expérience démontre le contraire, & ces remedes donnés dans la vûe de faire dormir, de calmer le redoublement de la fiévre & des douleurs qui surviennent ordinairement vers le soir, font souvent un effet tout opposé ; ils conviennent même si peu, que le sommeil qui vient naturellement dans les premiers jours du rhumatisme, est accompagné de tressaillemens douloureux qui réveillent les malades à chaque instant, & leur réveil est suivi de douleurs encore plus vio-

lentes que celles qu'ils reſſentoient avant leur ſommeil. D'où il faut conclure, d'après des Praticiens éclairés, que l'Opium & toutes les préparations qui font dormir, ne conviennent guéres dans cette maladie.

La terminaiſon la plus ordinaire du rhumatiſme ſe fait par des ſelles, par des urines troubles & par des ſueurs; cette derniere eſt la plus commune, & ſi j'oſe le dire, la plus ſalutaire : on doit donc la procurer par une abondante boiſſon des infuſions (N°. 12). La premiere, c'eſt-à-dire, celle qui eſt faite avec les fleurs de Sureau, mérite la préférence : la ſeule attention qu'on doive avoir dans l'uſage de ces remedes, c'eſt de ne les donner qu'après avoir déſempli les vaiſſeaux par les ſaignées; autrement ils peuvent devenir pernicieux, augmenter la raréfaction du ſang, l'épaiſſir, le deſſécher, en lui enlevant ce qu'il a de plus fluide; ce qui occaſion-

neroit de plus grands embarras dans la circulation, & l'augmentation de la maladie.

Quelquefois il arrive que par le manque de régime, ou par le mauvais traitement, les douleurs rhumatiſmales continuent, quoique la fiévre ait ceſſé ; elles ſe fixent alors dans une ſeule partie, & s'y tiennent, pour ainſi dire, ſi bien retranchées, qu'il eſt fort difficile de les en déloger. Celles qui s'attachent à la hanche & le long de la cuiſſe, ſont des plus opiniâtres ; on peut alors employer avec ſuccès les linimens (N°. 16), & ſur-tout celui du (N°. 17), dont j'ai éprouvé en bien des occaſions les bons effets : ſi cependant ces linimens ne ſont pas capables de guérir les douleurs rhumatiſmales, il faut, ſans plus tarder, avoir recours aux ventouſes ſcarifiées, dont on appliquera quelques-unes ſur la partie douloureuſe. Voyez la maniere de les appliquer au Chapitre IX de la ſeconde Partie. L'appli-

cation des ventouſes eſt fort négligée par les Chirurgiens François ; j'oſe pourtant aſſurer, & l'expérience m'a ſouvent convaincu qu'elles ſont fort utiles dans pluſieurs maladies. Je n'ai point trouvé de meilleur remede pour guérir des ſciatiques invétérées, & des douleurs rhumatiſmales fixées dans différentes parties du corps, que l'application de quatre à cinq ventouſes ſcarifiées, & je les ai employées avec le plus grand ſuccès, tandis que les mêmes douleurs avoient réſiſté aux topiques les plus vantés, & à un traitement méthodique continué pendant pluſieurs mois.

Les véſicatoires & en général tous les remedes qui tendent à procurer un dégorgement dans la partie ſouffrante, produiſent de bons effets dans les douleurs rhumatiſmales fixées & invétérées ; on trouvera la deſcription, la maniere de compoſer, d'appliquer & de panſer les véſicatoires dans le Chapitre IX de

la ſeconde Partie, & la preuve de ce que j'avance dans l'obſervation ſuivante.

OBSERVATION.

„ Une pauvre femme ſouffroit de-
„ puis long-tems de cruelles dou-
„ leurs occaſionnées par une ſciati-
„ que ; elle avoit tenté pour ſa
„ guériſon tous les remedes qu'on
„ lui avoit propoſé, ſans avoir reſ-
„ ſenti le moindre ſoulagement,
„ quand il lui tomba ſur la cuiſſe,
„ où giſſoit la douleur, une marmite
„ d'eau bouillante ; elle fut guérie
„ de la brûlure & de la ſciatique en
„ même tems.

Cet exemple prouve les bons effets des véſicatoires dans la ſciatique. On ne doit cependant recourir à ce remede douloureux, qu'après avoir employé ceux qui ſont plus doux. Enfin ſi tous les remedes que j'ai indiqués, n'operent pas la guériſon, il faut, pour y parvenir, avoir recours au cautere potentiel, & même

au cautere actuel, c'est-à-dire, à l'application d'un fer rougi au feu sur la partie souffrante. Voyez le Chapitre IX de la seconde Partie : vous y trouverez des éclaircissemens sur le cautere actuel & potentiel, sur la maniere de les appliquer & de panser les plaies qui en résultent.

L'usage du fer rougi au feu donnera peut-être de l'éloignement pour ce remede comme trop cruel ; je vais donc en indiquer un autre qui ne paroît pas si violent, & qui est autant & même plus efficace que l'application du fer rougi au feu, sans en avoir le revoltant. J'ai tiré ce remede des Mélanges de Chirurgie de Mr. Pouteau, célebre Chirurgien de Lyon, & j'en ai fait diverses expériences toutes plus heureuses.

„ Prenez du coton cardé, enve-
„ loppez-le dans une bandelette de
„ toile fine, large d'un pouce & de
„ trois pouces de longueur ; cousez
„ cette bandelette sur le coton par

„ les deux extrémités de ſa longueur ;
„ vous formerez ainſi un petit cylin-
„ dre qui aura à-peu-près un pouce
„ de diamêtre : coupez ce cylindre
„ avec des ciſeaux tranſverſalement
„ par la moitié ; vous aurez par ce
„ moyen deux cylindres que vous
„ appliquerez ſur la peau du côté
„ le plus uni.

„ Si le coton n'eſt pas aſſez ſerré,
„ le feu s'éteindra trop aiſément ;
„ s'il l'eſt trop, il pénétrera difficile-
„ ment juſques à la baſe du cylindre.

„ Il faut humecter l'endroit de la
„ peau, ſur lequel on veut appliquer
„ le cylindre, avec le doigt mouillé
„ de ſalive, afin qu'il s'y attache
„ plus facilement.

„ On mettra alors le feu avec une
„ bougie à la partie ſupérieure du
„ coton, & on l'attiſera par le ſouf-
„ fle léger d'un éventail, ou d'une
„ feuille de carton : lorſque la cha-
„ leur commence à pénétrer la peau,
„ on en voit ſortir une humidité qui
„ humecte la baſe du coton, & l'at-

„ tache davantage à la partie qu'on
„ cautérise. On peut de la même
„ façon faire brûler deux ou trois
„ cylindres, les uns à côte des autres,
„ suivant l'étendue du mal qu'on a
„ à guérir ; mais lorsque la douleur
„ est profonde, il faut en laisser con-
„ sumer deux ou trois sur le même
„ escarre.

„ On aura peine à croire ce que
„ je vais dire : la douleur que cause
„ une pareille maniere de cautériser,
„ est fort légere & très-supportable ;
„ en tout cas, si ceux qui la met-
„ tront en pratique ne pouvoient pas
„ la supporter, ils sont à tout mo-
„ ment les maîtres de la faire cesser,
„ quand il leur plaira, en renver-
„ sant les cylindres de coton.

On détachera l'escarre ou la croute qui résultera de l'une ou de l'autre de ces deux méthodes de cautériser, avec la pointe des ciseaux ; ensuite on pansera la plaie avec le digestif (N°. 42), jusques à ce que la suppuration soit bien éta-

blie : on continuera les pansemens, en suivant la méthode qui sera décrite au Chapitre de la Brûlure.

Si, après l'usage de tous ces remedes, les douleurs ne sont pas tout-à-fait calmées, on conseille pour derniere ressource les Eaux minérales de St. Laurens, reconnues pour spécifiques dans cette maladie.

les Marins employent ordinairement pour les douleurs rhumatismales l'Eau-de-vie, le Tafia, l'Eau de la Reine d'Hongrie, & d'autres liqueurs spiritueuses dont ils frotent les parties souffrantes. On ne sauroit croire combien cette méthode est nuisible & même dangereuse : toutes ces liqueurs en général rendent les douleurs plus opiniâtres, en durcissant & en desséchant la peau ; bien plus, elles empêchent la transpiration de l'humeur rhumatismale, d'où il arrive qu'elle se porte sur d'autres parties, comme sur le périoste & sur l'os même, qu'elle affecte violemment ; d'où s'ensuivent des maladies

très-graves & très-longues. On évitera de pareils inconvéniens, en n'appliquant que des fomentations aqueuſes & émollientes.

On doit auſſi prendre quelques précautions dans l'uſage des remedes gras & onctueux, choiſir ceux qui ne ſont pas rances, & ſur-tout éviter de s'en ſervir dans les commencemens du rhumatiſme, & quand il y a fiévre, auquel tems on ſe contentera, comme il a été dit, des fomentations aqueuſes & émollientes.

Le rhumatiſme qui n'eſt pas accompagné de fiévre, doit être traité de la même façon que celui qui eſt avec fiévre, avec cette différence que, dans le premier cas, les ſaignées ne doivent pas être ſi fort multipliées, & que la diéte doit être moins rigoureuſe : on pourra même permettre à ces premiers des ſoupes légeres, un peu de viande bouillie & du vin à leur repas, pourvû qu'ils le boivent bien tempéré ;

pour tout le reſte, les remedes tant internes qu'externes doivent être les mêmes, & proportionnés à la violence & à la durée des douleurs.

Le régime doit être ſévere dans le rhumatiſme : tant que la fiévre dure, les malades doivent reſter au bouillon & à la ptiſanne indiquée ; lorſque la fiévre aura ceſſé, on leur donnera des ſoupes, enſuite un peu de viande bouillie à dîner, & le ſoir un peu du rôti : enfin ils ne vivront que d'alimens de facile digeſtion, juſques à parfaite guériſon.

Pour ſe préſerver du rhumatiſme, les gens de mer prendront les précautions ſuivantes. Ils ſe tiendront chaudement, éviteront de laiſſer deſſécher ſur leur corps leur chemiſe ou leurs habits mouillés par la ſueur, par la pluie, ou par les vagues de la mer ; ils tacheront ſurtout de ne pas s'endormir ſur un endroit humide, encore moins dans leurs vêtemens mouillés.

CHAPITRE IV.

Des Coups de Soleil.

IL y a peu de perſonnes qui ſoient plus ſujettes aux coups de ſoleil que les Marins : ils voyagent dans les Pays les plus chauds, & travaillent ordinairement à découvert & expoſés aux ardeurs brûlantes de cet aſtre. La chaleur des rayons que le ſoleil darde, deſſeche & épaiſſit le ſang, gêne la circulation, & cauſe une véritable inflammation aux parties contenues dans le crane.

Cette inflammation eſt plus ou moins dangereuſe, ſelon qu'elle affecte le cerveau, ou les membranes qui lui ſervent d'enveloppe : dans l'un ou l'autre cas la maladie n'eſt pas moins grave, & elle parcourt ſes périodes quelquefois ſi vîte, que pluſieurs en ſont morts dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

Il arrive communément dans cette maladie que ceux qui en ſont atta-

qués, après avoir essuyé une fiévre violente pendant deux ou trois jours, paroissent être mieux, tellement qu'on les croit échappés ; cependant un instant après, & dans le tems qu'on y pense le moins, ils meurent dans les convulsions. Cet accident est fort commun dans nos Colonies de l'Amérique, où une maladie à-peu-près semblable moissonne la plus grande partie des Européens qui en sont attaqués.

On connoît qu'une personne est attaquée d'un coup de soleil, si, après avoir séjourné quelque tems dans un endroit où il darde fortement ses rayons, elle se plaint d'une grande douleur à la tête ; si la peau de cette partie, ainsi que celle de tout son corps, est extrêmement seche & chaude ; si ses yeux sont rouges & enflammés, qu'elle ait de la peine à les ouvrir & à soutenir la lumiere ; s'ils sont mornes ou égarés, & si elle a des mouvemens involontaires dans les paupieres.

Tous ces ſymptomes ſont ordinairement précédés d'un friſſon, & accompagnés d'une groſſe fiévre : le pouls eſt dur & fort plein, le malade eſt dans un abattement conſidérable ; tantôt il eſt altéré, tantôt il ne l'eſt pas : il ſent un dégoût & même une répugnance invincible pour toutes ſortes d'alimens; ſon ventre eſt conſtipé, ſes urines claires & décolorées : ſouvent il ne peut dormir ; d'autres fois il eſt dans un aſſoupiſſement conſidérable, ne s'éveille qu'en ſurſaut & avec des treſſaillemens violens : enfin il reçoit du ſoulagement toutes les fois qu'on lui applique quelque liqueur fraîche ſur la tête. C'eſt ſur cette conſidération qu'on a pris la coutume dans nos Pays maritimes d'appliquer ſur la tête de ceux qu'on ſoupçonne être attaqués d'un coup de ſoleil, un verre d'eau fraîche couvert d'un linge fin ; on le renverſe ſur l'endroit de la tête où ils reſſentent la plus grande douleur :

un inſtant après l'eau contenue dans le verre commence à s'échauffer & à bouillonner, ce qui n'eſt pas à la vérité un ſigne caractériſtique de cette maladie; mais ce ſigne joint à une partie des ſymptomes qui ſont rapportés ci-deſſus, peut en donner de forts indices.

Si l'effet du ſoleil eſt ſi dangereux, qu'on ne puiſſe s'y expoſer impunément, combien à plus forte raiſon doit-il être à craindre pour ceux qui s'y expoſent pendant leur ſommeil, & ſur-tout s'ils ſont pris de vin? Ceux d'entre les Marins qui ne ſont pas aſſez ſobres, doivent y prendre bien garde; car quand ces deux cauſes, le ſoleil & le vin, ſe trouvent réunies, elles tuent bien plus promptement, & peu en guériſſent. S'il s'en eſt trouvé quelques-uns aſſez heureux pour en réchapper, ils ſont reſtés pour le moins pendant toute leur vie ſujets à de grands maux de tête; c'eſt beaucoup encore qu'ils en ayent été

quittes à ſi bon marché : pluſieurs ont conſervé un léger dérangement dans leurs idées ; d'autres ſont devenus fous ſans retour, cataractés ou aveugles : enfin le moindre mal qui puiſſe leur en arriver, c'eſt un violent rhume de cerveau, avec tous les ſymptomes qui en dépendent.

Il eſt donc de la prudence d'éviter les rayons du ſoleil, & les Marins qui par état ſe trouvent obligés de travailler à découvert, prendront les précautions ſuivantes. 1°. Ils auront ſoin de porter en tout tems un bonnet ou un chapeau doublé de cuir ou de toile cirée. 2°. Ils mettront, pendant qu'ils travailleront au ſoleil, ſous le bonnet ou chapeau, une feuille de papier huilée, pliée en pluſieurs doubles, une veſſie de Cochon, ou quelque choſe de ſemblable, qui ſoit capable de briſer les rayons de cet aſtre. 3°. Enfin ils tacheront de ne pas s'endormir dans des endroits où il pourroit les incommoder.

Les perſonnes qui ſont attaquées d'un coup de ſoleil, ont beſoin du plus prompt ſecours, d'autant plus qu'un accident de cette eſpece, qui auroit été facile à guérir dans ſon commencement, devient mortel, ſi on le néglige tant ſoit peu : ainſi pour ne pas perdre du tems, comme cette maladie reconnoît pour cauſe l'épaiſſiſſement & la lenteur du ſang dans les vaiſſeaux capillaires du cerveau ou de ſes membranes, on commencera la cure par des ſaignées copieuſes, faites à peu d'intervalle les unes des autres; la force, l'âge, le tempérament des malades, la plénitude & la dureté du pouls ſerviront à en régler la quantité : on fera les premieres aux bras; on viendra enſuite à celles du pied, ſans négliger celles de la jugulaire, qui produiſent le plus ſouvent les meilleurs changemens dans l'état des malades : on donnera de fréquens lavemens avec la décoction (N°. 11), ou ſimplement avec

l'eau tiéde, à laquelle on ajoutera une cuillerée ou deux de bon vinaigre ; on appliquera ſur leur tête une ſerviette pliée en pluſieurs doubles, ou une éponge trempée dans un mélange d'eau fraîche & de vinaigre, & on renouvellera cette application d'abord que l'eau commencera à s'échauffer.

Si les ſaignées ne produiſent pas l'effet déſiré, & que néanmoins les forces des malades ſe ſoutiennent, on leur appliquera les ventouſes ſcarifiées derriere la nuque, c'eſt-à-dire, au bas de la tête, & des ſangſues aux temples & aux oreilles. Voyez le Chapitre IX de la ſeconde Partie. Enfin plus la maladie devient grave & les accidens urgens, plus les remedes doivent être bruſques ; & ſi, malgré tous ces ſecours, les malades ne ſe trouvent pas mieux, ſi leur pouls eſt déprimé, & s'ils tombent dans un aſſoupiſſement profond, il faut, ſans différer, leur appliquer des véſicatoires aux gras des jambes,

aux cuiſſes, entre les deux épaules, à la nuque, & même ſur toute la tête : c'eſt de ce ſeul remede qu'on peut encore attendre quelque ſecours. On a ſouvent guéri par ce moyen des malades qui paroiſſoient déſeſpérés.

Dans les premiers jours de la maladie, il convient de faire tremper pluſieurs fois le jour les pieds des malades dans l'eau chaude, ce qui les ſoulage beaucoup; on peut même ſans danger, après les premieres ſaignées, employer le demi-bain juſques à la ceinture, & ſi le mal eſt preſſant, le bain entier dans l'eau modérément chaude, & même le bain froid qui dans certains cas a fait des miracles.

On doit tenir ceux qui ſont attaqués d'un coup de ſoleil, à une diéte rigoureuſe : leurs bouillons ſeront fort légers; on les coupera même avec un tiers d'eau commune ou de limonade : cette derniere liqueur ſera leur boiſſon ordinaire,

& ils en boiront abondamment; on peut y ſubſtituer l'eau pure, avec une once de vinaigre ſur chaque pinte. La ptiſanne (N°. 18) ſeroit encore à préférer à ces deux boiſſons, ſi l'on pouvoit ſe procurer des Poulets pour la faire; on y ajouteroit ſeulement demi-dragme ſel nitre ſur chaque pinte.

Outre les remedes preſcrits, les malades prendront tous les ſoirs, tant que la fiévre durera, le remede (N°. 19); & dès qu'elle aura ceſſé, on les purgera avec la médecine du (N°. 20) : on leur donnera enſuite pendant quelques jours des ſoupes légeres, & peu-à-peu une nourriture plus ſolide, mais de facile digeſtion.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Des Fiévres Putrides.

LES fiévres putrides ſont produites par des matieres corrompues, qui ſéjournent dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, & dont une partie a déja paſſé dans la maſſe du ſang.

Cette maladie s'annonce ſouvent pluſieurs jours à l'avance, par le manque d'appétit, la mauvaiſe bouche, l'abattement des forces, par des douleurs dans les reins, par des laſſitudes, des peſanteurs, des maux de tête, &c.; quelquefois elle vient tout-à-coup & commence par un friſſon qui dure plus ou moins de tems, ou qui va & revient : au friſſon ſuccede une chaleur conſidérable; le pouls eſt vif ſans être dur, à moins que la fiévre putride ne ſe trouve jointe à quelque diſpoſition

inflammatoire : les malades se plaignent d'une grande douleur à la tête ; ils ont des envies de vomir, ils vomissent même quelquefois d'eux-mêmes ; ils sont altérés, leur bouche est amere, leur langue chargée, & ils urinent fort peu.

La chaleur de la fiévre dure plusieurs heures, elle continue toute la nuit & diminue tant soit peu vers le matin : alors les malades se trouvent moins mal ; mais ce bien-être dure fort peu, & la fiévre augmente vers le soir. Cette augmentation qu'on appelle redoublement, est quelquefois annoncée par un nouveau frisson ; quelquefois elle survient sans frisson : il y a des malades chez lesquels on observe que le redoublement ne vient pas tous les jours à la même heure ; d'autres en ont deux dans l'espace de vingt-quatre heures, dont l'un est plus fort que l'autre dans certains malades : enfin on observe que le redoublement du premier jour,

eſt égal en force & en durée à celui du troiſieme, tandis que celui du ſecond jour répond à celui du quatrieme, & ainſi de ſuite.

Si les fiévres putrides ſont abandonnées à elles-mêmes, ſi elles ſont mal traitées, ou au deſſus de la force des remedes, voici leur marche ordinaire.

La fiévre augmente d'un jour à l'autre; les redoublemens deviennent plus forts, plus longs, plus irréguliers; le ventre des malades eſt dur & tendu; ils parlent en dormant; leur pouls devient petit & intermittent; ils entrent dans des mouvemens convulſifs, & meurent.

Quand ces maladies au contraire ſont bien traitées, la fiévre reſte quelques jours dans le premier état que j'ai décrit, ſans beaucoup augmenter, ni diminuer; enſuite tous les ſymptomes énoncés s'affoibliſſent, les redoublemens ceſſent, la langue ſe nettoye, & la maladie ſe termine ordinairement par

des ſelles, dans l'eſpace de quatorze à vingt jours.

Voici la méthode qu'on doit ſuivre pour guérir les fiévres putrides. Si l'on connoît par la dureté du pouls & par la conſtitution du malade, qui eſt jeune, fort & robuſte, qu'il y a quelque diſpoſition inflammatoire, il faut commencer le traitement par une ou deux ſaignées qu'on placera après les friſſons, & dans le fort du premier & du ſecond redoublement; on peut les pouſſer juſques à trois, ſi la fiévre & tous les autres ſymptomes énoncés ſubſiſtent dans le même dégré, ou qu'ils augmentent : il eſt rare qu'on ſoit obligé d'en faire davantage, & cette quantité ſuffit ordinairement pour ramollir le pouls & déſemplir les vaiſſeaux; on doit même s'abſtenir de la ſaignée, s'il n'y a pas de dureté dans le pouls des malades, s'ils ſont d'une foible conſtitution, & ſi on ne trouve point de ſigne

d'inflammation, d'autant plus qu'elle ſeroit alors nuiſible, en diminuant leurs forces, & en ouvrant une porte aux matieres corrompues, qui des premieres voies reflueroient dans le ſang.

Soit qu'on ſaigne les malades ou non, ils boiront abondamment d'une des ptiſannes du (N°. 21), & prendront chaque jour un ou deux lavemens avec la décoction (N°. 11), quand même ils viendroient naturellement à la ſelle; ils ne prendront que très-peu du bouillon, & pendant tout le tems que durera la fiévre, on le fera très-leger & on le dégraiſſera exactement. Après qu'ils auront gardé pendant deux ou trois jours ce régime humectant, qui aura détrempé les matieres corrompues contenues dans les premieres voies, on profitera du premier calme qui ſuccede au redoublement pour les évacuer avec le remede (N°. 14). Ce vomitif eſt d'autant mieux in-

diqué, que les malades ont ordinairement de envies de vomir, la bouche amere, pâteuſe, & la langue chargée : il faut ſoutenir & aider l'action du remede par une copieuſe boiſſon de priſanne ou d'eau chaude, dont les malades boiront pluſieurs verres chaque fois qu'ils vomiront.

Les Marins ſont dans un mauvais préjugé contre l'uſage des émétiques, ou des remedes qui font vomir : le nom ſeul de ces remedes les effraye ; pluſieurs tremblent ſans ſavoir pourquoi, & penſent qu'on veut les empoiſonner, quand on le leur preſcrit. Qu'ils apprennent une fois pour toutes, qu'ils n'ont rien à craindre en prenant celui que j'ordonne; l'eau dans lequel il eſt, pour ainſi dire, noyé, modere ſon action, & ceux qui le prennent ne vomiſſent qu'autant qu'ils veulent. Si ce remede eſt dangereux, ce n'eſt que quand on le donne à ceux qui ont quel-

que diſpoſition inflammatoire dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, ou qui ſont déja ſi affoiblis par la maladie, qu'ils ne ſont pas en état de réſiſter aux ſecouſſes qu'il occaſionne.

On connoîtra la diſpoſition inflammatoire de l'eſtomac & des inteſtins, en examinant & en faiſant attention à l'état de la fiévre qui eſt très-forte, à celui du pouls qui eſt fort dur, & à celui de l'eſtomac & du ventre, qui ſont alors tendus & douloureux. Pour que les malades puiſſent réſiſter aux ſecouſſes que le remede occaſionne, il ne faut pas attendre le dernier période de la maladie, mais le donner dans les commencemens & pendant qu'ils ont encore toutes leurs forces. Enfin le véritable tems de le donner eſt celui du calme qui ſuccede aux premiers redoublemens; plus ce remede évacue, & plus il ſoulage les malades : on ſoutiendra les évacuations qu'il a mis

en train, en purgeant, un jour l'autre non, avec la médecine (N°. 15).

Si après le premier vomitif on ſoupçonne qu'il reſte encore des matieres corrompues dans l'eſtomac, ce qu'on connoîtra à la mauvaiſe bouche & aux envies de vomir qui ſubſiſtent encore, au lieu de la médecine (N°. 15), on réitérera le vomitif (N°. 14), en obſervant les mêmes précautions qu'on a obſervées la premiere fois.

Il y a cependant certaines circonſtances qui empêchent de donner un ſecond vomitif, & même un purgatif, quoique l'on comprenne qu'il eſt néceſſaire d'évacuer par haut ou par bas ; ces circonſtances ſont la trop grande foibleſſe des malades, la petiteſſe du pouls, la douleur & la tenſion du ventre : on ſuppléera à ces remedes par l'uſage de la poudre (N°. 13), dont on donnera trois priſes chaque jour, à une heure de diſtance l'une de l'autre, juſques à ce que

ces accidens ſoient calmés, & que l'on puiſſe mettre en uſage les purgatifs. Cette poudre à la vérité ne purge pas beaucoup, mais elle tient le ventre libre, fond & détache les matieres; & le peu d'évacuation qu'elle procure, ſoulage infiniment les malades. Ainſi, dès que la fiévre commencera à diminuer, au lieu de purger tous les deux jours, on ſe contentera de donner trois priſes de cette poudre, & on repurgera, lorſque la fiévre aura tout-à-fait ceſſé, avec la médecine (N°. 20). On peut enſuite permettre aux malades des ſoupes légeres, & peu-à-peu une nourriture plus ſolide, comme un peu de viande bouillie ou rôtie, & du vin aux repas.

Si pendant la convaleſcence l'appétit manque, on donnera pendant quelques matins une priſe du remede (N°. 28), & une heure après une ſoupe légere.

Les convaleſcens doivent être fort circonſpects ſur le régime, s'ils

veulent éviter une rechute ou une attaque des fiévres d'accès : ceux qui n'ont pas cette circonſpection, & qui ne ſont pas aſſez reſervés ſur la quantité ou la qualité des alimens, ſont fort ſujets à l'une ou à l'autre.

Pour prévenir les fiévres putrides auxquelles les Marins ſont fort ſujets, à cauſe des alimens mal ſains dont ils ſe nourriſſent, ils vivront ſobrément, éviteront toutes ſortes d'excès dans le boire & dans le manger, ils s'abſtiendront des fruits qui ne ſont pas mûrs ou qui ſont mal ſains, tels que ceux qu'ils trouvent en abondance dans certains pays marécageux où ils abordent, & de toute autre nourriture qui peut engendrer une corruption dans leur eſtomac.

Si ayant eu le malheur de manquer à ces préceptes, ils ſe ſentent l'eſtomac ſurchargé, ils ne prendront aucun aliment ſolide pendant deux ou trois jours, pas même du bouillon, boiront beaucoup d'eau

tiéde ou de limonade : si cette diéte ne suffit pas pour débarrasser ce viscere, qu'ils ayent du dégoût, la bouche amere, pâteuse, & des envies de vomir, ils boiront quelques verres du remede (N°. 14), & par ce moyen ils préviendront souvent les fiévres putrides.

CHAPITRE VI.

Des Fiévres Malignes.

LA fiévre maligne est une maladie fort commune parmi les gens de mer : elle est d'autant plus dangereuse, que les symptomes qui la caractérisent, paroissent dans le commencement de peu de conséquence ; ce qui est cause souvent qu'on la néglige, & que ceux qui en sont attaqués, sont quelquefois sans espoir, avant qu'on se soit apperçu qu'ils sont malades.

La prostraction, ou la perte totale des forces dès le commence-

ment de cette maladie, eſt un ſigne qui la diſtingue des autres eſpeces de fiévres putrides & inflammatoires ; ce qui ſemble prouver que la cauſe principale de cette fiévre ſe trouve dans la corruption & la perverſion totale des humeurs : d'où il réſulte que les organes affoiblis ne peuvent plus remplir leurs fonctions.

Cette corruption & cette perverſion des humeurs eſt occaſionnée, chez les Marins, par les mauvais alimens dont ils ſe nourriſſent, ſoit que la viande ou le poiſſon de leurs proviſions, pour avoir été mal ſalés, ſe trouvent corrompus, ſoit que le biſcuit devienne vermoulu, moiſi, parce qu'il a été mal cuit, mal paîtri, ou fait avec du mauvais froment ; ſoit enfin que l'eau qu'ils boivent ait été puiſée dans des étangs, des marais, des rivieres ou d'autres ſources mal ſaines, ce qui leur arrive ſouvent, ou qu'elle ſe ſoit

corrompue dans les tonneaux : ſi l'on joint à toutes ces cauſes l'air humide & trop chaud qu'ils reſpirent, en faut-il davantage pour corrompre leurs humeurs, & donner lieu à des fiévres malignes ?

Outre l'abattement des forces que j'ai indiqué comme un des ſignes inſéparables des fiévres malignes, ceux qui en ſont attaqués éprouvent encore d'autres ſymptomes particuliers, tels que les ſuivans. Ils ſont comme inſenſibles à tout; leur viſage & leurs yeux ſont totalement changés; ils éprouvent de tems en tems, & pendant quelques jours de ſuite, de petits friſſons irréguliers, ſuivis de quelque chaleur; quelquefois ils ſe plaignent d'une peſanteur ou d'une grande douleur à la tête, aux reins, & dans d'autres parties de leur corps; ſouvent ils ne reſſentent aucune ſorte de douleur, mais ils ſont moulus, briſés, & comme s'ils avoient reçu cent coups de bâton; ils ont

par fois des défaillances, qui sont toujours de mauvais augure; leur sommeil est inquiet & interrompu; tantôt ils éprouvent des serremens de cœur, tantôt des mouvemens convulsifs dans le visage, les bras & les mains; tous leurs sens paroissent engourdis; leur langue est quelquefois chargée d'une couche d'un rouge brun, mais moins seche en général que dans les autres especes de fiévre, & quelquefois elle est assez saine : enfin quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre, & on observe ordinairement que cette douleur est suivie de la gangréne à la partie qu'elle affecte.

Le pouls est ordinairement petit & foible dans les fiévres malignes, mais pourtant plus vîte que dans l'état naturel : souvent il est très-accéléré ; ce qui a été observé sur-tout dans les malades qui ont le ventre tendu : la peau

ſe couvre de tâches rouges ou brunes, qui reſſemblent à des piqures de puce, & qu'on appelle pourpre; ces tâches ſont quelquefois ſi grandes & ſi marquées, qu'il ſemble que les malades ayent reçu des coups de fouet.

Les urines ſont claires comme l'eau pure, & ne laiſſent aucun ſédiment; les malades ont quelquefois un cours de ventre, & les matieres qui ſortent ſont noires, & exhalent une odeur cadavéreuſe : ſi ce cours de ventre ne les ſoulage pas, il termine bientôt leurs triſtes jours.

La fiévre maligne a beaucoup d'affinité avec la fiévre peſtilentielle : c'eſt pourquoi on obſerve dans cette premiere maladie, comme dans la peſte, des dépôts critiques aux aines & aux aiſſelles qu'on appelle bubons, & ſous les oreilles qu'on nomme parotides; il ſurvient même quelquefois des charbons malins dans différentes parties du corps,

Les fiévres malignes se terminent quelquefois, tout comme la peste, par des hémorragies & des dyssenteries mortelles; ce qui indique la grande dissolution du sang: enfin la tête & la poitrine s'embarrassent, & les malades meurent ordinairement à l'heure du redoublement.

On ne peut rien statuer de fixe sur le cours des fiévres malignes; quelquefois elles parcourent leurs périodes fort vîte, & les malades meurent avant le septieme ou le huitieme jour de la maladie, mais plus souvent du neuvieme au quinzieme, selon la force des malades ou de la maladie: quand il arrive qu'ils recouvrent l'ouie qu'ils avoient perdue pendant la maladie, c'est un bon signe, & on peut tout espérer pour la guérison.

En faisant attention à ce qui a été dit ci-dessus, il sera facile, je pense, à tous les Marins de connoître les fiévres malignes: il

n'eſt pas dit pourtant que tous les ſymptomes que j'ai détaillés, doivent ſe rencontrer dans le même malade ; deux ou trois ſuffiſent quelquefois, & en les combinant avec prudence, ils ne riſqueront pas de ſe tromper.

La ſaignée paroît fort peu néceſſaire pour la guériſon des fiévres malignes : dans les premiers jours on ſe contentera de mettre les malades à la diéte ; ils boiront abondamment, quand même ils ne ſeroient pas altérés, de la limonade, ou d'eau pure avec un peu de vinaigre : après qu'ils auront gardé ce régime deux ou trois jours, & qu'ils auront détrempé par la boiſſon & délayé les matieres qui ſont dans l'eſtomac & dans les inteſtins, on les évacuera avec le remede du (N°. 22) ; c'eſt ſur-tout dans les premiers tems de la maladie qu'il faut le donner, & avant que les engorgemens ſoient parvenus à leur plus

haut dégré : car il ne faut pas attendre pour faire vomir, qu'il soit survenu quelque inflammation particuliere, ou que les malades soient à l'extrémité ; on réitérera même ce remede le surlendemain, si la premiere dose n'a pas assez évacué.

Après l'action des vomitifs, on donnera chaque jour une prise du remede (N°. 23) : son effet est d'évacuer les matieres viciées, d'empêcher la corruption des autres, de détruire les vers qui causent souvent des accidens très-fâcheux, & de fortifier en même tems l'estomac & les intestins, sans arrêter les évacuations nécessaires.

Si les malades avoient une diarrhée qui les épuisât, & que leur peau fût rude & seche, pour modérer cette évacuation nuisible & procurer une transpiration salutaire, à la place du remede (N°. 23), on leur donneroit

celui du (N°. 14). Soit que l'on ſe ſerve du (N°. 23 ou 24), on donnera, deux heures après chaque priſe de ces remedes, une cuillerée de la potion (N°. 25): on continuera l'uſage de ces remedes jusques à ce que les malades ſe trouvent mieux ; & ſi pendant cet intervalle ils ſe trouvoient beaucoup affoiblis, on leur donneroit, une ou deux fois le jour ; à la place d'une cuillerée de la potion (N°. 25), une dragme de Thériaque ou de Diaſcordium, mêlée avec un peu de vin pur. On préférera le Diaſcordium à la Thériaque, s'il y a diarrhée.

Si, malgré l'uſage de ces remedes, les malades reſtent toujours dans cet état de foibleſſe, leur pouls ſe concentre, & qu'on connoiſſe qu'il ſe forme des engorgemens dans le bas-ventre, la poitrine ou le cerveau, on leur donnera tous les quarts d'heure une cuillerée de la potion (N°. 26),

& on leur appliquera des véſicatoires aux gras des jambes, dans l'intérieur des cuiſſes, entre les deux épaules, à la nuque, & même ſur toute la tête, s'ils ſont aſſoupis & ont un délire ſourd. Voyez le Chapitre IX de la ſeconde Partie. Il faut avoir ſoin d'entretenir pendant long-tems l'écoulement des véſicatoires, & même de le rétablir, s'il vient à tarir, par l'application de nouveaux emplâtres.

La pratique journaliere a appris aux gens de l'art qu'on doit s'abſtenir, dans les fiévres malignes, de cette quantité de remedes ſpiritueux, volatils, alexiteres, que le vulgaire & les Charlatans regardent comme capables de chaſſer la malignité; je n'excepte pas même de cette claſſe les divers bézoards, tant orientaux qu'occidentaux : les véritables n'ont que fort peu ou même point du tout de vertu; & s'ils n'étoient ſi chers & ſi rares, perſonne ne s'aviſeroit de s'en ſer-

vir. Que doit-on attendre de ceux qu'on nous apporte ſous ce nom, & qui ne ſont qu'une compoſition falſifiée, où entrent le muſc & l'ambre ; en un mot, l'ouvrage des Juifs qui les vendent bien cher aux ignorans ?

Les narcotiques & tous les remedes qu'on donne dans l'intention de faire dormir, doivent être regardés comme des poiſons mortels dans les fiévres malignes ; & les applications des animaux ouverts vivans ſur la tête des malades, tels que les Chats, les Pigeons & autres, font ſouvent plus de mal que de bien, ſur-tout ſi on les laiſſe trop long-tems appliqués.

On ſe trompe, ſi l'on croit que ces animaux ayent la puiſſance & la vertu d'attirer au dehors le venin & la malignité du mal ; la puanteur qu'ils exhalent, après avoir ſéjourné quelque tems ſur la tête, n'eſt pas le venin de la maladie

qu'ils ont attiré, mais une putréfaction qu'ils ont contractée dans l'endroit chaud où on les a mis, & qu'ils auroient également pris dans tout autre endroit aussi chaud & aussi humide. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire de pareilles applications sur un homme sain, & on verra que ces animaux y contracteront autant de puanteur dans le même espace de tems, que sur le corps d'un malade.

La chaleur douce & modérée qui exhale des entrailles de ces animaux, n'attire pas le venin; mais elle peut agiter le fluide nerveux engourdi, & redonner le sentiment : voilà tout l'effet que peuvent produire ces applications; mais pour en retirer ce fruit, il faut, comme je l'ai dit, ne pas les laisser trop long-tems sur la partie, & en réitérer l'application au moins toutes les demi-heures.

Si les remedes operent, & que

les malades d'un jour à l'autre se trouvent mieux, on leur donnera, sur la fin de la maladie, pour tout remede, deux prises chaque jour de la poudre (N°. 28), qu'on continuera jusques à ce qu'ils soient sans fiévre : alors on les purgera avec la médecine (N°. 20), & on les mettra aux soupes légeres de ris ou de semoule, & peu-à-peu à une nourriture plus substantielle, comme un peu de viande bouillie ou rôtie, & du vin à leur repas.

Si l'appétit manque pendant la convalescence, ils continueront pendant quelques matins l'usage de la poudre (N°. 28), & prendront une heure après une soupe. Cette poudre fortifie l'estomac, les intestins, & leur fait reprendre le ton ou le ressort qu'ils avoient perdu pendant la maladie.



CHAPITRE VII.

Des Fiévres intermittentes, ou Fiévres d'accès.

LES fiévres intermittentes, qu'on appelle vulgairement fiévres d'accès, sont celles qui, après avoir duré un certain espace de tems, cessent & reviennent quelque tems après.

L'intervalle plus ou moins long qu'il y a entre chaque accès, donne lieu à la distinction de plusieurs especes de fiévres intermittentes. On appelle quotidienne celle dont les accès sont égaux entr'eux, & reviennent tous les jours à la même heure; ce qui la distingue de la double tierce, dont les accès reviennent aussi tous les jours, mais non à la même heure, & sont inégaux, c'est-à-dire, qu'il s'en trouve un plus fort que l'autre: de sorte que l'accès du premier jour

jour répond à celui du troisieme, & celui du second au quatrieme, &c.

La fiévre tierce est celle dont les accès reviennent un jour l'autre non, & la fiévre quarte laisse deux jours d'intervalle entre chaque accès. Les autres especes de fiévres intermittentes sont assez rares parmi les Marins ; c'est pourquoi je n'en parlerai pas.

On observe trois choses dans chaque accès de fiévre ; le froid, le chaud, & la sueur qui termine ordinairement l'accès. Ces trois états se succedent ; cependant il arrive que plusieurs ont des accès sans froid, & quelquefois même sans sueur : certains ont des accès fort longs, tandis que d'autres qui ont la même espece de fiévre, les ont fort courts ; ce qui fait qu'on ne peut rien statuer de certain sur la qualité & la durée des accès. Un signe particulier & presque essentiel, qui accompagne ordinairement les fiévres intermittentes, est

un sédiment briqueté, semblable à des tuiles pilées, qu'on trouve dans les urines, lorsqu'on les laisse reposer.

La cause immédiate des fiévres d'accès est fort obscure ; l'on peut cependant dire, fondé sur l'expérience & sur l'analogie des remedes qui les guérissent, qu'elles sont occasionnées par un certain vice du chyle qui ne peut se convertir en sang, & qui ne pouvant s'assimiler avec lui, excite par son mélange cette fermentation qu'on appelle fiévre, & qui dure jusques à ce qu'il se soit débarrassé de ce fluide, pour ainsi dire, étranger, par le moyen de la sueur, qui termine chaque accès, & des urines.

Sur ce fondement, il est certain que rien n'est plus capable de former un mauvais chyle, que les alimens dont se nourrissent ordinairement les Marins : joignez à cette cause la grande dissipation d'esprit

qu'ils font en travaillant, les veilles, le froid, le chaud, l'humidité, le changement d'air, de climat, & sur-tout leur séjour dans des Pays où ces fiévres sont occasionnées par un vice particulier de l'atmosphere, il ne paroîtra pas étonnant qu'ils en soient si souvent attaqués.

Cette maladie qu'on peut appeller un fléau pour les Marins, exerce son empire dans presque tous les Golfes du Levant; tellement que j'ai vu dans ceux du Volo, de Zeitoun, de Lepante, de Corinthe, d'Alexandrete & plusieurs autres, des Vaisseaux presque désarmés par les ravages qu'elle avoit faits. Ce mal est d'autant plus dangereux, qu'on en fait peu de cas : cependant il arrive tous les jours que pour l'avoir négligé par le mauvais usage des remedes qu'on prend indifféremment, ou mal-à-propos, & même par la mauvaise méthode d'administrer

ceux qui ſont ſpécifiques, il arrive, dis-je, que les fiévres, qui par elles-mêmes ſeroient ſans danger, durent des mois, des années entieres, détruiſent les forces, dérangent les fonctions les plus néceſſaires à la vie, cauſent des obſtructions, & jettent dans des maladies chroniques, comme l'hydropiſie & d'autres encore plus dangereuſes.

Tels ſont les effets & les ſuites aſſez fréquentes d'une fiévre d'accès négligée, traitée par des remedes violens, ou fixée mal-à-propos par l'uſage aveugle du quinquina, qui de ſpécifique devient quelquefois un poiſon capable de mettre le ſang en diſſolution, s'il eſt donné imprudemment.

Si ceux qui ont des fiévres d'accès riſquent beaucoup en prenant des remedes à contre-tems, ils riſquent encore davantage en n'en prenant point du tout, ſur-tout s'ils n'obſervent pas un certain régime : ces fiévres, de quartes ou

tierces qu'elles ſont au commencement, ſe changent ſouvent en putrides, malignes & inflammatoires. J'ai vu de triſtes exemples de ce que j'avance, dans les Golfes dont j'ai parlé ci-deſſus.

Les Marins ſe préſerveront facilement des fiévres d'accès, même dans les Pays où cette maladie eſt la plus fréquente, s'ils prennent les précautions ſuivantes.

Dès qu'ils aborderont dans quelqu'un de ces Golfes, ils auront ſoin 1°. de ne point dormir au ſérein; ils ſe couvriront même bien pendant leur ſommeil, quelque chaleur qu'il faſſe, afin que leur ſueur ne ſoit point répérentée par la fraîcheur de la roſée du matin: cette roſée eſt fort nuiſible, parce qu'elle eſt formée par les vapeurs malignes que la chaleur du ſoleil a élevées pendant le jour. 2°. Ils éviteront l'ardeur du ſoleil à laquelle ils s'expoſent imprudemment pendant le jour: tout comme une

chaleur modérée ouvre les pores & facilite la transpiration, de même celle qui est trop forte desseche la peau, & arrête cette évacuation qui rentrant dans le sang se porte sur l'estomac, en vicie les humeurs; d'où s'ensuivent de mauvaises digestions, un mauvais chyle, & par conséquent les fiévres d'accès.

3o. Ceux d'entre les Marins qui travaillent pendant les grandes chaleurs, suent & sont fort altérés, éviteront de boire de l'eau toute pure : cette boisson, qui ordinairement n'est guéres fraîche, irrite leur soif, au lieu de l'appaiser, ce qui les oblige de boire à chaque instant pour se désaltérer; mais leur estomac se trouvant surchargé, relâché & affoibli par cette quantité d'eau chaude, perd son ton, c'est-à-dire, sa force & son ressort; le mouvement intestinal se trouve diminué par la même cause, ce qui produit de mauvaises digestions, des crudités, des engorgemens,

des ſtaſes dans les mêmes parties, qui par rapport à leur foibleſſe ne ſont pas capables de digérer les mauvais alimens dont ſe nourriſſent les Marins. Il n'eſt donc pas étonnant que tant de cauſes concourant au même effet, produiſent cette quantité de fiévres intermittentes qu'on voit regner parmi eux.

Si ſuivant les conſeils que je leur donne, ils s'abſtiennent de dormir au ſérein, s'ils évitent les ardeurs du ſoleil pendant les grandes chaleurs, & ſi pendant qu'ils travaillent, qu'ils ſuent, & qu'ils ſont échauffés & altérés, au lieu de ſurcharger leur eſtomac par une copieuſe boiſſon d'eau chaude, ils boivent une gorgée de vin pur ou d'eau-de-vie mêlée avec l'eau fraîche; leur ſoif s'appaiſera à l'inſtant; les parties ſpiritueuſes & toniques de ces liqueurs fortifieront leur eſtomac, au lieu de l'affoiblir: par ce moyen leurs forces ſe ſoutiendront, les

digeſtions ſe feront mieux ; enfin, ils ſe garantiront des fiévres d'accès.

L'expérience doit me ſervir de garant, dans le cas où mon raiſonnement ne s'accordera pas avec les hypotheſes des Médecins : il m'eſt arrivé pluſieurs fois, pendant que j'étois dans certains Golfes du Levant où les fiévres d'accès faiſoient de grands ravages parmi les Equipages des Bâtimens marchands, de faire part de mes obſervations aux Capitaines de ces Bâtimens. Tous ceux qui ſuivoient mes avis, avoient le bonheur de préſerver leurs Equipages des fiévres, tandis que les deux tiers des Matelots des autres Vaiſſeaux, dont les Capitaines n'avoient pas déféré à mon conſeil, ſe trouvoient en peu de tems hors de ſervice.

Pour guérir les fiévres d'accès, tierces, doubles-tierces, quartes, quotidiennes, il faut, d'abord après le froid du troiſieme accès, faire

une ſaignée copieuſe du bras, ſur-tout ſi l'accès eſt violent, ſi les malades ont le viſage rouge & enflammé, & s'ils ſe plaignent d'une grande douleur à la tête : ſi l'accès eſt foible, & que les malades en ayent déja eu pluſieurs, on peut & on doit même s'abſtenir de la ſaignée : après l'accès, on leur donnera un lavement avec la décoction (N°. 11) pour débarraſſer les inteſtins des groſſes matieres. Le jour de repos, ils prendront le vomitif (N°. 14), en obſervant les mêmes précautions qui ont été déja indiquées en parlant de ce remede ; & le ſoir, s'ils n'ont pas aſſez vuidé par bas, il prendront un autre lavement avec la même décoction (N°. 11).

Il y a une infinité de fiévres d'accès qu'on guérit avec ce ſeul remede : cependant ſi l'accès revient, on purgera, dès qu'il aura paſſé & dans l'intervalle du repos, avec la médecine du (N°. 15), & le ſoir même de la purgation,

ou le lendemain quatre heures avant l'accès, on donnera une priſe de l'opiate (N°. 29), délayée dans le vin blanc ou rouge ; enfin de la façon que les malades aimeront mieux la prendre. Cette premiere priſe fixe ordinairement la fiévre : que cela ſoit ou non, le lendemain on en donnera une ſeconde doſe, & le ſurlendemain la troiſieme. Une heure après chaque priſe de l'opiate, les fiévreux mangeront une ſoupe, & deux autres pendant le reſte du jour, excepté le jour de l'accès où ils ne prendront que la premiere ſoupe une heure après l'opiate, & pendant tout le reſte du jour ils ſe tiendront au bouillon ; ils n'en prendront même point pendant tout le tems que durera l'accès, mais ſe contenteront ſeulement de boire abondamment de la ſeconde ptiſanne du (N°. 21). Ils doivent encore obſerver de ne rien boire, ni manger pendant la durée du froid, de

peur d'augmenter la fiévre, & rendre l'accès plus violent.

Je n'ai guéres vu de fiévres résister à un pareil traitement; cependant on en trouve quelquefois qui sont rebelles à cause de leur ancienneté, ou qui ayant été fixées une fois reviennent quelque tems après. Pour éviter cet inconvénient il faut réitérer l'opiate, & en prendre une seconde dose, quoique la fiévre ait été fixée par la premiere : on observera seulement de mettre un plus long intervalle entre chaque prise, c'est-à-dire, qu'on laissera un jour, & puis trois, & puis cinq jours, entre chaque prise.

Les fiévres quartes, celles qui durent depuis long-tems, de quelque qualité qu'elles soient, celles qui sont accompagnées d'obstruction au foie, à la rate, au mésentere, ce qu'on connoît au gonflement & à la dureté de ces parties contenues dans le ventre, doi-

vent être traitées par d'autres remedes, si l'on veut en obtenir la guérison.

On commencera par faire vomir avec le remede du (N°. 22) le jour de repos; le soir, on donnera un lavement avec la décoction (N°. 11): l'autre jour de repos, on purgera avec la médecine du (N°. 15), en ajoutant au premier gobelet demi-dragme de rhubarbe en poudre; le lendemain on donnera l'opiate (N°. 30), de la façon qu'elle est indiquée au dessous de la formule, & même en réitérer une seconde dose, de peur de rechûte, en observant de laisser un plus long intervalle entre chaque prise, comme il a été dit au sujet de l'autre opiate du (N°. 29).

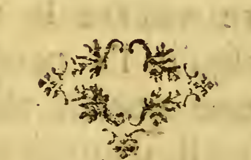
Il y a un préjugé extraordinaire contre l'usage du quinquina, & des remedes dans la composition desquels il entre: la plûpart des gens croyent que cette drogue

eſt ennemie de l'eſtomac, qu'elle échauffe beaucoup, nuit à la poitrine, en un mot qu'elle produit tous les maux qui ſont la ſuite ordinaire des fiévres d'accès mal traitées.

Un pareil préjugé n'a guéres de fondement : il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût trouver pour toutes les autres maladies des remedes auſſi ſûrs & auſſi peu nuiſibles que l'eſt le quinquina pour toutes les fiévres d'accès ; non ſeulement il ne nuit pas à l'eſtomac, mais au contraire c'eſt de tous les remedes celui qui le fortifie davantage, & le rétablit mieux dans ſes fonctions. Cette écorce précieuſe a une vertu aſtringente & tonique, qui redonne à ce viſcere le ton & le reſſort, lorſqu'il l'a perdu ; elle a en outre une qualité abſorbante, dont l'effet eſt d'envelopper & de s'abreuver des acides dont les premieres voies ſont ordinairement farcies, & qui entretiennent la

plûpart du tems les fiévres d'accès, en viciant le chyle.

Si l'on a vu plus d'une fois des obstructions rebelles, l'hydropisie & d'autres maladies dangereuses succéder aux fiévres d'accès, c'est au mauvais usage de ce remede, plutôt qu'au quinquina lui-même, qu'on doit les attribuer. En effet, on ne risque rien, quand on l'employe à propos, & qu'on se sert de celui qui est pur, point mélangé avec d'autres écorces, qui lui étant inférieures, diminuent sa vertu & rendent son usage suspect. Voyez la Table alphabétique où il est parlé de cette drogue.



CHAPITRE VIII.

Des Coliques.

ON appelle vulgairement coliques, toutes ſortes de douleurs qu'une perſonne reſſent intérieurement dans quelque partie du ventre.

Ces douleurs peuvent être produites par pluſieurs cauſes; celles qui dépendent d'une inflammation dans l'eſtomac ou les inteſtins, ſont les plus dangereuſes : heureuſement les Marins ſont peu ſujets à cette eſpece de colique, à moins que l'inflammation ne ſoit en eux la ſuite de quelque autre eſpece, négligée ou mal traitée.

Les Marins ſont fort ſujets aux coliques qu'on appelle d'ingeſtion; elles ſont occaſionnées par les alimens groſſiers dont ils ſe nourriſſent en mer : quelquefois auſſi après de longues traverſées, ils abor-

dent dans des Pays abondans en provisions ; il est naturel qu'ils songent à réparer par la bonne-chere l'embonpoint qu'ils ont perdu, & qu'ils se dédommagent des jeûnes forcés qu'ils ont faits : il seroit à souhaiter seulement qu'ils fussent un peu plus circonspects sur le choix des mets, & plus modérés dans la quantité qu'ils en prennent. Ce manque de précaution est cause qu'ils surchargent leur estomac, sans s'embarrasser des suites.

Cette quantité d'alimens pris à la fois, sur-tout s'ils sont mal sains, ce qui n'est pas rare dans certaines contrées où ils abordent, cause à ceux qui ne digerent pas facilement, ou qui ont l'estomac foible, une colique d'indigestion : on connoîtra qu'une personne en est attaquée, si, après avoir beaucoup mangé, elle se plaint d'un mal-aise, & ressent des douleurs dans quelque partie du ventre ; ces douleurs

ne sont pas toujours fixes dans le même endroit, & il est rare qu'elles produisent la fiévre : cependant ceux qui en sont attaqués, sont sujets à des tournoyemens de tête, ont des rapports aigres, ou qui sentent les œufs pourris, & des envies de vomir.

Pour remédier à de pareils accidens, il faut aider la nature à se débarrasser de ce qui l'incommode ; on y parviendra par une abondante boisson d'eau chaude : si le vomissement ou la diarrhée succedent à la boisson, les malades sont bientôt guéris ; mais si l'estomac ou les intestins ne se débouchent pas, il faut les solliciter par quelques lavemens. Voyez la formule (N°. 11).

Souvent quand les matieres nuisibles qui occasionnent les douleurs, ne sont pas abondantes, les malades guérissent sans éprouver aucune évacuation, & par la seule boisson d'eau tiéde qui détrempe

& noye, pour ainſi dire, ce qu'elles ont d'irritant : enfin ſi après le vomiſſement ou la diarrhée, les malades ont encore mauvaiſe bouche, & des renvois d'œufs pourris, ils prendront à jeun pendant quelques matins une priſe de la poudre (N°. 23) dans du bouillon ou du thé, ou une infuſion d'une dragme de rhubarbe dans un verre d'eau; ils boiront en même-tems beaucoup de limonade, & ne prendront aucun aliment ſolide, juſques à ce que leur eſtomac ſoit bien rétabli, autrement ils riſqueroient une nouvelle attaque de colique.

Une autre eſpece de colique qu'on appelle venteuſe, s'unit ſouvent à la colique d'indigeſtion, & la rend plus douloureuſe. On reconnoît cet accident à la tenſion du ventre, qui eſt produite par les vents qui y ſont renfermés; il eſt alors gros & inégal, ſans être pourtant dur, & les vents qui ſe portent tantôt dans une partie,

tantôt dans une autre, causent les tranchées que les malades souffrent de tems en tems : on entend même un certain bruit, ou des grouillemens dans leur intestins ; ils se trouvent mieux, quand on leur frote l'endroit douloureux, quand ils remuent, quand on leur applique quelque chose de chaud sur cette partie : enfin s'ils rendent quelques vents par haut ou par bas, ils sont encore plus soulagés.

Les mêmes remedes qui guérissent la colique d'indigestion, doivent être mis en usage pour la colique venteuse ; il suffira seulement d'ajouter aux lavemens qu'on donne pour cette derniere, une poignée de fleurs de camomille : la boisson des malades sera composée de l'infusion de cette même plante en guise de thé, & on leur fera des fomentations sur tout le ventre avec la même décoction des lavemens.

Les Marins ſont encore ſujets à une autre eſpece de colique, qu'on appelle colique humide, ou colique après le froid : ils ſont plus ſouvent attaqués de cette eſpece, que d'aucune autre, parce qu'ils ſouffrent des froids violens aux pieds, occaſionnés par l'humidité dans laquelle ces parties ſont preſque toujours.

Pour guérir cette eſpece de colique, on fera des frictions avec des ſerviettes chaudes aux jambes & aux pieds de ceux qui en ſont attaqués : on expoſera ces mêmes parties, pendant un certain tems, à la vapeur de l'eau bouillante ; on les trempera même dans l'eau chaude pendant l'eſpace d'une heure : après quoi on tranſportera les malades dans un lit bien baſſiné, & on les fera boire abondamment d'une légere infuſion de fleurs de camomille, ou de ſureau, en guiſe de thé. Si ces remedes procurent un peu de ſueur, & ſur-

tout aux jambes, les malades ſeront bientôt guéris : ſi au contraire les douleurs continuent, malgré l'uſage de ces remedes & de fréquens lavemens, la fièvre ſe met bientôt de la partie : il faut alors recourir à la ſaignée, & la réitérer deux ou trois fois, ſelon la violence des douleurs & de la fiévre.

Après que les ſaignées auront déſempli les vaiſſeaux, on mettra les malades dans un bain d'eau tiéde juſques à la ceinture; ce qui ſuffira ordinairement pour obtenir la güériſon. Il eſt rare que de pareils ſecours ne calment pas la fiévre & la colique, & qu'on ſoit obligé de recourir aux préparations d'opium : on ne doit jamais employer ces remedes dans les commencemens ; & s'il eſt des cas où ils puiſſent convenir, ce n'eſt qu'après qu'on a tenté tous les autres inutilement : on ne doit même les donner qu'après avoir

fait précéder les ſaignées ; autrement ils pourroient faire plus de mal que de bien. Voyez les formules (31 & 32). La potion du (N°. 32) doit ſe prendre dans deux doſes, à ſix heures d'intervalle l'une de l'autre : on fera même mieux, en la donnant à cuillerée, d'un quart d'heure à l'autre.

Avant que de finir ce Chapitre, je crois devoir prévenir les Marins ſur les dangers auxquels ils s'expoſent, en donnant à ceux qui ſont tourmentés de colique, ſans examiner quelle en eſt la cauſe & d'où elle peut provenir, certains remedes qui ſont preſque meurtriers, tels que l'eau de-vie avec le poivre, une quantité de vin chaud avec du ſucre & de noix muſcade rapée, enfin toutes ſortes de liqueurs ſpiritueuſes : il eſt certain que ces boiſſons, qui dans le fond ne peuvent produire un grand bien ; peuvent faire beau-

coup de mal, rendre mortelle une colique qui auroit été ſans danger, en produiſant dans l'eſtomac ou les inteſtins, une véritable inflammation, qui eſt bientôt ſuivie de la gangréne de ces parties, & de la mort.

On ne doit non plus dans aucune eſpece de colique, quand il y a vomiſſement ou diarrhée, donner des remedes capables d'arrêter les évacuations, tels que la Thériaque, le Diaſcordium, l'Orviétan, que la plûpart des Matelots achettent des Bâteleurs, & prennent imprudemment dans ces ſortes d'occaſions. Tous les Praticiens conſeillent au contraire de favoriſer ces évacuations par une ample boiſſon de ptiſanne, ou de quelqu'autre liqueur rafraîchiſſante, comme la limonade, ou à ſon défaut, l'eau pure avec un peu de vinaigre : ces liqueurs lavent l'eſtomac & les inteſtins, les nettoyent de toutes les matieres cor-

rompues, & font ceſſer ces évacuations, en ôtant leur cauſe.

Enfin je penſe qu'on peut aiſément guérir toutes ſortes de coliques avec les ſeuls remedes que j'ai indiqués, qui ſont les fréquens lavemens, l'ample boiſſon d'eau chaude, de limonade, ou de quelque décoction théiforme des fleurs de ſureau, de camomille; les fomentations de même nature que les lavemens, appliquées chaudement ſur le ventre; la ſaignée qui paroît indiſpenſable, lorſque les douleurs ſont violentes & accompagnées de fiévre; enfin les bains des pieds, des jambes & juſques à la ceinture.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Du Cholera-Morbus, ou Trousse-galant.

LE *cholera-morbus*, ou trousse-galant, est une évacuation très-abondante & douloureuse qui se fait par les selles & par le vomissement.

Cette maladie est occasionnée par une bile extrêmement âcre, qui picote en même-tems l'estomac & les intestins; il n'est donc pas surprenant que les Marins qui ne se nourrissent que d'alimens salés & fumés, y soient fort sujets.

La maladie commence par des foiblesses, un grand abattement de forces & de légeres douleurs dans le ventre : ensuite il survient des évacuations abondantes par haut & par bas; les matieres sont jaunes, vertes, brunes, blanchâtres, enfin de toute couleur.

A mesure que les évacuations

augmentent, les douleurs deviennent plus fortes : la fiévre se met bientôt de la partie ; le pouls qui dans le commencement étoit fort & dur, s'affoiblit peu-à-peu ; enfin si la maladie dure un certain tems, les malades ressentent des crampes douloureuses dans les bras & dans les jambes : à ces accidens succedent le hocquet, les convulsions ; les extrémités se réfroidissent, & ils meurent.

Cette maladie, qui est extrêmement violente, n'est pourtant dangereuse qu'autant qu'on la néglige : pour la guérir, il faut, pour ainsi dire, noyer l'âcreté de la bile par une grande quantité de boisson adoucissante & tant soit peu acide, comme la limonade, l'eau pure avec un peu de vinaigre, les ptisanes de ris, d'orge, le pain lavé, & sur-tout celle du (N°. 18). On donnera aux malades de fréquens lavemens avec les mêmes ptisannes : on pourra même dans les com-

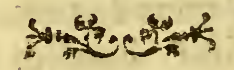
mencemens, ſi le pouls eſt dur & plein, & que les malades ſoient jeunes, robuſtes & ſanguins, faire une ou deux ſaignées.

Les demi-bains & les bains entiers ſont ſalutaires dans le *cholera-morbus*; on doit donc y avoir recours, ſi l'on voit que les évacuations & les douleurs ne diminuent pas par l'uſage des boiſſons & des lavemens indiqués.

On ne doit pas non plus négliger les fomentations, & il faut obſerver de ne point employer pendant les premiers jours les préparations d'opium. Ces remedes aigriſſent le mal, au lieu de le guérir; ils arrêtent trop-tôt les évacuations, & jettent ſouvent les malades dans un état plus dangereux: on ne doit donc y avoir recours que quand tous les autres remedes ſont inutiles, & que les évacuations ſont trop abondantes; il eſt même prudent de ne les donner qu'à petite doſe:

on se servira alors de la potion (N°. 32), dont les malades prendront une cuillerée d'un quart d'heure à l'autre.

Quand les malades doivent guérir, les douleurs & les évacuations diminuent peu-à-peu; ils sont moins altérés; leur pouls, quoique vîte, devient réglé, & ils reposent un peu : on ne doit pas discontinuer alors l'usage des remedes, excepté celui de la potion (N°. 32), qu'on donnera dans de plus longs intervalles, comme de deux, ou de trois en trois heures; on peut alors permettre l'usage des bouillons, & quand les douleurs & les évacuations seront tout-à-fait calmées, quelque soupe de semoule, de ris, & quelques œufs frais.



CHAPITRE X.

Des Maladies Vénériennes.

DE toutes les maladies qui peuvent affliger les Marins, il n'en eſt point de plus commune parmi eux que les maladies vénériennes : l'eſprit de débauche dont la plûpart des gens de mer ſont aſſez ſucceptibles ; le célibat forcé dans lequel ils vivent dans leurs Vaiſſeaux ; les attraits ſéducteurs des Sirenes enchantereſſes qu'ils trouvent dans les Pays où ils abordent ; enfin les alimens échauffans & les liqueurs fortes dont ils font uſage, toutes ces cauſes font qu'ils ne ſont pas plutôt arrivés dans un Port, qu'oubliant tous les dangers auxquels ils viennent d'échapper, ils s'expoſent à de plus grands encore.

Bientôt, mais trop tard, on les voit ſe repentir de leur impru-

dence, & payer par de longues ſouffrances un inſtant de plaiſir ; une maladie honteuſe porte l'infection & la corruption dans leur ſang : arrivés chez eux, ils la tranſmettent dans leur famille, & la font paſſer comme un funeſte héritage juſques à leurs derniers neveux. Nous voyons dans nos Pays maritimes de triſtes exemples, & les effets le plus malheureux de ce virus héréditaire. Combien d'enfans écrouelleux, rachitiques & impotens, ſont la victime des débauches de leurs peres, & n'ont reçu d'autre bien d'eux que ce funeſte préſent.

Un Auteur fameux, à qui nous ſommes redevables de ce que nous avons de meilleur ſur les maladies vénériennes, nous a voulu faire eſpérer que le virus qui en conſtitue l'eſſence, tranſporté de l'Amérique dans notre continent, s'affoibliroit avec le tems, à meſure qu'il ſe diſperſe parmi toutes les

nations qui l'habitent, & s'anéantiroit à la fin comme la lépre des Arabes dont on n'entend plus parler aujourd'hui. Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bonheur des hommes, que ſa prophétie s'accomplît : cependant ſi nous ne voyons pas arriver tout le contraire, au moins il eſt conſtant que ce virus eſt encore preſque ſi actif & auſſi dangereux qu'il étoit il y a deux cent cinquante ans. Il attaque toujours avec la même force les organes de notre exiſtence, & porte des marques de deſtruction & de fureur, non ſeulement dans les parties de la génération, mais encore dans tout le corps de ceux qui l'ont contracté.

L'hiſtoire nous apprend, & les Médecins qui vivoient dans le tems que cette maladie a commencé à être connue en Europe, nous aſſurent qu'elle étoit fort commune dans l'Iſle Eſpagnole, aujourd'hui Saint Domingue, & dans les autres

Antilles découvertes par Christophle Colomb & ses successeurs : les Matelots & les Soldats qui avoient suivi ces Capitaines, la contracterent en commerçant avec les femmes Américaines, & l'apporterent ensuite en Espagne, d'où elle s'est répandue dans toutes les parties du monde connu.

Certains nient l'authenticité de cette époque ; mais malgré tout ce qu'on peut dire pour & contre cette opinion, il n'est pas moins vrai que les maladies vénériennes existent. Il me reste donc à parler des moyens qu'on doit mettre en usage, non pour s'en préserver, car tout le monde les connoît, mais pour les guérir.

Comme on a usé successivement de différentes méthodes pour le traitement des maladies vénériennes, & qu'aujourd'hui même chacun a la sienne particuliere, je vais donner une idée des plus usitées, en commençant par les plus ancien-

nes : je tacherai d'expoſer ſans prévention ce qu'on a trouvé de bon & de mauvais dans ces différentes méthodes, afin que les Marins puiſſent avec connoiſſance de cauſe juger des raiſons qui me déterminent à leur conſeiller celle de Mr. le Baron de Van-Swieten, premier Médecin de Sa Majeſté Impériale la Reine d'Hongrie, & à la préférer dans les Bâtimens à toutes les autres, qui ont auſſi leurs avantages, mais qui ſont peu praticables ſur mer.

Dans le commencement que les maladies vénériennes parurent en Europe, les Médecins furent fort embarraſſés pour trouver des remedes à un mal ſi nouveau pour eux ; & ce n'eſt qu'avec bien de la peine & beaucoup de recherches, qu'ils parvinrent à ſoulager ceux qui en étoient attaqués : ils voulurent d'abord ſavoir de quelle façon on traitoit cette maladie dans les Pays où elle avoit pris

naiſſance, & ils apprirent qu'on le faiſoit avec ſuccès avec la décoction du bois de gaïac.

Les ſuccès de ce bois qui avoit mérité l'épithete de Saint, à cauſe des cures merveilleuſes qu'il opéroit dans le Nouveau Monde, furent fort médiocres dans nos climats; en vain pour augmenter ſa vertu on lui aſſocia dans la ſuite la ſquine, le ſalſafras, la ſalſepareille, racines & bois précieux qu'on apportoit à grands frais de l'Amérique & des Indes : l'expérience démontra bientôt que ces fameuſes décoctions qu'on croyoit ſpécifiques, n'étoient bonnes tout au plus que pour pallier la maladie, & ne guériſſoient pas radicalement : ainſi elles furent abandonnées aux Empiriques & aux Charlatans qui s'en ſervent encore aujourd'hui : ceux qui ſont aſſez crédules pour ſe fier à eux, payent bientôt la faute de leur crédulité, & voyent renouveller dans quelques années la plû-

part des ſymptomes véroliques, que ces décoctions n'ont fait diſparoître que pour un tems.

Rebutés par tant de mauvais ſuccès, après bien des travaux & des expériences, conduits par l'analogie & non par le hazard, comme quelques-uns le prétendent, les Médecins trouverent enfin dans le mercure un véritable ſpécifique pour les maladies vénériennes : à la vérité ce minéral qui avoit été regardé jusques alors comme un poiſon, fut d'abord condamné par pluſieurs d'entre eux ; mais ſes heureux ſuccès le firent bientôt approuver par ceux-là même qui avoient été les plus ardens à le proſcrire : ils s'en ſervirent eux-mêmes dans la ſuite avec le même ſuccès.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir trouvé le véritable ſpécifique, il reſtoit encore à chercher la meilleure maniere de le préparer, & la méthode la plus ſûre de l'adminiſtrer. Ce

fut un nouveau ſujet de diſpute pour les Médecins : les uns étoient pour l'application extérieure, & vouloient le préparer de façon que pénétrant à travers les pores de la peau, il fût porté dans les vaiſſeaux pour circuler avec le ſang ; les autres au contraire vouloient l'y faire parvenir par la voie de l'eſtomac, & le préparer de façon qu'on pût l'avaler ſans danger. Dans cette intention, ils le décompoſerent par le moyen de la chymie, & le mêlerent avec une infinité d'ingrédiens qu'ils diſoient propres à en augmenter la vertu : à cet effet chacun inventoit une nouvelle préparation qu'il vantoit au-deſſus des autres, pour s'arroger à lui ſeul le traitement de cette maladie qui commençoit à s'étendre, & dont le traitement devenoit de jour en jour plus lucratif. C'eſt de cette ſource que ſont ſortis les différens précipités, les panacées, les turbiths, les ſublimés, & cette

foule de préparations que des Charlatans, des Empiriques, & même des Médecins renommés pronerent autrefois, & vantent encore aujourd'hui comme autant de secrets qu'ils ont inventés. Tous ces prétendus secrets ne sont cependant dans le fond que du mercure déguisé ou associé avec d'autres drogues, qui peut-être ne sont pas capables d'en augmenter la vertu.

Parmi ces différentes préparations, il peut s'en trouver de bonnes, & même d'excellentes; mais à laquelle faudra-t-il donner la préférence? Doit-on croire les Empiriques & les Charlatans sur leur parole, ou sur des certificats mendiés & achetés à prix d'argent? Non, les gens sensés ne se laissent pas éblouir par ces fausses lueurs; ils veulent connoître le remede qu'ils employent, & l'expérience appuyée sur des principes les conduit dans la voie de la guérison. Il faut qu'un remede soit connu

& constaté par ses succès pour mériter leur approbation & leur confiance : ils ne la donneront pas assurement à ces prétendus secrets, qui n'ont de vertu qu'entre les mains de ceux qui ont intêret à les débiter.

Ceux qui étoient pour l'application extérieure, préparerent d'abord le mercure sous la forme d'un emplâtre, en le mêlant avec des graisses, des résines & des gommes : ils garnissoient de cet emplâtre plusieurs morceaux de linge qu'ils appliquoient, & dont ils couvroient certaines parties & même tout le corps, à l'exception du visage, de la poitrine & du ventre ; mais les inconvéniens de ces emplâtres, la démangeaison qu'ils occasionnoient, la salivation qu'ils excitoient & qu'on n'étoit pas maître d'arrêter quand on vouloit, firent bientôt abandonner cette méthode.

Ils crurent rencontrer moins

d'inconvéniens en préparant le mercure ſous la forme d'ongent, & ils en firent des frictions ſur les mêmes parties où ils avoient d'abord appliqué les emplâtres. Les ſuccès de ces frictions qui devinrent de jour en jour plus grands, à meſure qu'on apprit à les graduer, avoient rendu cette méthode preſque univerſelle; c'eſt même la ſeule aujourd'hui qui ſoit employée par le plus grand nombre de ceux qui traitent les maladies vénériennes, & qu'on doive ſuivre, lorſque le tems, le lieu & les circonſtances le permettent; mais comme chaque choſe a ſon pour & ſon contre, quoique tous les Praticiens conviennent que les frictions mercurielles ſagement adminiſtrées ſont le meilleur moyen pour guérir radicalement toutes les maladies vénériennes, néanmoins on a trouvé qu'elles ne ſont pas ſans inconvénient. En effet, avec quelque

prudence qu'on les donne, on ne peut, dans certaines circonſtances, prévenir ni obvier à des accidens redoutables, occaſionnés par la ſalivation qu'elles procurent. Bien plus, certains ont regardé la ſalivation elle-même comme un des plus grands inconvéniens de la méthode des frictions : elle épuiſe, diſent-ils, les malades, les fait ſouffrir cruellement, & les rend ſouvent ſourds ou difformes.

Pour rendre la méthode des frictions plus parfaite & éviter de pareils inconvéniens*, les uns ont cru qu'il ſuffiſoit de mêler à l'onguent mercuriel avec lequel on les fait, une certaine quantité de camphre; mais l'expérience a démontré le contraire.

D'autres ont cru parvenir au même but, en donnant à ceux qu'ils traitent, après un certain nombre de frictions, des purgatifs pour précipiter, comme ils diſent, le mercure par les ſelles. Cette

maniere de traiter & les purgatifs réitérés ne sont pas sans inconvénient ; chacun peut aisément le comprendre.

D'autres enfin ont cru qu'il suffisoit, pour guérir les maladies vénériennes, d'introduire dans le sang, par le moyen des frictions, une certaine quantité de mercure qui fût suffisante pour détruire le virus vérolique, & qui cependant ne fut pas assez forte pour produire la salivation : à cet effet ils mettoient un certain intervalle de tems entre chaque friction ; ils les suspendoient même, dès qu'ils voyoient la moindre apparence de salivation : ils ont appellé cette maniere d'administrer les frictions, traitement par extinction. Une pareille méthode auroit dû, & a effectivement pendant un certain tems acquis la préférence sur toutes les autres ; mais la longueur & la durée du traitement, son insuffisance reconnue dans plusieurs oc-

casions, l'ont faite abandonner par le plus grand nombre des Praticiens.

Il me reste à parler des sufumigations mercurielles avec le cinnabre, qu'un Provençal qui se transporta à Paris, proposa comme le moyen le plus court, le plus facile & le plus sûr pour guérir les maladies vénériennes. La Faculté de Médecine de cette Capitale, soigneuse de saisir tout ce qui peut augmenter, ou rendre plus faciles les moyens tendans à la conservation de l'espece humaine, nomma des Commissaires qui examinerent les malades qui furent traités par cette méthode : leur rapport fut, qu'elles n'étoient pas suffisantes pour guérir tous les symptomes véroliques, ni assez sûres pour être employées dans tous les cas, d'autant plus qu'elles étoient sujettes à de plus grands inconvéniens que les frictions, auxquelles par conséquent elles ne pourroient être pré-

sérées; ainsi elles furent proscrites, & reservées seulement pour certains cas où elles peuvent convenir.

Je ne dois pas non plus passer sous silence les dragées du sieur Keiser, qui depuis deux ou trois ans font beaucoup de bruit. Sa Majesté toujours prête à accueillir favorablement tout ce qui intéresse la santé de ses sujets, l'a gratifié d'une pension de dix mille livres pour la composition de ses dragées. Il seroit à souhaiter que cette préparation fût publique, afin que les malades qui en usent, connussent la qualité du remede qu'ils prennent, & que les personnes de l'art qui les conduisent, pussent trouver des moyens pour le rendre moins nuisible à l'estomac : il est certain qu'alors ils en retireroient plus de fruit qu'ils n'en ont retiré jusques aujourd'hui.

Quelle est donc la préparation mercurielle capable de guérir toutes les maladies vénériennes sûrement,

promptement & agréablement ? Je dois à Mr. le Baron de Van-Swieten, premier Médecin de Sa Majesté Impériale la Reine d'Hongrie, la connoissance de ce précieux spécifique.

Ce n'est pas l'autorité prépondérante de cet homme illustre dans l'art de guérir, mais les heureux succès du remede éprouvé sur toutes sortes de personnes sans le moindre inconvénient, qui rendront son usage mémorable dans les siécles à venir. C'est en vain que des personnes intéressées à le proscrire tachent d'inspirer de la défiance pour ce remede, & veulent faire accroire qu'il est dangereux : l'expérience démontre chaque jour le contraire ; & j'ose avancer que parmi le nombre de ceux qui le condamnent, il n'en est, pour ainsi dire, aucun qui l'ait mis en usage : c'est donc une prévention mal fondée de leur part, & qui seroit à peine tolérable dans

les perſonnes qui ne ſont pas de l'art. Je veux pourtant croire, pour leur honneur, que la paſſion & l'intérêt ont peu de part à ce qu'ils diſent ; qu'ils n'ont en vue que le bien public, & qu'ils abandonneroient volontiers la méthode des frictions, quoique plus lucrative, ſi on pouvoit leur prouver que l'uſage du ſublimé n'eſt point dangereux ; mais il ſeroit difficile de les convaincre, car en fait de pratique le raiſonnement ſert de peu. Qu'ils mettent donc la main à l'œuvre au lieu de diſputer, qu'ils traitent des véroles avec le ſublimé, & s'ils trouvent que ce remede eſt dangereux en France, & qu'il n'a, comme ils le diſent, des ſuccès qu'en Allemagne entre les mains des Médecins les plus expérimentés de ces contrées, je l'abandonnerai volontiers ; mais en attendant qu'ils ſouffrent que ceux que la paſſion ou l'intérêt ne guident pas, publient les bons effets de

ce remede. Quant à moi qui crois être de ce nombre, j'ose les assurer que je m'en sers journellement avec le plus grand succès : c'est pour cette raison que je le conseille aux Marins de préférence à tous les autres, & cela avec d'autant plus de confiance, que dans les cas ou dans les saisons où ils ne pourront le prendre méthodiquement, pour obtenir par son usage une guérison radicale, ils ne risqueront rien en l'employant comme palliatif; car il attaque la cause du mal, dissipe la plus grande partie des symptomes, l'empêche d'empirer, & ne le fait pas changer de forme, comme plusieurs autres remedes tirés du mercure, dont plusieurs personnes de l'art se servent journellement, au grand détriment des pauvres Marins, qui se croyant guéris, parce qu'ils ont vu disparoître les symptomes véroliques, portent un germe d'infection dans leur sang, & le transmettent à leur postérité.

Je ſuis bien-aiſe ſeulement d'avertir les Marins, que le ſublimé agit fort lentement, quand on s'expoſe au froid, & qu'il ſe porte alors facilement à la bouche : ils remédieront à ces inconvéniens, en ſe tenant bien couverts, & en diſcontinuant pour quelques jours l'uſage du remede, s'ils éprouvent quelque chaleur, quelque picotement à la bouche, au goſier, quelque gonflement aux gencives, enfin s'ils apperçoivent la moindre marque de ſalivation.

Un plus long raiſonnement ſeroit ſuperflu ; il me reſte à dire que, ſi l'expérience & la quantité de guériſons ſuffiſent pour conſtater la bonté d'un remede, il n'en eſt point de meilleur & de plus ſûr que celui que je propoſe. Mr. le Baron de Van-Swieten, & tous les grands Médecins d'Allemagne & d'Angleterre s'en ſervent aujourd'hui : ils ont guéri & guériſſent journellement des milliers de perſonnes. Avant que de le conſeiller

& de le donner aux autres, j'ai voulu l'éprouver sur moi-même, & j'en ai pris dans un seul jour une double dose, sans avoir ressenti la moindre incommodité ; depuis lors je l'ai donné à plus de deux cent personnes de tout âge & de tout sexe, sans qu'aucune ait éprouvé le moindre inconvénient.

On trouvera la méthode de préparer ce remede, & de l'administrer, à la formule du (N°. 33). Il opere ce que les prisannes sudorifiques, les sufumigations, les frictions, & toutes les autres préparations mercurielles n'ont pu opérer. Il guérit facilement & sans gêne les maladies vénériennes récentes, avec gonorrhées, chancres, poulains : il guérit même les plus invétérées, avec exostose & carie ; enfin il détruit, fait fondre & disparoître, sans avoir recours au fer ni au feu, les hypersarcoses les plus considérables. Je pourrois en citer plusieurs exemple

ſi la prudence ne s'y oppoſoit; je me contenterai de celui qu'on trouvera dans l'obſervation ſuivante : je le choiſis d'autant plus volontiers que la cure a été faite, pour ainſi dire, publiquement, & que la vérité pourroit en être atteſtée par plus de vingt perſonnes dignes de foi.

OBSERVATION.

Une jeune Demoiſelle, quelque tems après ſon mariage, reſſentit de grandes douleurs aux environs des parties de la génération; ces douleurs étoient occaſionnées par une quantité de petits boutons, qui lui cauſoient une cuiſſon & un picotement inſupportables : ce fut l'expoſé du mari qui vint me conſulter à ce ſujet; quant à moi qui ſavois à quoi m'en tenir, parce que je n'ignorois pas qu'il avoit eu, avant ſon mariage, deux bubons vénériens qu'il avoit fait traiter fort légérement, je lui expoſai mon doute,

Il répondit à toutes mes queſtions qu'il étoit parfaitement guéri, qu'il ſe portoit bien, & que la maladie de ſa femme n'étoit qu'une dartre vive & douloureuſe, occaſionnée par la ceſſation de ſes ordinaires. Je feignis de me rendre à ſon raiſonnement, & en conſéquence je lui préparai une pommade adouciſſante; mais le peu d'effet du remede & l'augmentation de la maladie obligerent la Demoiſelle à m'envoyer chercher; elle me découvrit même ſon mal en préſence du mari: je connus alors que je ne m'étois pas trompé, car les prétendus boutons étoient autant de chancres véroliques, qui garniſſoient tous les parties honteuſes: je trouvai en outre ſur la grande lévre du côté droit, une excroiſſance charnue, formée par l'aſſemblage d'un millier de crêtes. La groſſeur de cette excroiſſance égaloit au moins un œuf de poule, & ſa baſe étoit auſſi large que la paume

de la main ; il en découloit continuellement une ſanie ſi âcre, qu'elle corrodoit les parties qu'elle touchoit, & donnoit naiſſance à de nouveaux chancres qui s'étendoient jusques au fondement. A cet aſpect effroyable, le mari n'oſa plus diſſimuler : il convint avec moi de la qualité de la maladie, & ſe ſoumit au même traitement que ſon épouſe.

Le mal connu, il étoit facile de trouver le remede. Les ſpécifiques ne manquent pas dans cette maladie : je propoſai en conſéquence les frictions mercurielles; mais elles furent trouvées impraticables par certaines raiſons de convenance : d'ailleurs je ſavois que, quoique par l'uſage des frictions je fuſſe aſſuré de détruire le vice vérolique, je ne pouvois me flatter de fondre cette monſtrueuſe hyperſarcoſe, & qu'il me faudroit, pour y parvenir, après l'uſage des frictions, recourir à l'inſtrument

tranchant ou à des cautérisations encore plus douloureuses : c'est pourquoi je me hazardai d'employer le remede (N°. 33), malgré l'état de grossesse avancée où se trouvoit la malade ; & cela d'autant plus volontiers, que je savois, par des expériences antérieures que par le moyen de ce remede je détruirois non seulement le vice vérolique, mais encore que je ferois fondre & disparoître la monstrueuse hypersarcose sans douleur, & sans avoir recours au fer, ni au feu. Je me reservai seulement en moi-même d'être circonspect sur les premieres doses du remede, que j'augmentai par dégré, & à mesure que je vis qu'elle n'en étoit du tout point incommodée : enfin dans moins de quarante jours elle fut parfaitement guérie, sans avoir essuyé le moindre accident ; les chancres se dessécherent & tomberent par écailles, sans que

j'eusse appliqué dessus le moindre onguent ; l'excroissance de chair diminua, se fondit & disparut, sans laisser le moindre vestige, à ma grande satisfaction & à celle de la malade, qui auroit mieux aimé mourir, que de souffrir aucune application de fer, ni de feu sur cette partie.

L'usage du remede (N°. 33) suffit pour détruire tous le symptomes véroliques Ceux qui ont une gonorrhée, des chancres, des poulains, des crêtes, des fics, guériront sans en employer d'autres particuliers. Si cependant les chancres sont accompagnés de phimosis ou de paraphimosis, & qu'à la chaude-pisse se trouve jointe une grande douleur & cuisson en urinant, ce qui est fort ordinaire dans les commencemens, on tachera de diminuer & de calmer ces symptomes d'inflammation par une ou deux saignées, par une abondante boisson de la ptisanne

(N°. 34), à laquelle on ajoutera une dragme sel nitre sur chaque pinte, & par l'application des fomentations émollientes (N°. 11) sur toute la verge & sur le périnée; on fera en même-tems tremper pendant une heure, matin & soir, la verge dans la même décoction (N°. 11), dans du lait, si l'on peut s'en procurer, ou dans l'eau végéto-minérale (N°. 35) : on continuera ces petits remedes jusques à ce que la douleur & l'inflammation soient calmées, en même-tems qu'on usera de celui du (N°. 33) qui en accélérera les bons effets.

Ceux qui ont des bubons vénériens ou des poulains, n'ont besoin d'y appliquer dessus aucune sorte d'emplâtres; ils se fondront bientôt par l'usage du remede, à moins qu'on n'eût commencé à le prendre dans le tems où la suppuration de ces tumeurs est déja fort avancée : dans ce cas, on se servira des cataplas-

mes (N°. 36 ou 37) qu'on appliquera ſur les poulains, & qu'on renouvellera deux fois par jour, juſques à ce qu'ils ayent percé d'eux-mêmes; alors on les couvrira de l'emplâtre (N°. 47), qu'on continuera juſques à guériſon.

On ne doit non plus appliquer ſur les chancres qui ſont à découvert, aucun onguent, ni les bruler avec le vitriol ou la pierre infernale : on ſe contentera de les laver tous les jours avec l'eau chaude; & pour empêcher que le frotement contre la chemiſe ou les linges ne les irritent & occaſionnent des douleurs, on les couvrira avec un morceau de linge garni légérement de l'emplâtre (N°. 47) : on les verra bientôt ſe deſſécher & tomber par écailles.



CHAPITRE XI.

De la Peste.

DE toutes les maladies qui affligent les hommes, il n'y en a point de plus cruelle & de plus dangereuse que la peste; les Marins, & sur-tout ceux qui fréquentent les mers du Levant, y sont malheureusement fort exposés. Au seul nom de peste chacun tremble & frémit d'horreur. A peine cette maladie est soupçonnée dans quelque endroit, que la tristesse, le chagrin, la consternation, le découragement & la crainte de la mort saisissent tous les esprits; ces passions naissent du préjugé dans lequel sont la plûpart : ils s'imaginent que des atomes invisibles, subtils & pénétrans, qu'on appelle miasmes pestilentiels, environnent de toutes parts les pestiférés, qu'ils s'attachent & s'accrochent à tous

ceux qui les approchent, & leur communiquent la peste; enfin que cette maladie est au dessus de la force des remedes.

Rien n'est si contraire aux principes de l'humanité, & plus nuisible à la société, que de pareils préjugés : cette fatale prévention fait mourir plus de pestiférés que la peste elle-même; elle rompt les liens les plus sacrés de la société civile, & même de la parenté, & elle est cause qu'on abandonne les pestiférés. Je conviens qu'on peut & qu'on doit même prendre certaines précautions pour éviter ce qu'on appelle contagion, mais il ne faut pas les outrer; & si la prudence nous engage à en prendre, la religion & l'humanité nous obligent à donner aux pestiférés certains secours, que nous serions bien-aises qu'ils nous donnassent, si nous étions à leur place.

Pour engager le Marins à moins de crainte, & en même-tems pour

donner plus de ſécurité, de courage & de fermeté à ceux qui malheureuſement ſe trouveront dans des pays attaqués de peſte, j'ai à leur obſerver que ſi les miaſmes peſtilentiels s'attachoient, s'accrochoient auſſi facilement, & communiquoient la peſte à ceux qui approchent des peſtiférés, on ne verroit aucune perſonne exempte de cette maladie dans la plûpart des Villes du Levant où elle eſt fort fréquente, & où les peſtiférés vivent pêle-mêle avec ceux qui ne le ſont pas ; cependant pluſieurs d'entr'eux n'en ſont point attaqués. Cette maladie n'eſt pas non plus au deſſus de la force des remedes ; car le tiers au moins de ceux qui en ſont attaqués, dans ces mêmes Villes du Levant, en échappent, quoiqu'ils n'en faſſent aucun : que ſeroit-ce donc, ſi on leur adminiſtroit ceux qui ſont convenables ?

Il y a lieu de croire que la peſte

ne ſe communique pas auſſi facilement qu'on ſe l'imagine, & qu'elle n'attaque que ceux qui ont le ſang diſpoſé à la recevoir ; ce qu'elle a de commun avec les autres eſpeces de fiévres malignes, qu'on voit regner périodiquement dans certaines Provinces, dans certaines Villes de France, & que cependant l'on ne craint pas tant que la peſte.

Bien plus, ſi la communication de la peſte ſe faiſoit par la voie de la tranſpiration des peſtiférés ; ſi la plus petite parcelle du venin qui exhale de leur corps ſe conſervant cachée dans les hardes, dans certaines marchandiſes, étoit capable, étant miſe à découvert, de ſe communiquer, d'augmenter, & en ſe perpétuant de donner la peſte à une perſonne, à une Ville, à un Royaume, enfin à tout le monde entier, ce qui paroît incompréhenſible :- ſi cela étoit, dis-je, la communication & la multi-

plication de cette maladie ſeroient incroyables & extraordinaires. Toutes les Villes de Turquie, toutes les Provinces, les Royaumes de l'Aſie & de l'Afrique, qui commercent enſemble ſans précaution, ſeroient continuellement & en même-tems infectés de peſte; ce qui n'eſt pas, quoique, après chaque attaque de peſte, il reſte toujours dans chaque endroit des meubles, des hardes & des marchandiſes qui avoient approché des peſtiférés, qu'on n'a pas enſuite expoſé à l'air, & qui cependant ne communiquent plus la peſte: car une fois paſſée, elle ne revient que dans un certain tems réglé. A Seyde, par exemple, & dans pluſieurs autres Villes de Syrie, la peſte ne prend que de treize en treize ans; il eſt même rare qu'elle recule ou qu'elle dévance ce terme d'une année ou deux. Dans d'autres Provinces de la Turquie, elle ne regne que pendant certaines

ſaiſons de l'année, ceſſe tout-à-fait, & ne ſe communique plus dès que la Saint Jean du mois de Juin eſt venue, tellement que c'eſt un proverbe trivial en langue moreſque, à Alexandrie & dans toute l'Egypte : *San Jan venir, gandouſiou andar.*

D'où vient donc ce retour périodique de la peſte en Syrie, & la ceſſation ſubite de cette maladie en Egypte après la Saint Jean ? Ne reſte-t-il plus de miaſmes peſtilentiels dans ces différens pays attachés aux meubles, aux habits & aux marchandiſes de ceux qui étoient infectés de la peſte ? c'eſt ce qu'on n'oſera dire.

Enfin j'ai obſervé plus d'une fois que certaines Villes étoient infectées de peſte, tandis que les Villages voiſins dont les habitans venoient chaque jour vendre, acheter des denrées & des marchandiſes dans les mêmes Villes, en étoient exempts : j'ai encore ob-

ſervé que les mêmes Villages, plu-ſieurs années après, étoient infec-tés de peſte, tandis qu'on n'en en-tendoit parler de long-tems dans les Villes circonvoiſines.

Si les Marins veulent bien faire attention à ce que je viens de dire, ils ne feront plus tant ſaiſis d'hor-reur & de crainte, au ſeul nom de peſte & de contagion; ils regar-deront cette maladie avec le même ſang froid qu'ils enviſagent les au-tres eſpeces de fiévres malignes, qui néanmoins ſont quelquefois auſſi dangereuſes que la peſte : enfin ils donneront fraternellement aux peſtiférés les ſecours dont ils pourront avoir beſoin à leur tour.

Qu'on ne croye pas cependant que je ſois aſſez indiſcret pour blâmer ou déſaprouver les précau-tions & les regles qu'une ſage po-lice a établi en France, & fait ſcrupuleuſement obſerver dans la quarantaine des Bâtimens qui vien-nent du Levant; l'expérience en

a démontré l'utilité & la néceſſité.

Je n'ai garde non plus de condamner ceux qui ſe trouvant dans des Pays peſtiférés, prennent des précautions pour ſe garantir de la contagion : je ſerai le premier à leur indiquer celles qu'ils doivent prendre ; car mon avis n'eſt pas que la peſte ne ſe communique pas : j'oſe ſeulement préſumer qu'elle ne le fait pas auſſi facilement qu'on ſe l'imagine, & croire que ſi on a le malheur d'en être attaqué, on peut en guérir, comme de toutes les autres maladies, par le moyen des remedes qui lui ſont propres.

Les précautions que les Marins doivent prendre, quand ils ſe trouvent dans un Pays attaqué de peſte, conſiſtent 1°. à ne point communiquer avec les peſtiférés, ni avec ceux qui en approchent ſans néceſſité ; 2°. à faire tous leurs efforts pour diſſiper la terreur & la crainte : il eſt certain que ces paſſions ſont nuiſibles, bouleverſent le ſang, le

diſpoſent à recevoir plus facilement le venin peſtilentiel, & rendent cette maladie, pour ainſi dire, mortelle. 3°. Ils éviteront tout excès dans le boire & dans le manger, & ne vivront que d'alimens faciles à digérer. 4°. Ils fumeront une pipe le matin à jeun, & autant après chaque repas; après chaque pipe ils boiront un gobelet d'eau avec lequel ils mêleront une cuillerée à café du remede (N°. 40). La fumée du tabac eſt un fort bon préſervatif contre la peſte, je ne crois pas qu'il ſoit beaucoup néceſſaire de la recommander aux Marins; ils ſont la plûpart dans l'habitude de fumer : ceux qui ne l'ont pas, la prendront aiſément, quand ils ſauront à quoi elle eſt bonne. 5°. Ils ſe parfumeront chaque jour avec la fumée des bayes de genievre, dont ils jetteront une pincée en poudre ſur un rechaud plein de braiſe, ou avec une cuillerée à

café du remede (N°. 40) qu'ils jetteront ſur une pêle rougie au feu. 6°. Ils ſe gargariſeront ſouvent avec le même remede mêlé avec l'eau, & ils mâcheront continuellement un morceau de racine d'angélique. J'eſpere qu'avec de pareilles précautions ils ſe garantiront aiſément de la peſte.

Si cependant malgré toutes ces précautions, ou pour les avoir négligées, quelque Marin ſe trouvoit attaqué de la peſte, on reconnoîtroit facilement cette maladie, dont les ſymptomes ſont à-peu-près les mêmes que ceux des fiévres malignes, mais ſeulement un peu plus violens, (voyez le Chapitre des fiévres malignes) : on le ſépareroit tout de ſuite du reſte de l'Equipage, pour le placer dans un endroit un peu aëré, où il fut tant ſeulement à l'abri du froid & du ſoleil, & on le traiteroit ſelon la méthode ſuivante.

Tous ceux qui ont écrit ſur la peſte, ou qui ont eu occaſion de traiter les peſtiférés, conviennent qu'il y a peu de cas dans cette maladie où la ſaignée ſoit néceſſaire : on ne doit donc mettre ce remede en uſage que dans le cas où une groſſe fiévre, la dureté du pouls, la rougeur du viſage, un violent mal de tête, enfin le danger éminent de quelque inflammation au cerveau, à la poitrine, au foie ou toute autre partie du ventre, sembleront l'indiquer : on peut alors la pratiquer ſans danger, & elle ſera très-profitable, ſur-tout ſi le malade eſt jeune, robuſte, d'un bon tempérament, & qu'on lui adminiſtre en même-tems les autres remedes convenables; mais ces cas exceptés, la ſaignée fait plus de mal que de bien, diminue les forces des malades qui ne ſont déja que trop affoiblis, & ouvre une porte aux matieres peſtilentielles, qui peu-

vent être encore dans l'eſtomac ou les inteſtins, d'où elles ſe portent dans le ſang qui n'en eſt déja que trop infecté.

Les vomitifs ſont les remedes les plus efficaces qu'on puiſſe employer dans cette maladie : on doit donc les mettre en uſage dès le troiſiéme & même dès le ſecond jour de la maladie, après avoir détrempé les matieres qui ſont dans l'eſtomac & les inteſtins par une abondante boiſſon de limonade ou d'eau mêlée avec du vinaigre : ces remedes évacuent les matieres nuiſibles que la boiſſon a détrempé ; les ſecouſſes & les ébranlemens qu'ils occaſionnent, mettent tous les viſceres en jeu, augmentent leur reſſort & en expriment les glaires, la bile corrompue, & les autres humeurs viciées dont ils ſont gorgés. Ces embarras une fois détruits, la circulation ſe fait plus aiſément, le pouls ſe ranime, le mouvement

inteſtinal eſt plus libre; & par ce conduit tortueux, comme par un égoût ſalutaire que la nature nous a donné pour chaſſer ce qu'il y a de ſuperflu & de nuiſible dans notre corps, les matieres morbifiques ſont portées au dehors, font place à de nouvelles dont le ſang ſe dépouille, elles s'y accumulent & ſont enſuite vuidées plus facilement par cette même voie.

Parmi les différens vomitifs qu'on peut employer, l'hypécacuana mérite la préférence : voyez la formule du (N°. 22). Cette racine, après avoir fait vomir, fortifie par une douce aſtriction les parties ſur leſquelles il agit ; c'eſt pour cette raiſon qu'on le préfere au tartre émétique dans toutes les maladies où il s'agit d'évacuer & de fortifier en même-tems, ou d'arrêter certaines évacuations par les ſelles ou le vomiſſement, qui affoibliſſent les malades ſans les

ſoulager, & qui font préſumer une abondance de matieres glaireuſes & tenaces dans les premieres voies.

Au reſte, on ne doit point donner le remede (N°. 22) quand le pouls eſt dur & plein, la fiévre violente, en un mot, quand il y des ſignes qui indiquent que la ſaignée eſt néceſſaire ; il faut alors la pratiquer, & n'employer le vomitif que quand on aura par ſon moyen déſempli les vaiſſeaux & ramolli le pouls : il ſera même plus prudent alors de donner à la place du vomitif, la potion (N°. 26), dont on donnera une cuillerée d'un quart d'heure à l'autre.

Dans le cas où l'on ſe ſera ſervi du vomitif, & après qu'il aura débarraſſé l'eſtomac, on aura recours aux purgatifs : on les employera de deux jours l'un pendant tout le cours de la maladie ; & toutes les fois qu'une bouche amere & pâteuſe, des borboriſmes

& des grouillemens dans les intestins feront comprendre qu'il est nécessaire de les débarrasser des grosses matieres qu'ils contiennent, parmi les purgatifs on choisira les plus doux : voyez les formules (N°. 20 & 39). On aidera leur action par le moyen de deux lavemens qu'on donnera chaque jour avec la décoction (N°. 11), & les jours d'intervalle qui seront entre les purgations, on donnera de quatre en quatre heures une prise du remede (N°. 13).

Si le ventre se trouvoit tendu & douloureux, & qu'on craignît de se servir des purgatifs, on feroit des fomentations sur cette partie avec la décoction (N°. 11), & on leur substitueroit le remede (N°. 23) ou celui du (N°. 24): s'il y avoit diarrhée, on donneroit trois prises de l'un de ces remedes chaque jour, à trois heures de distance l'une de l'autre, & deux heures après chaque prise

une cuillerée de la potion (N°.25); enfin on se comporteroit pendant tout le reste de la maladie comme il a été dit dans le Chapitre des Fiévres malignes, auquel je renvoye pour éviter des répétitions inutiles.

Je suis bien-aise pourtant d'avertir les Marins que les cordiaux, les alexiteres & tous les autres remedes que plusieurs vantent comme spécifiques pour chasser le venin de la peste, ne conviennent pas toujours, ni dans tous les tems de cette maladie : on ne doit même se servir des cordiaux que dans les cas où, malgré les vomitifs qu'on a déja employés, le pouls cependant ne peut se développer; qu'il est petit, foible, concentré, & que les malades ont des fréquentes défaillances : on peut alors y avoir recours, & avoir l'attention de n'employer que les plus simples, tel que celui du (N°. 41). Si pendant le cours de la maladie les mêmes sympto-

mes ſubſiſtent, on pourra continuer l'uſage de ce cordial, & en donner une cuillerée tous les quarts d'heure. Si ce remede procure quelque tranſpiration aux malades, ou la ſueur, on aidera ces évacuations, qui quelquefois ſont critiques & ſalutaires, en y ajoutant quelques abſorbans, c'eſt-à-dire, en ſubſtituant au cordial ſimple ci-deſſus, celui du (N°. 42) qui eſt plus compoſé, & qui convient très-fort dans de pareilles circonſtances. Enfin, pour tout le reſte, comme je l'ai déja dit, on ſe comportera de la même façon qu'il a été indiqué dans le Chapitre des Fiévres malignes, qui ont quelquefois des ſymptomes auſſi dangereux que la peſte. C'eſt pour la même raiſon qu'on ſuivra les mêmes regles pour l'application des véſicatoires, dans les cas où ils ſeront indiqués; ce qui arrive fort fréquemment. Ce remede eſt un de ceux ſur leſquels on doit le plus compter,

compter, quand le pouls eſt concentré & ne veut pas ſe relever : pluſieurs même conſeillent d'en appliquer, dès le commencement de la maladie, deux emplâtres aux gras des jambes, & même ſur les bubons, s'il en paroît quelqu'un, dans la vue d'attirer au dehors le venin peſtilentiel ; & certes je ſerois volontiers de leur avis, & voudrois en même tems qu'on rejettât tous les cordiaux, & que dans les occaſions où ils ſont indiqués, on ſe ſervît, à leur place, de bon vin pur, dont on donneroit une cuillerée aux malades tous les quarts d'heure : on pourroit même alors leur en faire uſer pour boiſſon ordinaire, pourvû qu'on eût l'attention de le bien tempérer.

La diéte doit être très-ſévere dans la peſte : on donnera fort peu de bouillon pendant les premiers jours, & ils ſeront fort légers & exactement dégraiſſés ; on

exprimera dans chaque priſe la moitié d'un citron, ou une cuillerée du ſuc de ce fruit. La boiſſon ordinaire des malades ſera la limonade, ou l'eau pure mêlée avec un peu du vinaigre (N°. 40), ou du vinaigre ordinaire.

La fiévre peſtilentielle ſe termine ordinairement par des bubons, par des charbons, ou, pour mieux dire, ces divers accidens ſont des ſymptomes preſque inſéparables de cette maladie. Les bubons ne ſont point dangereux, lorſqu'ils pouſſent, meuriſſent, & viennent promptement en ſuppuration; mais lorſqu'ils rentrent, s'endurciſſent, deviennent charbonneux, ou ſont entourés d'un cercle livide, ce ſont autant de ſignes qui annoncent le plus ſouvent une mort prochaine.

Pour mener à ſuppuration les bubons peſtilentiels, on ſe ſervira ſucceſſivement des cataplaſmes (N°. 37 & 38) : quelques-

uns se servent, à la place du dernier, de fiente humaine. Il est vrai qu'un pareil cataplasme, outre qu'il cause beaucoup de douleur, est fort mal propre ; mais que ne fait-on pas pour guérir ? Il faut se hâter d'ouvrir les bubons pestilentiels, dès qu'on appercevra la moindre marque de suppuration : le plus grand nombre préfere pour cela faire, à l'instrument tranchant, le cautere potentiel ; voyez en ce cas le Chapitre IX de la seconde Partie. On détachera avec la pointe des ciseaux l'escarre que le cautere aura fait, & on pansera le bubon avec le digestif (N°. 45) : si ses bords sont pourris & menacent de gangréne, on se servira de celui du (N°. 46), pardessus lequel on appliquera une compresse trempée dans la décoction (N°. 44). Ce remede résiste à la pourriture & arrête les progrès de la gangréne. Dès qu'elle sera fixée, que les bords

du bubon commenceront à ſe détacher, & que le fond de l'ulcere commencera à ſe déterger, on abandonnera l'uſage de ce digeſtif, pour ſe ſervir de l'onguent (N°. 55); on en garnira un plumaceau, pardeſſus lequel on mettra un morceau de linge couvert de l'emplâtre (N°. 47); on continuera ce panſement juſques à ce que les chairs commencent à croître & devenir vermeilles : alors on ſubſtituera à l'onguent (N°. 55) le baume (N°. 48), & dès que la cicatrice commencera à ſe former, on abandonnera l'uſage de tous ces remedes, pour ne ſe ſervir que de l'emplâtre, par deſſous lequel on appliquera un plumaceau de charpie ſeche; ce qu'on continuera juſques à guériſon.

Les charbons ſont de petites tumeurs fort peu relevées, avec chaleur & rougeur, accompagnées d'une rougeur éclatante; il ſe forme ſur leur ſurface une ou pluſieurs

ampoules qui ſont remplies d'une ſéroſité rouſſâtre, & entourées d'un cercle livide & cendré. Si ces tumeurs s'affaiſſent & ne ſe relevent plus, c'eſt un très-mauvais ſigne. Les charbons en général ſont très-dangereux : il peut en ſurvenir dans toutes les parties du corps ; mais ceux qui ſont fort grands, & qui viennent ſur la poitrine & aux environs du cœur, ſont ordinairement mortels.

Dès que les charbons commencent à paroître, on doit y appliquer deſſus la pierre à cautere, & même, ſi le cas eſt preſſant, un fer rougi au feu : voyez le Chapitre IX de la ſeconde Partie ; on détachera enſuite avec la pointe des ciſeaux l'eſcarre juſques au vif, & on panſera la plaie qui en réſultera, ou l'ulcere, comme il a été dit au ſujet des bubons.

CHAPITRE XII.

Des Fiévres qui regnent dans les Colonies Françoiſes, à Saint-Domingue, à la Martinique & aux autres Iſles Antilles.

J'avois réſolu de traiter au long des maladies qui attaquent les Européens qui naviguent aux Iſles de l'Amérique, & ſur-tout à celles de Saint-Domingue, de la Martinique, de la Guadaloupe & des autres Antilles. J'avois même déja recueilli diverſes obſervations, & beaucoup travaillé ſur les mémoires que m'avoient fourni pluſieurs perſonnes de l'art, qui ont fait divers voyages dans ces Iſles : en combinant leur pratique avec la mienne, j'avois taché de former une méthode ſûre & facile qui pût ſervir de regle & de guide aux Chirurgiens qui ſont pour la premiere fois ces voyages ; mais un

ouvrage complet ſur cette matiére, imprimé à Paris chez Cavelier en l'année 1763, & qui a pour titre, *Traité des Fiévres de l'Iſle Saint-Domingue*, par Mr. Deſperrieres, m'a diſpenſé de faire de nouvelles recherches.

Cependant comme il peut arriver que ce Livre ne ſoit pas encore parvenu à la connoiſſance de la plûpart des Chirurgiens naviguans, ou qu'ils ne ſoient pas à même de ſe le procurer, j'ai penſé qu'il ne ſeroit pas hors de propos de leur communiquer l'extrait de cet ouvrage, tel qu'on le trouve dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre de la même année; ceux qui ne ſe contenteront pas de l'extrait, pourront avoir recours à l'original.

„ Mr. Deſperriere publie dans „ ſon ouvrage les obſervations qu'il „ a faites pendant un ſéjour de „ pluſieurs années dans l'Iſle de St. „ Domingue, ſur la nature & le

„ traitement d'une eſpece de fiévre
„ qui fait de très-grands ravages
„ ſur les Européens qui abordent
„ dans cette Iſle. C'eſt dans la
„ nature du climat, dit-il, qu'il
„ faut chercher la cauſe des ma-
„ ladies épidémiques ; c'eſt auſſi
„ dans la différente température
„ de cette Iſle & de l'Europe
„ qu'il trouve la ſource de ces
„ fiévres.

„ L'Iſle Saint-Domingue ſituée
„ entre le dix-ſeptieme & le ving-
„ tieme dégré de latitude ſep-
„ tentrionale, fait éprouver à ſes
„ habitans une chaleur preſque
„ double de celle que nous reſſen-
„ tons dans nos climats : l'effet de
„ cette chaleur ſur les hommes
„ qui y abordent, doit être de di-
„ later leurs ſolides & de raréfier
„ les fluides ; ce qui doit néceſſai-
„ rement affoiblir la force des
„ premiers & diſpoſer les derniers
„ à la putréfaction : cet effet ſera
„ d'autant plus ſenſible, qu'on

„ ſera moins accoutumé à l'action
„ de ces cauſes ; c'eſt le cas des
„ Européens qui arrivent pour la
„ premiere fois dans ces climats:
„ leur ſang plus riche, leurs hu-
„ meurs plus groſſieres, parce
„ qu'elles ſont le produit d'ali-
„ mens plus ſucculens que ceux
„ dont on uſe dans les Pays chauds,
„ tendront d'autant plus aiſément
„ à la putréfaction, que leurs ſo-
„ lides affoiblis par la chaleur à
„ laquelle ils ne ſont pas accoutu-
„ més, deviendront incapables de
„ les mouvoir avec la force né-
„ ceſſaire pour prévenir leur ſta-
„ gnation. C'eſt ce qui eſt démon-
„ tré par ce qui arrive tous les
„ jours aux nouveaux débarqués
„ dans les Iſles.

„ Peu de jours après leur arrivée,
„ ils perdent l'appétit, ils ne reſ-
„ pirent pas avec la même faci-
„ lité ; leurs inſpirations ſont plus
„ grandes ; ils ſont ſujets à des
„ maux de tête & de reins : pour

„ peu qu'ils s'expoſent au ſoleil,
„ qu'ils fatiguent ; qu'ils faſſent
„ beaucoup d'exercice, & ſur-tout
„ s'ils ſe livrent à la boiſſon &
„ aux plaiſirs des femmes, ils éprou-
„ vent bientôt tous les ſymptomes
„ d'une fiévre ardente, maladie
„ ſi rare dans nos climats ; ou du
„ moins quelque choſe qui en ap-
„ proche beaucoup, & qui n'en
„ eſt que le diminutif ; quelque-
„ fois ils éprouvent l'une ou l'au-
„ tre, ſans y avoir donné lieu,
„ & par la ſeule action de la cha-
„ leur, aidée ſans doute par la
„ diſpoſition particuliere de leurs
„ humeurs.

„ Pour prévenir ces accidens,
„ combattre & détruire même
„ cette diſpoſition à la fiévre ar-
„ dente, que les Européens appor-
„ tent dans ces Iſles, il convient,
„ en ſuivant le conſeil de Mr.
„ Deſperriere, que ceux qui s'em-
„ barquent pour les Iſles, ayent
„ ſoin de diminuer avant leur

„ départ le volume de leur ſang „ par une ou deux ſaignées, qu'ils „ nettroyent leur eſtomac & les pre- „ mieres voies par un purgatif, „ lorſqu'il y aura lieu de ſoup- „ çonner qu'elles ſont chargées „ de quelque mauvais levain : pen- „ dant la traverſée, ils ſe laveront „ tous les matins la bouche avec „ d'eau fraîche & du vinaigre; ils „ obſerveront un bon regime, non „ par la qualité des alimens, parce „ qu'étant en mer, on n'eſt pas „ toujours les maîtres de ſe les „ choiſir, mais par la quantité, „ c'eſt-à-dire, qu'ils n'en prendront „ pas trop à la fois, & quitteront „ la table toujours avec un reſte „ d'appétit.

„ Ils feront encore un exercice „ modéré, & ne ſéjourneront point, „ autant qu'il leur ſera poſſible, dans „ les chambres & entre les ponts „ des Vaiſſeaux : ils aſſaiſonneront „ tous leurs alimens avec du vi- „ naigre, uſeront de la limonade,

„ ou à ſa place de quelqu'autre
„ liqueur un peu acide, comme
„ l'eau & le vinaigre, ou celle
„ dans laquelle on aura fait bouil-
„ lir, ſur chaque pinte, demi-
„ dragme de crême de tartre.

„ Dès qu'ils commenceront à
„ approcher des Pays chauds, ils
„ éviteront avec ſoin les liqueurs
„ ſpiritueuſes, comme l'eau-de-vie,
„ le tafia & autres; ils changeront
„ de linge auſſi ſouvent qu'ils le
„ pourront, pour faciliter la tranſ-
„ piration : arrivés dans ces Iſles,
„ ils ſe feront encore ſaigner, vi-
„ vront de régime, ne boiront que
„ de la limonade, s'abſtiendront tou-
„ jours des liqueurs fortes, même
„ du vin, qu'on pourra leur per-
„ mettre pourtant, pourvû qu'ils
„ en uſent avec modération, &
„ qu'ils le boivent comme un re-
„ mede, non comme une boiſſon
„ ordinaire; ils éviteront le com-
„ merce des femmes comme la
„ peſte, les violens exercices, les

„ travaux rudes & le grand ſoleil ;
„ ils ſe baigneront de tems en tems
„ dans l'eau froide : tous ces moyens
„ tendent à garantir le ſang &
„ les humeurs des cauſes putréfian-
„ tes, & par conſéquent à pré-
„ venir les effets de la chaleur
„ exceſſive du climat.

„ Cependant malgré ces précau-
„ tions, ou faute de les avoir pri-
„ ſes, on voit les Européens tom-
„ ber dans un accablement extrê-
„ me : bientôt ils reſſentent une
„ grande douleur à la tête, ils reſ-
„ pirent difficilement, ſouffrent de
„ cruelles douleurs dans tous leurs
„ membres, & particuliérement
„ dans la région des lombes ; la
„ fiévre ſe met bientôt de la par-
„ tie, elle devient conſidérable,
„ accompagnée de ſoif, de ſueur,
„ & d'une chaleur vive. Tous ces
„ ſymptomes vont en augmentant ;
„ les malades ont des nauſées, ils
„ vomiſſent même quelquefois
„ ſpontanément des matieres bi-

„ lieuſes & porracées, leur langue „ devient noire & âpre : il arrive „ quelquefois pendant qu'ils éprou- „ vent une chaleur inſupportable à „ la tête ou au front, que leurs „ extrémités ſont froides; enfin ils „ tombent dans l'inſomnie, le „ délire & la frenéſie.

„ Cette fiévre parcourt ordinai- „ rement tous ſes dégrés avec ra- „ pidité; le tems de ſon augmen- „ tation dure peu, elle eſt quel- „ quefois parvenue à ſon dernier „ période avant le deuxieme jour : „ il n'eſt pas rare que les malades „ en périſſent avant le troiſieme, „ s'ils ne ſont pas ſecourus prompte- „ ment & efficacement.

„ Quoique la ſaignée paroiſſe „ très-bien indiquée dans cette „ maladie, il faut bien ſe donner de „ garde de tirer beaucoup de ſang; „ l'expérience a démontré que les „ ſaignées multipliées n'ont pas de „ ſuccés, ſur-tout ſi quelque ex- „ cès avec les femmes a précédé

„ la maladie : il en eſt de même „ des vomitifs & des ſudorifiques, „ que les vomiſſemens & les ſueurs „ qui paroiſſent au commencement „ de la maladie ſemblent indiquer ; „ ces évacuations ſont toujours ſym-„ ptomatiques, les vomiſſemens „ viennent de l'irritation de l'eſ-„ tomac : ainſi un vomitif donné „ dans ces circonſtances augmen-„ teroit le mal, au lieu de le di-„ minuer ; les ſueurs ne ſont ja-„ mais critiques, à moins qu'elles „ ne ſurviennent du quatrieme au „ cinquieme jour.

„ L'uſage des purgatifs eſt auſſi „ pernicieux que celui des vomi-„ tifs ; les cordiaux, les narcotiques „ & tous les remedes qui font dor-„ mir, doivent être proſcrits dans „ cette maladie, & le Chirurgien „ prudent doit attendre la criſe „ qui s'exécute par un cours de „ ventre bilieux.

„ Cependant il ne doit pas reſter „ oiſif & abandonner la nature à

„ elle-même; du premier jusques
„ au second jour il fera deux sai-
„ gnées, sans avoir égard aux vo-
„ missemens ni aux sueurs : il n'y
„ a que le cours de ventre qui
„ doive empêcher de les mettre
„ en usage. Pendant ce tems-là il
„ faut faire boire copieusement le
„ malade d'une ptisanne de pou-
„ let (N°. 16), à laquelle on
„ ajoutera demi-dragme sel nitre
„ sur chaque pinte : au défaut de
„ cette ptisanne, on préparera une
„ boisson avec le sue d'oranges ai-
„ gres, de limon, & même d'ana-
„ nas étendu dans une grande
„ quantité d'eau; on lui donnera
„ quatre ou cinq lavemens par
„ jour, & on lui appliquera sur
„ tout le ventre & les hypocon-
„ dres avec la décoction des lave-
„ vemens : si par ces moyens la
„ diarrhée est excitée, il y a tout
„ à espérer; c'est alors qu'on doit
„ aider la nature en donnant un
„ purgatif léger, tel qu'une légere

„ décoction de casse ; mais il faut
„ prendre garde de ne pas trop se
„ presser dans l'usage de cette bois-
„ son purgative.

„ Dans cette maladie, l'on voit
„ souvent arriver des saignemens
„ du nés : s'ils arrivent avant le
„ quatrieme jour & qu'ils soient
„ peu abondans, ils soulagent ra-
„ rement le malade ; mais s'ils sur-
„ viennent du quatrieme au cin-
„ quieme & qu'ils soient abon-
„ dans, ils servent souvent de crise
„ & font tourner la maladie en
„ bien : on doit en dire autant
„ des sueurs.

„ Outre la fiévre ardente, les
„ Européens sont encore exposés
„ à une autre espece de fiévre qui
„ n'en est que le diminutif : celle-
„ ci s'annonce & se manifeste à-
„ peu-près par les mêmes signes
„ que l'autre ; elle est plus ou moins
„ dangereuse, à raison des sympto-
„ mes qui l'accompagnent. Cette
„ maladie va quelquefois jusques

„ au neuvieme jour, & ne passe
„ jamais le treizieme ou le qua-
„ torzieme : son plus grand dan-
„ ger est du quatrieme au septieme;
„ c'est dans cet intervalle que les
„ malades périssent ordinairement.

„ Elle commence par un mal
„ de tête, par des douleurs dans
„ la région des lombes : le malade
„ ressent quelquefois des frissons,
„ ou est dans une lassitude ex-
„ trême & dans un grand abat-
„ tement; il respire difficilement,
„ il est altéré : la fiévre survient,
„ elle devient bientôt très-forte;
„ la chaleur s'accroît & parvient
„ en peu de tems à un dégré pres-
„ qu'aussi fort que dans la fiévre
„ ardente, à peine peut-on tou-
„ cher le malade; la soif aug-
„ mente à un point qu'il voudroit
„ continuellement boire; le ventre
„ devient tendu & douloureux;
„ il éprouve une douleur dans la
„ fossette de l'estomac vers le car-
„ tilage xiphoïde; il survient des

„ envies de vomir, & quelquefois
„ même un vomiſſement de ma-
„ tieres bilieuſes & porracées : tous
„ ces ſymptomes parviennent à
„ leur dernier dégré dans moins
„ de vingt-quatre heures ; les yeux
„ deviennent un peu rouges &
„ larmoyans, les urines ſont blan-
„ châtres ; les malades ont un
„ délire obſcur, ſont dans des
„ anxiétés & des inquiétudes con-
„ tinuelles ; leur langue devient
„ ſeche, d'un rouge vif, & rare-
„ ment noire, à moins que la ma-
„ ladie ne tourne en mal. Le troi-
„ ſieme jour, il ſurvient ordinaire-
„ ment un redoublement ; le pouls
„ qui dans le commencement avoit
„ été fort plein, baiſſe quelquefois
„ vers le quatrieme & devient
„ même ſouvent convulſif ; le coma
„ ou un aſſoupiſſement profond ſuc-
„ cede bientôt à cet état du pouls,
„ & le malade eſt en très-grand
„ danger : il meurt alors le cin-
„ quieme ou le ſixieme jour. Si le

„ malade ne tombe pas dans l'as-
„ soupissement le quatrieme ou le
„ cinquieme jour, que son pouls
„ se soutienne, on peut espérer
„ qu'il se tirera d'affaire, & qu'il
„ se fera une crise favorable : c'est
„ quelquefois une hémorragie abon-
„ dante par le nés, des sueurs co-
„ pieuses, mais le plus souvent une
„ évacuation bilieuse par les selles
„ qui fait cesser le danger de la
„ maladie; la crise se fait ordinai-
„ rement les jours impairs, & elle
„ n'est jamais salutaire, si elle ar-
„ rive avant le cinquieme jour : c'est
„ à quoi il faut faire spécialement
„ attention.

„ Pour guérir cette espece de
„ fiévre & remplir les indications
„ qu'elle présente, il faut dès le
„ commencement de la maladie
„ mettre en usage les saignées du
„ bras, multipliées selon la pléni-
„ tude du pouls, l'âge & le tem-
„ pérament du malade, qu'on
„ mettra à l'usage d'une boisson

„ copieuſe, délayante & acidule,
„ comme celle qui a été preſcrite
„ dans l'autre eſpece de fiévre, &
„ on le purgera de tems en tems :
„ ces moyens adminiſtrés ſagement
„ ſont capables de ſauver la vie
„ aux malades.

„ Pendant les deux premiers
„ jours de cette maladie, lorſque
„ le mal de tête, les douleurs dans
„ les reins, dans la région du dia-
„ phragme, ſont conſidérables, lorſ-
„ que le ventre eſt tendu & dou-
„ loureux, & que la chaleur eſt
„ extrême, lorſque la ſoif eſt preſ-
„ ſante, qu'il y a des nauſées ou
„ des vomiſſemens de matieres
„ porracées, il faut faire des ſai-
„ gnées de dix à douze onces ſeu-
„ lement, c'eſt-à-dire, de deux
„ palettes, pour ne pas trop affoi-
„ blir le malade & le jetter dans
„ un état d'affaiſſement qui lui nui-
„ roit; mais auſſi il faut les réi-
„ térer & en faire juſques à cinq à
„ ſix dans ces deux premiers jours,

„ en obſervant de les rapprocher
„ les unes des autres, lorſque les
„ accidens l'exigeront, & cela ſans
„ avoir égard aux ſueurs ni aux
„ vomiſſemens. Les derniers ſont,
„ comme il a été dit en parlant
„ des fiévres ardentes, l'effet de
„ l'état de tenſion, de diſpoſition
„ inflammatoire, je dis, de l'état
„ d'érétiſme & de phlogoſe de
„ l'eſtomac : il faut donc bien ſe
„ garder d'avoir recours aux émé-
„ tiques qui l'augmenteroient; les
„ ſudorifiques ne ſeroient pas moins
„ funeſtes.

„ La ſaignée du pied eſt tou-
„ jours préjudiciable dans cette
„ maladie, lorſqu'il y a tenſion
„ dans le bas-ventre, & elle ne
„ fait qu'augmenter l'engorgement
„ des viſceres de cette partie : on
„ doit preſcrire dans tous les cas
„ celle du bras, malgré la douleur
„ de tête qui n'eſt que ſympto-
„ matique.

„ Lorſque les ſaignées auront

» calmé le vomiſſement, on aura
» recours aux boiſſons indiquées
» ci-deſſus, dont le malade uſera
» abondamment : on lui donnera
» pour toute nourriture une eau
» de poulet émulſionée (N°. 18),
» & il prendra quatre fois le jour
» dans un gobelet de cette pti-
» ſanne quatre grains de nitre pu-
» rifié & autant de camphre ; on
» lui donnera pluſieurs lavemens
» émolliens (N°. 11), & on lui
» appliquera des fomentations avec
» les fomentations des mêmes la-
» vemens ſur le bas-ventre & ſur
» les hypocondres : moyennant ces
» ſecours, on attendra la criſe, &
» on aidera la nature relativement
» à l'eſpece d'évacuation qui ſe
» fera.

» Quand la fiévre aura totale-
» ment diſparu, on purgera le ma-
» lade avec demi-once de ſel d'ep-
» ſom dans quatre verres de dé-
» coction d'une once de quinquina:
» cette merveilleuſe racine redon-

„ ne à l'estomac le ton qu'il avoit
„ perdu pendant la maladie, &
„ fait revenir l'appetit.

„ Tous ces moyens, quoique bien
„ indiqués, sont quelquefois insuffi-
„ sans dans cette espece de fiévre,
„ & tous ces remedes administrés à
„ propos n'empêchent pas les ma-
„ lades de tomber bien souvent
„ dans un affaissement considéra-
„ ble & dans l'assoupissement, avant
„ que la crise ait paru : dans ce
„ cas, dès qu'on s'appercevra que
„ les malades sont menacés de cet
„ accident, il faut, sans perdre
„ tems, leur appliquer deux lar-
„ ges vésicatoires aux épaules, aux
„ cuisses, aux gras des jambes.
„ Ce remede est regardé par l'Au-
„ teur du Traité de ces Fiévres
„ comme un remede assuré, lors-
„ qu'il est appliqué à tems. Il ne
„ faut donc pas attendre pour ap-
„ pliquer ces emplâtres que les
„ malades soient tombés dans cet
„ assoupissement léthargique qui
„ ordinairement

» ordinairement eſt l'avant-cou-
» reur de la mort : il n'eſt pas
» extraordinaire alors qu'ils de-
» viennent inutiles ; cependant il
» ne faut pas pour cela abandon-
» ner les malades, d'autant plus
» qu'on en a vu pluſieurs échapper
» qui étoient dans ces circonſtan-
» ces : c'eſt dans ce cas ſeulement
» qu'on peut employer les cordiaux
» ſtimulans, où entrent les ſpiri-
» tueux & les ſels volatils, pour
» ranimer le ſentiment des nerfs
» & l'action organique des vaiſ-
» ſeaux ; mais on doit les donner
» à petite doſe & par cuillerée.
» Voyez la formule du (N°. 43).
» Voilà la méthode curative que
» Mr. Deſperrieres aſſure avoir ſui-
» vie avec le plus grand ſuccès ;
» les Chirurgiens navigans qui
» vont pour la premiere fois dans
» ces Iſles, doivent déférer aveu-
» glément à l'autorité d'un ſi grand
» Praticien : en effet, il paroît dif-
» ficile de trouver une méthode

„ plus adaptée à la nature de ces
„ maladies, & plus conforme aux
„ principes de la ſaine pratique.

Les deux eſpeces de fiévres qui regnent à l'Iſle Saint-Domingue & qui viennent d'être décrites dans cet extrait, ne font pas moins de ravage à la Martinique, à la Guadaloupe & dans les autres Antilles où nous avons des Colonies, au rapport des perſonnes de l'art qui ont fréquenté & qui fréquentent encore ces Iſles ; car le climat de ces différentes Iſles eſt à-peu-près le même, & par conſéquent ces maladies ont la même cauſe : il convient donc que les Marins prennent pour s'en préſerver les mêmes précautions, & qu'ils employent pour les guérir le même traitement qui a été preſcrit ci-deſſus.

CHAPITRE XIII.

Des moyens qu'on doit employer pour rappeller les noyés à la vie.

IL n'arrive que trop ſouvent que des Marins ont le malheur de ſe laiſſer tomber dans l'eau : tantôt c'eſt un Matelot ou un Mouſſe qu'une vague a enlevé deſſus le tilliac ; d'autres fois les pieds ou les mains leur gliſſeront, tandis qu'ils montent ſur les hautes manœuvres : ici c'eſt un Vaiſſeau qui a échoué, & dont une partie de l'équipage a été ſubmergée, &c.

De quelle façon qu'un pareil accident ſoit arrivé, ſi l'on eſt aſſez heureux pour retirer de l'eau quelqu'une de ces malheureuſes victimes, il convient de leur donner promptement les ſecours qui ſeront indiqués dans ce Chapitre, d'autant plus que pluſieurs perſonnes qui avoient reſté pendant long-

tems ſous l'eau, en ayant été retirées, ont été rappellées à la vie par ces moyens.

Pour que les ſecours dont je dois parler ſoient adminiſtrés avec prudence & avec fruit, il me ſemble qu'il convient auparavant de donner aux Marins quelque idée ſur la cauſe de la mort des noyés : cette idée leur apprendra à connoître ceux qui ſont les plus efficaces pour rappeller ces infortunés à la vie, & en les choiſiſſant ils en proſcriront certains qui, quoique uſités, ſont inutiles & même dangereux.

La cauſe immédiate de la mort des noyés n'eſt pas, comme le penſe le vulgaire, l'entrée d'une quantité d'eau dans leur eſtomac : quoiqu'ils ayent le ventre enflé, tendu, le nombril ſaillant, & la poitrine fort élevée, on n'a jamais trouvé beaucoup d'eau dans leurs poumons, ni d'autre liqueur dans leur eſtomac, que celle qu'ils avoient bu

avant de tomber dans l'eau, ou tout au plus une petite quantité qu'ils en avoient avalé, & qui ne peut ſurpaſſer le volume de celle qu'ils boiroient dans un repas ordinaire. La vérité de ce que j'avance a été démontrée par l'ouverture d'une quantité de cadavres noyés, faite publiquement par les plus habiles Anatomiſtes.

D'où provient donc l'enflure & la diſtenſion de la poitrine & du ventre des noyés? Nous venons de prouver que ce n'eſt pas l'eau qui l'occaſionne; il n'y a donc que l'air qui en ſe raréfiant puiſſe produire ces phénomenes. En effet, examinons tout ce qui ſe paſſe dans un homme qui ſe noye: tant que cette perſonne a la tête hors de l'eau, l'air entre & ſort librement de ſes poumons, pendant les mouvemens d'inſpiration & d'expiration; mais ſi une fois elle vient à plonger, l'air qui y eſt contenu ne peut plus en ſortir, parce

que l'épiglotte se contracte & ferme exactement la glotte.

L'on concevra facilement cette contraction, si l'on fait réflexion à ce que produit la crainte relativement à l'usage de l'épiglotte, & en même-tems aux dangers qui résulteroient pour l'économie animale, si cette partie livroit passage à l'eau : il n'est donc pas surprenant qu'elle se bouche si exactement pour lui fermer le passage; mais en même-tems qu'elle empêche l'eau d'entrer, elle ferme la porte à l'air qui doit en sortir : cet air ainsi renfermé dans les poumons cherche à s'échapper, & trouvant son passage ordinaire bouché s'insinue dans les vésicules bronchiques, les dilate & les enfle; ce gonflement comprime les vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition des poumons, les affaisse, arrête la circulation du sang, & occasionne enfin la mort aux noyés.

D'après ces principes qui sont

fondés sur l'économie animale & sur l'usage des parties, qu'arrive-t-il dans l'instant qu'une personne se laisse tomber dans l'eau ? La frayeur la saisit, le désespoir s'empare d'elle, l'ennemi qui l'environne est toujours prêt à l'engloutir ; c'est fait de sa vie, si elle permet qu'il pénetre dans ses poumons : aussi semble-t-il que toutes ses facultés vitales & toutes les puissances de son ame se soient réunies pour se porter dans l'épiglotte & lui donner la force de lui résister ; mais en fermant la porte à cet ennemi, elle en conserve un autre d'autant plus terrible & inévitable qu'il est caché au dedans d'elle-même : cet ennemi est l'air, qui après avoir séjourné quelque-tems & se trouvant trop à l'étroit, cherche à s'échapper ; & comme il trouve la glotte exactement fermée, il se raréfie, fait des ravages, distend les vésicules bronchiques, qui ne peuvent

être ainsi distendues sans comprimer les vaisseaux sanguins, gêner la circulation & l'empecher bientôt totalement; d'où s'ensuit la mort, comme il a été déja dit plus haut.

Les Marins comprendront aisément comment cela s'exécute, s'ils veulent bien se rappeller de quelle façon certains Négres à l'Amérique, pour se soustraire au travail & aux bastonades, & en même-tems pour faire peine à leurs maîtres, se donnent la mort : ces misérables doublent leur langue, la poussent en arriere autant qu'ils peuvent, & appliquent fortement l'épiglotte contre la glotte; ce qui empêche l'air contenu dans les poumons de sortir : cet air ainsi retenu agit comme dans les poumons des noyés, & les suffoque.

J'ai cru ces réflexions nécessaires, avant d'entrer dans le détail des secours que l'on doit donner aux noyés, & c'est sur de pareils principes qu'on doit se fon-

der pour les adminiſtrer avec fruit. Pour engager les Marins à ne négliger aucun de ceux qui ſeront indiqués, je crois qu'il eſt inutile de rapporter toutes les hiſtoires dignes de foi qui en conſtatent l'efficacité, elles tiennent preſque du prodige ; ceux qui voudront s'en convaincre, les trouveront dans les Auteurs qui ont traité cette matiere importante plus au long : je ne parle que d'après eux, dans la perſuaſion où je ſuis que les Marins me ſauront bon gré d'avoir raſſemblé dans ce Livre qui n'eſt fait que pour eux, des choſes qu'il leur importe beaucoup de ſavoir, & qu'ils n'auroient peut-être pas ſonge de chercher dans d'autres ouvrages qu'ils ne connoiſſent pas, & où cette matiere ſe trouve confondue avec beaucoup d'autres qui leur ſont étrangeres & même inutiles.

La premiere choſe que je recommande aux Marins, c'eſt d'a-

bandonner une méthode qui leur eſt fort familiere, & qui cependant cauſe aux noyés plus de mal que de bien. Dès qu'ils ont retiré une perſonne de l'eau, il ſemble qu'ils n'ont rien de plus preſſé que de la ſuſpendre par les pieds; ils la tiennent long-tems dans cette ſituation pour lui faire rendre l'eau qu'ils ſont perſuadés qu'elle a avalé & qu'ils croyent capable de lui donner la mort, ſi elle ne la rejette. Je crois déja avoir démontré que les noyés ne périſſent pas par la quantité d'eau qu'ils ont avalé : bien plus je prouverai que quand même ils en auroient avalé, on ne doit pas eſpérer de la leur faire rendre en les ſuſpendant par les pieds, & cela par la ſimple expoſition de la ſtructure des parties & par la connoiſſance que je donnerai de la maniere que la déglutition & le vomiſſement s'exécutent.

Il eſt ſûr que les alimens & la

boiſſon, qui du goſier deſcendent dans l'eſtomac, n'y parviennent pas par leur propre poids; car ſi cela étoit, on ne verroit pas des perſonnes manger, boire, & avaler avec la tête en bas & les pieds en l'air : ils n'y parviennent donc que par l'action muſculaire de l'œſophage, (c'eſt ainſi qu'on appelle le conduit qui du goſier ſert à conduire les alimens dans l'eſtomac); la partie ſupérieure de ce conduit ſe trouve naturellement fermée par les muſcles œſophagiens, qui ſont le même effet que les cordons d'une bourſe : de ſorte que rien ne peut enfiler la route de l'eſtomac, ſans forcer cet orifice ſupérieur; rien ne peut également en ſortir ſans faire violence au détroit d'en bas, qui eſt l'orifice ſupérieur de l'eſtomac: or la ſituation de cet orifice, ſa direction coudée, l'action des piliers du diaphragme qui le reſſerrent, empêchent tout ce qui eſt

une fois entré dans cet organe, d'en sortir. Il n'y a que la contraction spasmodique de ce viscere jointe à celle des muscles du bas-ventre, & sur-tout des muscles transverses, qui puissent forcer ces barrieres, que la nature semble avoir mises expressément pour cet effet, & procurer le vomissement. Or cette contraction est impossible dans un noyé qui ne respire pas; d'où il s'ensuit que quand même il auroit l'estomac rempli d'eau, la suspension par les pieds ne seroit pas capable de la lui faire rejetter : donc la suspension est inutile.

Je dis plus : la suspension par les pieds est non seulement inutile, mais encore elle est dangereuse; c'est ce qui me reste à prouver. Si le sang & les humeurs d'un noyé commençoient à prendre leur cours pendant qu'il est ainsi suspendu, il étoufferoit infalliblement par les obstacles que la suspension appor-

teroit à la circulation : donc la ſuſpenſion eſt non ſeulement inutile, mais encore dangereuſe.

Je crois en avoir aſſez dit relativement à la ſuſpenſion : cette diſgreſſion pourra même paroître trop longue & trop recherchée, quoique j'aye taché de me rendre intelligible, & de ne dire que des choſes qui ſont à la portée de tous ceux qui ont le moindre principe de raiſonnement ; mais elle m'a paru néceſſaire, parce que, comme rien n'a tant d'aſcendant ſur les perſonnes qui ne ſont pas de l'art que la coutume, j'ai cru devoir faire tous mes efforts pour tacher de ſupprimer celle qui eſt inutile & même dangereuſe : car dans le cas dont il s'agit, la moindre faute & le moindre retardement peuvent occaſionner la mort à un malheureux noyé, & faire perdre un tems qu'on auroit employé avec plus de ſuccès, ſi on avoit employé des moyens plus efficaces.

Le ſecours le plus ſalutaire qu'on puiſſe donner à un noyé, après l'avoir retiré de l'eau, c'eſt de le tranſporter ſur un lit bien baſſiné, & de lui froter le ventre de bas en haut, pour faire reprendre aux inteſtins affaiſſés & au diaphragme leur place naturelle, & les y contenir : à cet effet on les dépouillera tout de ſuite de leurs vêtemens mouillés, & on les envelopperа dans des draps & des couvertures bien chaudes ; ce qui les garantira du froid, & ſera capable d'entretenir un reſte de vie qu'ils peuvent avoir : on continuera de les rechauffer, en leur appliquant de tems en tems des linges chauds ſur l'eſtomac, la poitrine, le ventre, & ſur les parties de la génération ; avec ces mêmes linges on continuera les frictions en montant, comme il a été dit, du bas-ventre à la poitrine, pour exciter par leur moyen l'oſcillation des vaiſſeaux & le mouvement des liquides qu'ils

contiennent. Au reſte il faut avoir l'attention de ne pas trop ſurcharger les noyés de couvertures dans l'intention des les échauffer ; car dans l'état de foibleſſe où ils ſe trouvent, on riſqueroit de les étouffer.

On peut encore, pour parvenir au même but, tranſporter les noyés ſur un tas de cendres échauffées ; on en a par ce moyen rappellé pluſieurs à la vie : la chaleur douce & modérée de la cendre chaude s'inſinue peu-à-peu dans leur corps à travers les pores de la peau, & ranime le mouvement du ſang. J'ai fait moi-même cette expérience fort ſouvent ſur pluſieurs animaux avec le plus grand ſuccès : d'ailleurs on a divers exemples que pluſieurs noyés qui avoient été pouſſés ſur des plages ſabloneuſes expoſées à l'ardeur du ſoleil, ont été rappellés à la vie par la ſeule chaleur du ſable.

Les différens moyens que l'on

peut & que l'on doit employer pour ſecourir les noyés, doivent avoir pour but, 1°. de chaſſer l'air qui s'eſt renfermé dans leurs poumons; 2°. de mettre en jeu & en mouvement toutes les parties ſolides de leur corps, afin que ce mouvement ſe communique aux fluides qu'ils contiennent. C'eſt pour remplir ces deux objets qu'outre les ſecours qui ont été déja indiqués, on employera les ſuivans.

Il faut ſecouer les noyés en les tournant, les retournant, les ſoulevant de mille façons differentes dans leur lits : pluſieurs à cet effet conſeillent de les étendre ſur un petit matelas ou ſur une couverte pliée en pluſieurs doubles qu'on aura miſe auparavant ſur deux barils vuides; alors deux perſonnes, dont l'une tiendra le noyé par la tête & l'autre par les pieds, pouſſeront & feront tourner & retourner alternativement ces deux barils l'un contre l'autre : cette ma-

niere de secouer les noyés pourroit avoir son utilité, si elle étoit employée par des personnes intelligentes, & qui prissent les précautions nécessaires pour ne pas les meurtrir; mais ordinairement ce défaut d'attention & de soin rend ce moyen infructueux, & cause aux noyés plus de mal que de bien: je pense qu'il seroit mieux de les secouer dans leur lit, & même qu'il seroit plus commode. Pour prouver les bons effets de ces secousses employées avec prudence, je joins ici une observation intéressante d'un homme qu'on a sauvé par ce moyen.

Monsieur Simon, autrefois Soldat dans le Régiment d'Auvergne, & depuis domicilié dans cette Ville où il montroit à faire des armes, fut un jour d'été se baigner: comme il étoit un peu pris de vin, il fit un faux pas, & se laissa tomber dans l'eau, sans que personne s'en apperçût, & ne pouvant plus se

relever il ſe noya. Ceux qui l'avoient vu paſſer dans cet état, ſurpris de ne le plus voir retourner, accoururent au bord du canal, & le trouverent noyé ; ils le firent tout de ſuite transporter chez lui, & manderent chercher des Chirurgiens pour voir s'il n'y avoit pas quelque moyen pour le rappeller à la vie. Les Chirurgiens arrivés firent tout ce qu'ils ſavoient pour y parvenir ; mais rebutés dans peu, & fatigués de travailler en vain, ils l'abandonnerent après avoir donné ordre de le faire inhumer. Des perſonnes charitables qui avoient vu paſſer les Chirurgiens, & qui les virent ſitôt retourner, leur demanderent ſi Monſieur Simon avoit donné des ſignes de vie ; à quoi ils répondirent que non : deux d'entr'eux animés d'un zéle véritablement chrétien, ſe reſſouvinrent qu'ils avoient lu dans un mémoire imprimé par ordre du Roi ſur les principaux ſecours

qu'on doit donner aux noyés, qu'il n'y en avoit point de plus efficace que de les secouer sans relâche; ils s'informerent en conséquence si on avoit employé ce secours, & sur ce qu'il leur fut répondu que non, ils furent avec confiance empêcher qu'on cousût le prétendu mort dans son suaire. En effet, ils le firent secouer tout de suite par des hommes vigoureux & intelligens; ils mirent eux-mêmes la main à l'œuvre, & Dieu bénit si bien leur zéle, que le prétendu cadavre s'échauffa peu-à-peu, respira, ouvrit les yeux, reprit ses connoissances & fut dans peu de jours en état de vaquer à ses affaires.

Cette observation est convaincante : elle prouve avec la plus grande évidence de quelle utilité sont les secousses pour rappeller les noyés à la vie; elle sert en même tems de leçon aux gens de l'art, & leur apprend qu'ils ne doivent pas être si prompts à aban-

donner les pauvres noyés : ſouvent ce qu'on n'a pu faire dans un quart d'heure, s'exécute dans une ou deux heures ; enfin dans pareille occaſion il ne faut pas ſe rebuter ſitôt, ſi l'on veut n'avoir rien à ſe reprocher.

L'introduction de l'air chaud par le moyen d'un tuyau dans les inteſtins des noyés, eſt un ſecours qui n'eſt pas à négliger ; l'air contenu dans ces parties étant rarefié par la chaleur, pouſſe le diaphragme contre les poumons, & en chaſſe ſouvent celui qui s'y trouve empriſonné : les lavemens chauds & irritans faits avec l'eau de la mer ou avec une pinte de la même eau dans laquelle on a fait bouillir une once de tabac à fumer, produiſent ſouvent de très-bons effets.

Il faut avoir l'attention de ne verſer dans la bouche des noyés aucune liqueur, pas même de ſpiritueuſes ; elles ſeroient capables

de les étouffer, en se glissant dans la trachée-artere, si la glotte venoit à s'ouvrir dans l'instant qu'on les donne, & cela arriveroit d'autant plus facilement, que le conduit qui aboutit à l'estomac se trouve alors fermé : il faut donc attendre pour donner ces liqueurs, que les noyés ayent déja donné quelque signe de vie. Les remedes qui font éternuer sont dans cette circonstance fort propres à secourir les noyés ; ils agissent en irritant & en picotant les fibres nerveuses qui tapissent l'intérieur des narines : on soufflera avec un chalumeau des poudres qui ont cette vertu, comme sont celles de tabac, d'iris de Florence, d'ellebore, de laurier rose, de petit muguet, de marron sauvage, en un mot, celles qui tomberont plutôt sous la main. On suppléera à ces poudres par la fumée du tabac soufflée dans les narines, celle du papier brulé, des vieux souliers, en un mot,

par tout ce qu'on croira capable de procurer l'éternuement.

Outre les moyens déja indiqués, il en eſt encore d'autres qui ne ſont pas moins propres à ſecourir les noyés : on ne ſauroit dans pareilles circonſtances en connoître une trop grande quantité, pour employer ſucceſſivement les uns au défaut des autres. Parmi ceux qui reſtent à décrire, l'introduction de la fumée du tabac dans les inteſtins mérite d'occuper la premiere place; ſes bons effets la font regarder comme un des meilleurs & même des plus ſûrs moyens qu'on puiſſe employer pour ſecourir les noyés : l'obſervation ſuivante en ſervira de preuve; elle eſt rapportée par Monſieur Louis, dans ſon livre ſur la certitude des ſignes de la mort, & il dit l'avoir tirée de celui de Monſieur Bruhier.

OBSERVATION.

Une femme traverſant la Seine

dans un petit Bâteau, se laissa tomber dans cette riviere; elle en fut retirée quelque tems après sans connoissance, & avec toutes les apparences d'une femme réellement morte : un Soldat qui passoit & qui vit beaucoup de monde attroupé autour de cette femme, s'approcha & dit à son mari qui pleuroit à chaudes larmes : Mon ami, ne vous affligez point tant, dans une heure vous verrez votre femme vivante ; en effet, il lui remit sa pipe allumée, lui disant d'en introduire le bout dans le fondement de son épouse & de souffler de toutes ses forces par l'autre bout, en mettant dans sa bouche la tête ou le fourneau de cette pipe couverte d'un papier percé de plusieurs trous : à la cinquieme soufflée on entendit dans le ventre de cette femme un grouillement considérable ; bientôt après elle donna des signes de vie, & reprit ses connoissances.

Il y a plusieurs moyens d'introduire la fumée du tabac dans les intestins : on a même inventé & fabriqué un instrument qui ne sert qu'à cet usage ; mais comme la plûpart des Marins ne le connoissent pas, ou qu'ils ne sont pas à même de se le procurer dans le besoin, ils y suppléeront par les moyens suivans.

Un fumeur tirera d'une pipe allumée, la quantité de fumée que sa bouche pourra contenir, & la soufflera tout de suite dans les intestins par le moyen d'une canule, ou d'un autre tuyau que les Marins nomment vulgairement bouquin, qu'on aura auparavant introduit dans le fondement du noyé : il bouchera avec l'extrémité du doigt le tuyau pendant qu'il tire de sa pipe une autre gorgée de fumee, & la soufflera de la même maniere que la premiere fois ; il réitérera cette manœuvre autant de fois qu'elle paroîtra

roîtra néceſſaire, & juſques à ce qu'il ait introduit une quantité ſuffiſante de fumée.

Si cette maniere d'introduire la fumée, & celle dont il eſt parlé dans l'Obſervation, paroiſſent trop rebutantes, on employera la ſuivante qui eſt connue de tous les Marins Fumeurs. Elle conſiſte à introduire premiérement dans le fondement du noyé une pipe allumée, tandis qu'un Fumeur applique une autre pipe auſſi allumée dont il tient le bout dans ſa bouche, en adaptant les deux fourneaux l'un ſur l'autre; il ſouffle en même-tems la fumée des deux pipes, & par ce moyen elle pénetre facilement dans les inteſtins.

Voilà preſque tous les moyens qu'on peut employer pour ſecourir les noyés : on ne doit en négliger aucun, & choiſir ceux qui seront les plus faciles à pratiquer, & ſur-tout les plus prompts; car les momens ſont précieux : il y a

toujours espoir de réussir, pourvu qu'on ne se rebute pas, & que les noyés ayent encore le moindre principe de vie; dès qu'ils en donneront des marques, & qu'ils commenceront à respirer, on les saignera tout de suite à la jugulaire, s'il se trouve un Chirurgien à portée de le faire, sinon on leur appliquera des ventouses scarifiées à la nuque, ou un certain nombre de sangsues au cou qui suppléeront à la saignée. Voyez le Chapitre IX de la seconde Partie.

La saignée du cou doit être préférée dans cette circonstance à celle du pied, & en voici la raison. On prétend, & il est vrai que la saignée du pied attire vers ses extrémités une plus grande quantité de sang, & qu'elle l'empêche de se porter en si grande abondance vers la tête; mais dans le cas dont il s'agit, on ne doit pas songer à empêcher le sang de se porter à la tête, d'autant plus que

dans le corps d'un noyé, qui ne fait que de donner des ſignes de vie, il ne ſe fait qu'une circulation fort lente dans les vaiſſeaux les plus proches du cœur : on doit tacher au contraire de débarraſſer le cerveau de celui qui s'y eſt déja porté, qui gorge les plus petits vaiſſeaux, & a peine d'y circuler. Or la ſaignée de la jugulaire produit tout de ſuite tous ces effets mieux que celle du pied ; cela eſt d'autant plus certain, qu'on a toujours expérimenté que l'ouverture des vaiſſeaux du pied ne donne preſque point de ſang, quoique les veines de cette partie paroiſſent fort enflées, tandis que les jugulaires en donnent toujours avec abondance & preſque ſans ligature. Enfin ſi tous les moyens que j'ai indiqué ont été employés ſans fruit, il faut ſuivre le précepte d'Hipocrate, qui dit qu'on doit ſecourir avec le fer ceux que les remedes ne peuvent guérir : *Quos medicamenta non ſanant, ferrum ſanat.*

Mais comment, me dira-t-on, ſecourir un noyé avec le fer ? Remontons à notre principe.

J'ai dit au commencement de ce Chapitre, que la cauſe principale de la mort des noyés étoit l'air contenu dans leurs poumons, & qui ne pouvoit en ſortir : ſi tous les moyens que j'ai détaillé ne peuvent en procurer la ſortie par la voie naturelle, il faut lui donner une iſſue par une ouverture artificiellement faite ; les Gens de l'Art comprendront bientôt que c'eſt de l'opération de la Bronchotomie dont je veux parler : il n'y a que cette opération qui puiſſe produire cet effet ; on doit donc la pratiquer, ſi l'on ne veut rien avoir à ſe reprocher.

Cette opération conſiſte à faire une ouverture à la trachée-artere, entre le ſecond & le troiſiéme de ſes anneaux, en commençant à compter au deſſous du cartilage cricoïde, qu'on appelle vulgairement la pomme d'Adam ; elle eſt

fort facile à pratiquer, & point du tout dangereuſe par elle-même ni par ſes ſuites : il n'eſt point de Chirurgien tant ſoit peu verſé dans l'Anatomie qui ne ſoit en état de la pratiquer ; c'eſt pourquoi je ne m'étends pas davantage là-deſſus : ceux qui en voudront ſavoir davantage, conſulteront les Livres qui traitent des opérations de Chirurgie. L'opération faite, l'air ſortira facilement des poumons, & y entrera par la même voie ; ce qui ſera capable de rétablir le mouvement d'inſpiration & d'expiration, & par conſéquent toutes les autres fonctions qui en dépendent. Ainſi quand tous les autres moyens propoſés pour ſecourir les noyés ſont infructueux, il faut en venir à l'opération de la Bronchotomie : cependant il ne faut pas, quand les premiers moyens ne réuſſiſſent pas tout de ſuite, recourir à cet extrême, ni ſe rebuter pour cela ; pluſieurs noyés, comme je crois déja l'avoir dit,

n'ont donné des ſignes de vie qu'après avoir eté ſecourus pendant pluſieurs heures. Quand on a commencé cette bonne œuvre, il ne faut pas s'arrêter au milieu du travail; je ne ſache point d'homme d'honneur qui ne ſe croye libéralement récompenſé de toutes ſes peines, s'il réuſſit à rappeller à la vie un de ces infortunés, dont la mort auroit été certaine ſans lui : quand même le contraire arriveroit, dès qu'on a adminiſtré tous les ſecours poſſibles, & auſſi long-tems que la prudence l'exige, on a du moins la ſatisfaction d'avoir fait tout ce que demande l'humanité, & on n'a plus rien à ſe reprocher.

Fin de la premiere Partie.



ESSAI
SUR
LES MALADIES
QUI ATTAQUENT LE PLUS COMMUNEMENT LES GENS DE MER.

SECONDE PARTIE.
DES MALADIES EXTERNES OU CHIRURGICALES.

AVANT-PROPOS.

LA Chirurgie est une ſcience très-utile & très-néceſſaire à tous les hommes; les Marins ſurtout doivent tacher d'en acquerir quelque connoiſſance, parce qu'ils ſont fort ſujets aux maladies chirurgicales, & qu'ils n'ont pas tou-

jours des perſonnes de l'art pour les ſeçourir : la nature ne peut rien, ou agit très-imparfaitement, ſi elle n'eſt aidée par la main du Chirurgien dans les maladies qui ſont du reſſort de la Chirurgie ; au lieu qu'on voit les maladies internes les plus déſeſpérées guérir quelquefois ſans remedes, & par la ſeule force du tempérament des malades. Cette conſidération m'engage à conſeiller aux Marins de cultiver cette partie de la Médecine, qui guérit par l'opération de la main les maladies qui ont beſoin de ſon application. Je leur indique les moyens les plus faciles pour y parvenir, & les remedes lès plus efficaces qu'ils peuvent employer dans les différens cas qui ſe préſenteront à eux ; je tacherai ſurtout de me rendre intelligible, en évitant de me ſervir mal-à-propos des termes de l'art, & en mettant tout ce que je dis à leur portée.

CHAPITRE PREMIER.

Des Plaies & des Ulceres.

ON appelle plaie une diviſion faite à la peau par quelque cauſe externe.

Quand une plaie pénetre dans quelque capacité, comme la tête, la poitrine, le bas-ventre, qu'il ſe trouve quelqu'une des parties qui y ſont renfermées bleſſée, quand elle intéreſſe quelque nerf, quelque tendon, ou qu'il y a quelque artere conſidérable ouverte, il faut néceſſairement avoir recours à un Chirurgien; mais quand une plaie eſt ſimple, qu'il n'y a aucune des parties néceſſaires à la vie offenſées, quand même une pareille plaie pénétreroit dans les capacités, quelque grande qu'elle ſoit & quelque dangereuſe qu'elle paroiſſe au premier coup d'œil, on la guérit aiſément : pour y

parvenir, il ſuffit de rapprocher les bords ou les lévres de la plaie, & de les maintenir dans cet état, pour qu'elle ſe réuniſſe. La réunion ſe fait ordinairement dans vingt-quatre heures, ſans qu'il ſoit beſoin d'appliquer aucun baume ; car notre ſang contient dans lui-même un principe glutineux & balſamique, dont l'effet eſt de coller & de ſouder, pour ainſi dire, les lévres d'une plaie fort promptement : le Chirurgien n'a donc autre choſe à faire que d'ôter tout ce qui pourroit mettre obſtacle à cette réunion.

Voici la méthode qu'on doit ſuivre pour panſer une plaie ſimple qui a été faite par un inſtrument tranchant : il faut premiérement la laver avec l'eau ou le vin chaud, pour la nettoyer des caillots de ſang & des ordures qui pourroient s'y être inſinuées ; enſuite on en rapprochera les bords ou les lévres le plus près qu'on pourra,

les uns des autres : on les maintiendra ainſi rapprochées par le moyen de trois compreſſes, dont deux ſeront appliquées ſur les bords de la plaie, une de chaque côté, & la troiſieme par-deſſus ; on aſſujettira ces trois compreſſes par pluſieurs tours de bande, qui ne ſeront ni trop ni trop peu ſerrés.

On ne doit lever cet appareil que vingt-quatre heures après l'avoir mis, à moins que quelque accident, comme une grande douleur ou une perte de ſang, n'oblige à le lever plutôt : ſi l'opération a été bien faite, la plaie ſe trouvera guérie, comme nous l'avons déja dit ; ſi par contraire l'opération a été mal faite, & que par conſéquent la réunion n'ait pas eu lieu, la plaie viendra à ſuppuration de toute néceſſité, & voici la marche qu'elle tiendra.

Ses bords ſe gonfleront, s'enflammeront, deviendront douloureux ; la fiévre ſe mettra bientôt

de la partie, sur-tout si la plaie est considérable. Pendant les premiers jours il en découlera une eau roussâtre, & en petite quantité, ensuite un pus sanieux & de peu de consistance, qui deviendra de jour en jour plus blanc & plus épais : alors le gonflement, l'inflammation, la douleur & tous les autres symptomes diminuent, la fiévre calme, & le fond de la plaie commence à se garnir de nouvelles chairs ; elles deviennent d'un jour à l'autre plus rouges, plus grainues & plus fermes ; enfin elles remplissent toute la plaie, dont les bords blanchissent & s'allongent pour former la cicatrice.

Dans les premiers jours on pansera cette plaie avec un plumaceau de charpie garni du digestif (N°. 45), par-dessus lequel on mettra un morceau de linge garni de l'emplâtre (N°. 47). Quand le pus commencera à s'épaissir & à blanchir, on substituera au digestif le

baume (N°. 48); enfin dès que la cicatrice commencera à se former, on abandonnera l'usage du digestif & du baume, pour ne se servir que d'un plumaceau de charpie, par-dessus lequel on mettra toujours l'emplâtre (N°. 47) jusques à guérison.

Si malgré l'usage de la charpie seche, les chairs croissent trop, deviennent molasses & blafardes, & qu'elles excedent le niveau de la peau, on les réprimera en augmentant l'épaisseur du plumaceau de charpie, qu'on assujettira par quelques tours de bande un peu plus serrés qu'à l'ordinaire; si cette compression ne suffit pas pour réprimer les chairs, on lavera à chaque pansement la plaie avec l'eau vegeto-minérale (N°. 35) un peu dégourdie: on touchera même légérement les chairs avec l'extrait pur du même N°., si la lotion n'est pas suffisante; ce qu'on continuera jusques à ce qu'elles soient au niveau de la peau.

Toute plaie, excepté celles d'armes à feu, eſt accompagnée d'une hémorragie ou d'une perte de ſang plus ou moins grande : il eſt donc néceſſaire que les Marins apprennent à remédier à cet accident, qui dans certaines plaies, quoique de leur nature peu dangereuſes, eſt capable de les effrayer, & de les empêcher d'y apporter des remedes; ce qui pourroit les rendre mortelles.

Pour arrêter le ſang qui ſort d'une plaie, il ſuffit de la remplir de charpie brute, qu'on aſſujettit avec des compreſſes & une bande un peu ſerrée : ce moyen réuſſit ordinairement, à moins qu'il n'y ait quelque tronc conſidérable d'artere ouvert; cela étant, il faut recourir à des moyens plus efficaces, tels que ſont ceux que je vais décrire.

Le moyen le plus efficace, & le remede le plus ſûr que connoiſſe la Chirurgie pour arrêter

le ſang, eſt l'agaric de chêne préparé en guiſe d'amadou; on peut lui ſubſtituer l'amadou ordinaire qui eſt un autre eſpece d'agaric, duquel je me ſuis ſervi plufieurs fois avec le plus grand ſuccès : on choiſira celui qui eſt le plus moëlleux, le plus doux & le plus épais; on le pliera en trois ou quatre doubles, & on l'appliquera ſur l'ouverture du vaiſſeau qui donne le ſang. Pour retirer de cette application le fruit qu'on en eſpere, il faut avoir ſoin auparavant de bien eſſuyer la plaie avec une éponge mouillée; autrement le ſang qui humecteroit continuellement l'amadou, en rendroit l'application inutile.

S'il y a une artere conſidérable ouverte, il faut faire au deſſus de la plaie, avant que d'appliquer l'amadou, une ligature avec un ruban de fil ou une jarretiere : on paſſera dans cette ligature, qui ne doit pas être fort ſerrée, un bâton de trois ou quatre pouces

de longueur, & de l'épaiſſeur d'un pouce, qu'on tournera en guiſe de garrot pour former un tourniquet ; par ce moyen on ſe rendra maître du ſang. Pendant qu'on eſſuye la plaie avec une éponge mouillée, & qu'on place l'amadou, on le maintiendra dans cette ſituation, en le couvrant d'une certaine quantité de charpie qui ſurpaſſe le niveau de la peau, & on l'aſſujettira avec des compreſſes, & la quantité de tours de bande qui paroîtront néceſſaires ; on peut alors lâcher le tourniquet & l'ôter même tout-à-fait, ſi l'on comprend qu'on ſe ſoit rendu maître du ſang.

On ne doit panſer les plaies pour leſquelles on a été obligé de ſe ſervir de l'amadou, que deux & même trois fois vingt-quatre heures après ſon application ; on doit encore prendre garde en les panſant de ne pas renouveller l'hémorragie, en enlevant trop précipi-

tamment la charpie & l'amadou : s'ils ſont encore collés & attachés à la plaie, il n'y a pas du mal d'attendre qu'ils ſe détachent & tombent d'eux-mêmes; ce qui arrivera, dès que la ſuppuration commencera à s'établir : on tachera de la procurer au plus vîte, en ſe ſervant dans les premiers panſemens du digeſtif (N°. 45), & on ſe conduira juſques à guériſon de la même façon qu'il a été indiqué ci-deſſus.

Les plaies dont les bords ſont meurtris ou emportés, celles qui ont été faites par quelque inſtrument contondant, celles qui ſont avec déperdition de ſubſtance, & particuliérement les plaies d'armes à feu, ne ſont point dans le cas de la réunion; il faut au contraire travailler à leur procurer au plutôt la ſuppuration : on l'obtiendra par le moyen des plumaceaux, ou des bourdonets mollets trempés dans le digeſtif (N°. 45). Il ne

faut jamais tamponer ces ſortes de plaies, comme le pratiquent pluſieurs perſonnes, & même des Chirurgiens; une pareille méthode eſt dangereuſe & nuiſible. Ces bourdonets introduits avec force, ſont autant de corps étrangers capables d'occaſionner une tenſion & une inflammation conſidérable, la fiévre, des douleurs violentes, enfin mille accidens des plus graves, qui ne ſurviennent que trop à de pareilles plaies, quelque attention qu'on ait de les panſer mollement & ſuperficiellement.

On évitera & on remédiera à la tenſion, à l'inflammation & à la douleur, par le moyen des ſaignées plus ou moins réitérées; on les proportionnera à la qualité de la plaie, à l'âge, aux forces, au tempérament des malades, à la violence des douleurs & de la fiévre; la diéte ſera proportionnée à la qualité & à la durée de ces mêmes accidens; on ne leur per-

mettra aucun aliment ſolide juſques à ce qu'ils ſoient calmés & la ſuppuration bien établie. Pour concourir aux mêmes fins, on environnera la plaie de compreſſes trempées dans la décoction (N°. 11), ou du cataplaſme (N°. 36); ce qu'on continuera juſques à ce que l'inflammation ait ceſſé, ou qu'elle ait pour le moins beaucoup diminué.

Si malgré les ſaignées, l'application des fomentations & des cataplaſmes indiqués, malgré la diéte & l'abondante boiſſon d'une des ptiſanes du (N° 21), l'inflammation augmentoit & faiſoit craindre la gangréne, ce qu'on connoîtroit au changement de couleur de la peau, qui de rouge deviendroit livide, avec des cloches ou des ampoules ſur ſa ſuperficie, il faudroit alors ſubſtituer au digeſtif (N°. 45) celui du (N°. 46), faire des fomentations ſur tous les environs de la plaie avec la dé-

coction du (N°. 44), & donner aux blessés de quatre en quatre heures une prise du remede (N°. 28); ce qu'on continueroit jusques à ce que la plaie fût en meilleur état & la suppuration bien établie.

Toutes les vertus qu'on attribue à une infinité de baumes, d'onguens & d'emplâtres pour la guérison des plaies, ne sont qu'illusion & pure charlatanerie : toutes ces différentes compositions n'ont pas plus d'efficace que les remedes que j'ai indiqué; leur plus grande vertu, je pense, consiste dans le profit qu'en retirent ceux qui les débitent, en les donnant comme des secrets, ou dans la crédulité des ignorans qui croyent qu'un remede a la vertu de guérir toute sorte de plaie, parce qu'en s'en servant ils en ont guéri deux ou trois qui leur paroissoient d'une grande conséquence, & qui cependant étoient fort légeres, & auroient été guéries par l'application du premier on-

guent ou du premier emplâtre qui tombe ſous la main : la réunion des plaies, la régénération des chairs & la formation de la cicatrice ſont l'ouvrage de la ſeule nature, & non l'effet de l'application de tel ou tel onguent; ſi l'art l'aide quelquefois, ce n'eſt qu'en levant les obſtacles qui s'y oppoſent : quand, par exemple, il ſe trouve quelque corps étranger dans une plaie, on doit faire tout ſon poſſible pour le retirer; ſans cela on ne doit point attendre de guériſon, quand même on employeroit les baumes & les onguens les plus précieux & les plus ſpécifiques. C'eſt encore une erreur de croire qu'il y a des remedes particuliers capables de les attirer au dehors; on doit, comme je l'ai dit, faire tous ſes efforts pour les ôter, avec les mains ou avec les inſtrumens. Il arrive cependant quelquefois qu'on ne peut en venir à bout: alors s'ils ſont d'une certaine nature

à ne pas pouvoir piquer, comme les bales de mousquet & autres corps ronds, & qu'ils soient placés dans certains endroits où ils ne puissent pas gêner les fonctions, on doit en abandonner la sortie à la seule nature ; souvent même ils restent dans les chairs, sans causer la moindre incommodité, & la plaie ne guérit pas moins ; mais plus ordinairement ils sont poussés au dehors & entraînés par la suppuration, pourvu toutefois qu'on ait eu l'attention d'aggrandir l'ouverture extérieure de la plaie, & d'empêcher qu'elle ne se ferme, avant que son fond soit garni de bonnes chairs.

Les Marins sont dans l'usage d'appliquer sur les plaies qui suppurent, d'eau-de-vie, de tafia & d'autres liqueurs spiritueuses. Cette coutume est très-dangereuse ; car l'application de ces liqueurs desséche les fibres, augmente l'inflammation, & empêche la suppuration, sans laquelle la régénération des

chairs & la cicatrice ne peuvent ſe faire : elle n'eſt bonne tout au plus que dans le premier tems d'une plaie, c'eſt-à-dire, tandis qu'elle eſt encore ſanglante, & ſeulement dans le cas où il n'y a qu'une ſimple diviſion ſans déperdition de ſubſtance. Or je crois avoir démontré qu'il n'eſt alors beſoin d'aucun remede, la nature ſe ſuffiſant à elle-même pour opérer la réunion, pourvu qu'on en rapproche les bords : d'où je conclus que les applications ſpiritueuſes ſont au moins inutiles & à pure perte, quand il n'y a qu'une ſimple diviſion.

Des Ulceres.

Les ulceres ſont des ſolutions de continuité, c'eſt-à-dire, des plaies avec déperdition de ſubſtance, & écoulement de pus entretenu par un vice local, ou par quelqu'autre vice particulier du ſang : on ne peut eſpérer de gué-

rir ces derniers, à moins qu'on ne travaille en même-tems à détruire les différens vices qui les entretiennent par les ſpécifiques qui leur ſont propres ; s'ils dépendent d'un virus vérolique ou ſcorbutique, on n'a qu'à conſulter les deux Chapitres qui traitent particuliérement de ces maladies.

Ceux qui ne ſont entretenus que par un vice local, ſont quelquefois la ſuite d'une plaie, d'une tumeur ou d'une contuſion mal panſées ; ces accidens arrivent fréquemment aux Marins, qui ont la plûpart les jambes couvertes d'ulceres provenant de pareille cauſe : voici en conſéquence la méthode avec laquelle on doit les traiter, ſi l'on veut les guérir promptement.

Si les bords de ces ulceres ſont durs & ſecs, ſi le pus qui en découle eſt ſéreux, âcre & fétide, enfin s'il occaſionne des boutons, une inflammation & de nouvelles ulcérations ſur les parties voiſines qui

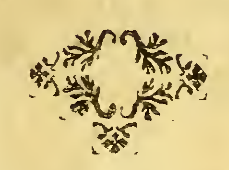
qui en ſont abreuvées, on les panſera avec un plumaceau garni du digeſtif (N°. 45), par-deſſus lequel on mettra l'emplâtre du (N°. 57); on couvrira le tout d'une compreſſe trempée dans la décoction (N°. 11), à laquelle on ajoutera un peu de vinaigre ou d'eau-de-vie. Ce panſement continué pendant quelques jours, & renouvellé ſoir & matin, diminuera l'inflammation, & ramollira les bords de l'ulcere; dès qu'on s'appercevra d'un pareil changement, ou ſubſtituera au digeſtif l'onguent du (N°. 57), qui eſt admirable pour détruire, conſumer les mauvaiſes chairs, fondre les calloſités & changer les mauvaiſes qualités du pus en une meilleure : par le moyen de cet onguent le fond de l'ulcere ſe déterge bientôt ; les chairs, de livides & mollaſſes qu'elles étoient, deviennent fermes, vermeilles & grainues; on les voit croître inſenſiblement : alors on

doit abandonner l'usage de l'onguent, pour se servir pendant quelques jours du baume (N°. 48), qu'on continuera jusques à ce que les bords de l'ulcere commencent à s'allonger & la cicatrice à se former. Dans cet état on ne pansera plus si fréquemment, & on n'employera pour le reste des pansemens que la charpie seule couverte de l'emplatre (N°. 47) jusques à guérison.

Il n'est point d'ulcere, quelque invétéré qu'il soit, qui résiste à un pareil traitement : on peut & on doit même aider l'action des topiques par un régime humectant, & par une abondante boisson de quelque liqueur rafraîchissante, ou des prisanes du (N°. 21), & sur-tout par la situation. Je dis par la situation, car on ne peut se flatter de guérir promptement les ulceres des jambes, à moins que ceux qui en sont attaqués, ne gardent le repos

pendant tout le tems du traitement.

C'eſt au manque de cette précaution que l'on doit attribuer la longueur des maux de jambes, qui ſont ſi fréquens parmi les Marins, & qui durent quelquefois des années entieres, & même toute leur vie : il eſt vrai que les alimens ſalés dont ils ſe nourriſſent, la mauvaiſe eau qu'ils boivent & l'air ſalin qu'ils reſpirent, peuvent rendre ces ulceres plus opiniâtres ; mais on parviendra ſûrement à les guérir, ſi on les traite ſelon la méthode que j'ai indiqué.



CHAPITRE II.

Des Contuſions, des Meurtriſſures, des Fractures & des Diſlocations en général.

LES contuſions ou meurtriſſures ſont la ſuite de quelque coup ou de quelque chute ; elles ſont plus ou moins conſidérables, en raiſon du plus ou moins de violence de la cauſe qui les a occaſionnées : dans toute ſorte de meurtriſſure, ou les vaiſſeaux de la partie meurtrie ſont diviſés, alors le ſang s'épanche dans le voiſinage de la bleſſure, ou ils ne le ſont pas, & alors le ſang ne s'extravaſe point ; mais les vaiſſeaux reſtent affoiblis par la violence du coup. Si le ſang meurtri ou extravaſé ne ſe réſout pas par la force de la nature ou des remedes, & que les vaiſſeaux ne reprennent pas leur reſſort, il peut

survenir à la meurtrissure, quand elle est considérable, inflammation, abcès, & quelquefois même la gangréne.

Les contusions sont plus ou moins dangereuses, selon la violence du coup ou de la chute, & la qualité des parties qui sont blessées : celles des tendons, des nerfs & des gros vaisseaux, occasionnent des accidens graves, si les parties intérieures ont été contuses, qu'il y ait épanchement de sang dans quelque capacité, comme le crâne, la poitrine & le bas-ventre ; elles sont suivies quelquefois de suppuration, & d'autres fois elles causent une mort subite, comme il arrive aux personnes qui font quelque chute d'un endroit fort élevé, ou qui ont reçu des coups violens sur la tête ou sur la poitrine, sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

Pour guérir les meurtrissures légeres, il suffit de les couvrir d'une

compreſſe trempée dans la liqueur vegeto-minérale (N°. 35), à laquelle on mêlera une troiſieme partie d'eau-de-vie. Ce remede continué réſout le ſang meurtri, coagulé, & le détermine à rentrer dans ſes vaiſſeaux : on connoît que cela ſe fait, en ce que la tumeur qu'il occaſionnoit, diminue de jour en jour, & change de couleur ; de noire qu'elle étoit dans le commencement, elle devient brune, enſuite jaune, & à meſure qu'elle diſparoît, la peau reprend peu-à-peu ſa couleur naturelle, les fibres leur force & leur reſſort. La fomentation du (N°. 60) & le cataplaſme du (N°. 59) produiſent le même effet que la liqueur vegeto-minérale du (N°. 35) : on peut ſubſtituer ces remedes les uns aux autres ; mais la fomentation du (N°. 60) ne doit être employée que quand le ſang commence à ſe réſoudre.

Les liqueurs ſpiritueuſes, comme l'eau-de-vie pure, l'eſprit de vin, le tafia, l'eau vulnéraire, l'eau de la Reine d'Hongrie, & beaucoup d'autres que les Marins employent journellement & ſans attention pour toute ſorte de contuſion, ne produiſent pas toujours l'effet déſiré ; & ſont ſouvent nuiſibles, ſur-tout ſi on les applique dans le commencement : elles épaiſſiſſent le ſang meurtri, font tranſpirer ſes parties les plus ſubtiles, les déterminent à paſſer dans l'interſtice des muſcles, ou les font figer dans les vaiſſeaux meurtris ; d'où s'enſuivent divers accidens qui ne ſont pas moins graves & dangereux, pour n'arriver que pluſieurs jours après : ainſi il eſt plus ſûr & plus prudent de ne les point employer. Les emplâtres de térébenthine, & autres compoſés avec les huiles, les graiſſes, les réſines, ſont auſſi très-dangereux : on a vu fort ſouvent qu'une contuſion

légere, & qui auroit été guérie en peu de tems, si on avoit abandonné la cure à la seule nature, est devenue fâcheuse & a dégénéré en gangréne par l'usage de pareils emplâtres.

On ne doit non plus jamais ouvrir les tumeurs formées par un sang meurtri & coagulé, à moins que quelque raison pressante n'y oblige : quelque grosses que soient ces tumeurs, elles se dissipent peu-à-peu par l'usage des remedes prescrits ; en faisant autrement, on occasionne souvent des ulceres dangereux.

Si un Matelot, un Mousse ont fait une chute du haut d'un mât, d'une vergue ou d'une antenne, on doit les transporter tout de suite sur un matelas, & les tenir bien chaudement ; il ne faut pas, en cas qu'ils ayent perdu connoissance, les remuer ou les secouer fortement pour leur rappeller le sentiment ; on ne doit pas non

plus leur faire avaler du vin ou de liqueur pour ranimer leurs forces : tous ces prétendus ſecours ſont préjudiciables ; il convient de les laiſſer en repos, & de les faire ſaigner tout de ſuite, ſi on en a la commodité. On fera écorcher après un mouton, une brebis, un bouc, & on les enveloppera dans une de ces peaux encore chaudes ; ce qui eſt fort uſité parmi les Marins, & n'eſt pas à négliger. Si les contuſions ſont ſur la tête, on appliquera ſur cette partie qu'on aura auparavant raſée, la fomentation du (N°. 60) le plus chaudement qu'il ſera poſſible ; ce qu'on continuera, ſelon le plus ou le moins de ſoulagement que ce remede procurera aux bleſſés. S'il y a fracture au crâne, épanchement ſur le cerveau, compreſſion ou commotion de cette partie, ce que le Chirurgien connoîtra par les ſignes qui caractériſent ces divers accidens, c'eſt à lui à faire les inci-

ſions & les opérations qu'il trouvera néceſſaires, & ſur leſquelles je ne m'étends pas, pour ne pas ſortir de mon ſujet.

Si la chute a occaſionné quelque fracture ou quelque diſlocation aux bras, aux jambes, ou à d'autres parties, le Chirurgien rapprochera de même les piéces fracturées, ou remettra les os dans leur place naturelle, & les maintiendra par les bandages & les liens convenables.

Il y a cependant des fractures & des luxations qui ſont ſi viſibles, & ſi faciles à remettre ou à réduire, qu'un Marin qui aura tant ſoit peu de jugement, pourra le faire, au défaut d'un Chirurgien. La crépitation ou le bruit que font les extrémités des os rompus, quand on les remue doucement, & qu'on les fait gliſſer les uns contre les autres, eſt le ſigne le plus certain de la fracture : il faut alors, tandis qu'une perſonne empoigne & tire

à lui l'extrémité du membre fracturé, & qu'une autre tire l'autre extrémité dans un ſens contraire; il faut, dis-je, qu'une troiſieme qui ſera la plus intelligente, empoigne avec les deux mains jointes la partie dans l'endroit où l'os eſt rompu, pouſſe, comprime, rapproche & égaliſe les deux bouts de l'os l'un contre l'autre.

Le ſuccès d'une pareille opération ſera certain, ſi le membre qui étoit rompu devient égal en longueur à celui qui eſt ſain, s'il ne reſte point d'inégalité dans l'endroit fracturé, & ſur-tout ſi la douleur que reſſentoit le bleſſé, ceſſe ou diminue tout de ſuite conſidérablement. Pour maintenir les os en ſituation, il faut 1°. appliquer une compreſſe circulaire trempée dans un mélange d'eau-de-vie, de blanc d'œuf, d'eau commune & de vinaigre, & par-deſſus cette compreſſe une bande aſſez longue dont on fera des circonvolutions

autour de la partie, en commençant par deux ou trois tours de bande ſur la fracture même ; on appliquera une ſeconde bande de la même façon, & puis une troiſieme, qui ſervira à égaliſer la partie, en mettant par-deſſous de petites compreſſes dans les endroits qui paroîtront l'exiger : on entourera enſuite la partie avec trois ou quatre atteles, qui ſont de petits morceaux de bois mince, plus larges que longs, de fer blanc ou de carton ; on les aſſujettira avec trois rubans de fil, dont l'un ſera placé au milieu, & les deux autres aux extrémités des atteles. Si la fracture eſt au bras ou à l'avant-bras, on fera une goutiere de carton ou de fer blanc en forme de tuile, ſur laquelle on repoſera le membre, & qui ſervira à maintenir le reſte de l'appareil ; on pliera l'avant-bras, & on le ſoutiendra par le moyen d'un mouchoir ou d'une ſerviette pliée en triangle & miſe en guiſe d'écharpe.

Si la fracture est à la cuisse ou à la jambe, on mettra les parties dans une situation horisontale, & on l'empêchera de vaciller d'une part ou d'autre par le moyen d'une goutiere semblable à celle du bras, ou par des fanons qui sont deux morceaux de bois ronds pliés, un de chaque côté, aux extrémités d'une serviette, & assujettis avec du fil, avec lesquels on forme une espece de goutiere. Je crois en avoir assez dit au sujet des fractures pour ceux qui ne sont pas de l'Art; les Chirurgiens trouveront cette matiere traitée plus au long dans les Maladies des Os de Mr. Petit.

Pour ce qui est des dislocations, il s'en trouve aussi qui sont fort faciles à remettre: on les connoît en général par la difficulté qu'on a de faire exécuter aux membres disloqués leurs différens mouvemens, par la difformité de la partie sur laquelle, il paroît une élé-

vation dans l'endroit où ſe trouve la tête de l'os, tandis qu'on voit un enfoncement dans celui où elle devroit être naturellement ; ce qui ſe reconnoît encore mieux en comparant le membre ſain avec celui qui eſt bleſſé : bien plus, le membre diſloqué eſt toujours plus court ou plus long que celui qui eſt ſain.

Pour réduire un os luxé & le remettre en ſa place, il faut, de même que pour les fractures, trois perſonnes, dont une tirera le membre à elle, en l'empoignant par l'extrémité oppoſée à la diſlocation ; la ſeconde empoignera avec les deux mains la partie la plus voiſine de l'endroit diſloqué, & tirera dans un ſens oppoſé ; enfin la troiſieme empoignant l'os dans l'endroit diſloqué, le conduira en ſa place. On eſt ſûr d'avoir réuſſi, ſi le malade ſe trouve ſoulagé dans le moment même que l'opération eſt faite ; ſi le membre recouvre ſa

figure & sa rectitude ordinaire ; si l'on a entendu un certain bruit ou claquement qui annonce que l'os est entré dans sa place ; enfin si le membre est en état d'exécuter ses divers mouvemens. Pour maintenir l'os qui avoit été luxé dans sa place, on entourera l'articulation d'une compresse circulaire trempée dans le vin chaud, ou l'eau-de-vie mêlée avec partie égale d'eau tiéde, & on l'assujettira avec plusieurs tours de bande.

Il y a des dislocations qui sont difficiles à connoître, & encore plus à remettre : il faut alors, en attendant qu'on puisse se procurer un Chirurgien, appliquer sur la partie luxée des cataplasmes & des fomentations avec les plantes du (N°. 11) ou de leur décoction, pour empêcher le progrès de l'inflammation & l'épaississement de la sinovie.

Les remedes internes que les Marins employent ordinairement

pour les contuſions, les meurtriſſures, les fractures même & les diſlocations, ſont la térébenthine priſe dans un œuf, la mumie, les baumes du Perou, de la Mecque, & autres ſemblables ; tous ces remedes ſont nuiſibles, & occaſionnent ſouvent la fiévre. Si la térébenthine a paru quelquefois produire de bons effets, c'eſt qu'elle a purgé les malades qui en avoient pris.

Je ne dois pas paſſer ſous ſilence les entorſes & les foulures, qui ſont des accidens fort communs parmi les gens de mer ; on les doit traiter de la même façon que les contuſions & les meurtriſſures : il faut bien ſe garder de froter rudement, de tirailler ces parties qui ſont fort douloureuſes, ſous prétexte qu'il y a des tendons chevauchés, comme quelques ignorans le prétendent, des aiguilles rompues ou ſorties de leur place ; les frotemens & les tiraillemens violens attirent ſouvent ſur ces parties une inflam-

mation considérable, & qui a quelquefois des suites fâcheuses. On doit donc traiter les entorses & les foulures, quelque considérables qu'elles soient, comme les contusions, & employer pour leur guérison les mêmes remedes, & surtout tenir la partie dans un parfait repos jusques à ce que les douleurs soient calmées.

CHAPITRE III.

Des Clous, des Furoncles & des Abcès phlegmoneux.

LES clous ou furoncles que nous connoissons en Provence sous le nom générique de *flairons*, sont de petites tumeurs qui s'élevent en pointe, avec chaleur, rougeur & douleur; ceux qui sont situés sur les parties tendineuses, ou au voisinage des articulations, sont encore plus douloureux. Comme tout le monde connoît ces tu-

meurs, je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en donner une deſcription plus ample : elles ſont occaſionnées chez les Marins par la malpropreté, les alimens ſalés dont ils ſe nourriſſent, & l'air ſalin qu'ils reſpirent continuellement.

Quelquefois les furoncles viennent ſeuls ; d'autres fois il s'en rencontre pluſieurs à la fois ſur la même partie, ou en différens endroits du corps ; quelquefois auſſi ils ſe ſuccedent les uns aux autres. Si ces tumeurs ſont conſidérables, & qu'elles attaquent les environs des articulations, elles cauſent des douleurs très-vives, & très-ſouvent la fiévre ; elles empêchent même de dormir.

Pour guérir les furoncles, & ſurtout ceux qui ſont conſidérables, il faut en premier lieu que les malades obſervent un certain régime, qu'ils boivent abondamment d'une des ptiſanes du (N°. 21) ; ils prendront en outre chaque jour

deux lavemens avec la décoction (N°. 11) : on ne doit pas négliger la saignée, si la douleur & l'inflammation sont considérables ; on la réitérera même, selon la violence de ces accidens : on appliquera en même-tems sur les furoncles le cataplasme du (N°. 36) pendant quelques jours, & ensuite l'emplâtre du (N°. 47), par-dessous lequel on mettra un petit plumaceau de charpie fine couvert de l'onguent (N°. 56), jusques à ce qu'ils ayent percé. On en voit alors sortir quelques goutes d'une sérosité roussâtre, & l'on apperçoit au centre de la tumeur quelque chose qui ressembre à du pus épaissi, ou à de la chair pourrie, qu'on appelle le bourbillon : pour en hâter la sortie, on appliquera sur l'ouverture du furoncle un plumaceau garni du digestif (N°. 45) avec l'emplâtre (N°. 47) par-dessus. Dès que le bourbillon est sorti, le pus qui auparavant étoit abon-

dant & séreux, s'épaissit & sort en moindre quantité; c'est alors que les bords du furoncle s'affaissent, & que l'ulcere se cicatrise par le moyen du seul emplâtre (N°. 47).

Les furoncles bénins, ou qui ne sont pas situés sur les parties tendineuses ni aux environs des articulations, se guérissent facilement avec le seul emplâtre du (N°. 47).

Les tumeurs inflammatoires & phlegmoneuses sont à-peu-près du même caractere que les furoncles, mais elles occupent une plus grande étendue qu'eux, sont moins douloureuses, & ne viennent pas si facilement en suppuration; c'est pourquoi dans les commencemens il faut tacher de les résoudre par l'application du cataplasme (N°. 36), par la saignée réitérée, les lavemens, la diéte, & l'abondante boisson d'une des ptisanes (N°. 21). Si malgré ces secours on voit qu'elles augmentent & qu'elles pren-

nent la voie de la ſuppuration, on facilitera la formation du pus, en ſubſtituant au cataplaſme ci-deſſus celui du (N°. 37), & même celui du (N°. 38), qu'on continuera juſques à ce que la tumeur ait percé d'elle-même; & en cas qu'elle tardât trop à le faire, & qu'on eût un Chirurgien pour l'ouvrir, il le feroit avec une lancette : le pus étant ſorti, on panſera la petite plaie avec le ſeul emplâtre (N°. 47) juſques à guériſon.

CHAPITRE IV.

De la Brulure.

LES Marins ſont expoſés aux brulures par la poix, le ſuif, la réſine & autres ingrédiens qu'ils font fondre pour enduire leurs Bâtimens, & le plus ſouvent par la poudre à Canon.

Si la brulure eſt légere, & qu'il

ne ſe ſoit point formé ſur la partie brulée des cloches ou ampoules, il ſuffit d'y appliquer une compreſſe trempée dans l'eau vegeto-minérale (N°. 35), & d'en renouveller l'application à meſure qu'elle ſe deſſèche ; ce qui diminue & calme la douleur en peu de tems. Si la brulure eſt plus conſidérable, & qu'il ſe ſoit formé des ampoules, après les avoir coupées & enlevées, on les couvrira du liniment (N°. 58), duquel on étendra une couche avec la barbe d'une plume. Ce remede calme tout de ſuite la douleur, comme par miracle : dès que cette premiere couche commence à ſe deſſécher par la chaleur de la partie, la douleur ſe renouvelle, il faut alors en appliquer une autre couche ; ce qu'on continuera juſques à guériſon.

On ne doit mettre ſur les parties brulées aucune compreſſe ni aucune eſpece de linge, après avoir appliqué le liniment ; ils em-

pêcheroient les bons effets du remede : on ſe contentera de couvrir la brulure avec un linge ou un drap ſoutenu par un cercle de bois, pour la garantir en été des mouches, & en hiver du froid.

A chaque fois qu'on applique une nouvelle couche, celle qu'on avoit miſe auparavant ſe deſſéche & forme une croute : cette croute s'épaiſſit & augmente chaque jour, à meſure que la brulure ſe guérit ; enfin elle tombe par écailles, ſans laiſſer la moindre cicatrice. Ce remede par conſéquent eſt très-ſouverain, & doit être employé particuliérement pour les brulures du viſage, & celles des autres parties où il convient d'éviter la difformité des cicatrices.

Quoique ce liniment ne ſoit pas de mon invention, & qu'on en trouve la compoſition dans pluſieurs Livres, je l'ai éprouvé aſſez ſouvent, pour en garantir les bons effets, dans les cas pour leſquels

je l'indique. On ne doit pas en faire beaucoup à la fois, parce qu'il s'épaissit à mesure qu'il reste quelque tems exposé à l'air : je pense même que pour éviter cet inconvénient, il conviendroit de n'en faire que la quantité nécessaire pour chaque pansement.

Si la brulure avoit été négligée, qu'il y eût déja une suppuration établie, ou qu'on l'eût pansée avec quelqu'autre onguent, je doute que le liniment que je prescris eût le même succès: il ne convient pas non plus, lorsque la brulure est profonde, qu'elle est accompagnée d'escarres ou de croutes considérables, comme celle qui a été faite par la poudre à Canon, &c.

Comme les brulures de cette derniere espece sont ordinairement accompagnées de tension, de gonflement & d'inflammation, on tachera de calmer ces accidens par les saignées plus ou moins réi-

térées, & par l'application continuée de la décoction émolliente (N°. 11), dont on imbibera des compresses qui serviront à entourer la brulure & à ramollir les escarres. On les détachera ensuite avec la pointe des ciseaux, si elles sont profondes; & si elles sont superficielles, elles se détacheront d'elles-mêmes par l'application d'un cerat fait avec trois parties d'huile, dans lequel on fera fondre une partie de cire jaune ou blanche : on étendra sur la brulure une couche de ce cerat appliqué sur du papier brouillard jusques à guérison.

Souvent, quand les escarres sont profondes, on trouve, après les avoir détachées, une suppuration déja établie, & qui s'est étendue dans l'interstice des muscles, après en avoir détruit tout le tissu cellulaire; il faut alors panser avec le digestif du (N° 46), jusques à ce que les lambeaux de peau

& de chair pourries commencent à se détacher, ensuite avec l'onguent du (N°. 55), jusques à ce que la plaie soit détergée & que les chairs commencent à croître : on peut même continuer l'usage du même onguent, jusques à ce que la cicatrice commence à se former; alors on ne se servira que de la charpie seule avec l'emplâtre (N°. 47) pardessus jusques à guérison.

CHAPITRE V.

Des Hernies ou Descentes.

LEs Marins sont si fort sujets aux hernies ou descentes; qu'il y en a fort peu qui soient parvenus jusques à un certain âge sans être atteints de cette incommodité. Le travail forcé & les pesans fardeaux qu'ils sont obligés de soulever, sont la cause la plus ordinaire de cette maladie. Les

bornes que je me ſuis preſcrites, ne me permettent pas d'entrer dans le detail de toutes les eſpeces de hernies, qui different entr'elles, autant par les différentes parties contenues dans le bas-ventre qui les forment, que par rapport aux divers endroits où elles ſont ſituées. Je me contenterai de faire connoître celle qui ſurvient ordinairement aux aines, & qu'on appelle hernie inguinale ou hernie incomplette, & cette même hernie, lorſqu'elle deſcend juſques dans les bourſes, & qu'on appelle pour cette raiſon hernie complette ou bubonocelle, parce que les Marins ſont fort ſujets à l'une & à l'autre.

On doit obſerver de ne point prendre une hernie inguinale pour une tumeur inflammatoire, ou pour un bubon vénérien, qui ſurviennent ordinairement dans cette partie : une pareille mépriſe ſeroit dangereuſe ; & ſi quelque Chirurgien naviguant, ou tout autre

Marin, venoit à faire l'ouverture d'une pareille tumeur, sous prétexte que sa mollesse indique une collection de pus, il en verroit sortir les excremens au lieu du pus, & le malade seroit dans un grand danger de mort. Pour éviter une pareille méprise, les Marins feront attention à ce qui suit. 1°. Ils observeront que la hernie se forme tout-à-coup, qu'elle est molle & point du tout douloureuse au tact, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'étranglement & d'inflammation; ce qu'on connoîtroit par les autres symptomes particuliers qui accompagnent les hernies avec étranglement, & qui seront détaillés plus bas. 2°. La hernie rentre facilement & disparoît même tout-à-fait, lorsque le malade a resté un certain tems couché sur le dos, sur-tout s'il a l'attention de tenir les cuisses écartées, les genoux pliés, & la tête plus basse que son corps: les tu-

meurs inflammatoires & les bubons vénériens au contraire ſe forment peu-à-peu, ſont douloureux au toucher, durs, & ne rentrent jamais, quelque ſituation que le malade prenne.

Les deſcentes ne ſont point des maladies dangereuſes par elles-mêmes, mais elle peuvent le devenir par mille accidens imprévus. Les plus à craindre ſont l'étranglement & l'inflammation, ils ſont même ſouvent mortels; les Marins les préviendront en portant de bonne heure un bandage ou brayer, & en le gardant pendant toute leur vie. Il conviendroit même que ces bandages fuſſent faits & appliqués par des Chirurgiens entendus dans ces ſortes de maladies, & qui euſſent pris la meſure ſur la partie: ceux qui ſe ſervent indifféremment du premier qui leur tombe ſous la main, riſquent de ne pas en retirer tout le fruit qu'ils en devroient atten-

dre, & il leur devient pour le moins inutile, s'il n'eſt pas nuiſible. Néanmoins comme on n'a pas toujours un Chirurgien pour le faire, en prendre la meſure & l'appliquer, quand il eſt néceſſaire, les Capitaines des Bâtimens devroient en avoir une certaine proviſion fabriqués par les plus habiles Maîtres, afin qu'ils puſſent dans le beſoin choiſir ceux qui ſeront les plus convenables.

Il arrive ſouvent que pour avoir négligé de porter de bonne heure un bandage, la hernie deſcend dans les bourſes, augmente de volume & y contracte des adhérences, de ſorte qu'on ne peut plus la faire rentrer dans le ventre: dans ce cas le bandage devient inutile, & celui qui a une pareille hernie eſt condamné à la porter toute ſa vie; néanmoins pour le ſoulager, empêcher la tumeur d'augmenter de volume, & pour éviter en même-tems le ti-

taillement & la douleur qu'elle pourroit occaſionner par ſa peſanteur, on lui préparera une autre eſpece de bandage, qu'on appelle ſuſpenſoir, acccommodé au volume de la hernie.

L'accident le plus dangereux dont les hernies ſoient ſuſceptibles, eſt, comme je l'ai dit, l'étranglement : cet étranglement eſt occaſionné par l'augmentation de volume de la tumeur, laquelle augmentation reconnoît ordinairement pour cauſe une certaine quantité d'excrémens endurcis & accumulés dans la partie du boyau qui eſt dans l'aine ou dans les bourſes, & qui ne peuvent plus rentrer dans le ventre; ce qui arrive ſouvent après quelque débauche qu'aura fait le malade, en ſuite de quelque coup qu'il aura reçu ſur la hernie, de quelque chute ou de quelque effort violent qu'il aura fait. L'étranglement eſt encore occaſionné pluſieurs fois par une certaine

quantité de vent renfermé dans la partie du boyau qui forme la hernie, & gêné par les excrémens endurcis. Quelle que ſoit la cauſe de cet étranglement, ſi les matieres ne prennent pas bientôt leur cours ordinaire en rentrant dans le ventre, le malade a tout à craindre, parce que l'inteſtin acquiert d'un moment à l'autre plus de volume, ſe trouve davantage comprimé & étranglé par les anneaux; d'où s'enſuit l'interception de la communication entre l'eſtomac & le fondement, des douleurs affreuſes, des vomiſſemens preſque continuels, même des matieres ſtercorales, l'inflammation, la fiévre, la gangréne, le hoquet, le délire, les ſueurs froides, & la mort enfin qui termine tous ces maux, ſi on ne la prévient par l'opération, qui n'eſt pas elle-même ſans danger.

Pour remédier à l'étranglement, il faut tacher de faire rentrer la

hernie, ſi elle n'eſt pas adhérente; & ſi elle l'eſt, il ſuffit de diminuer l'inflammation des anneaux, & de ramollir les excrémens endurcis, pour qu'ils puiſſent prendre leur route ordinaire : dans l'un ou l'autre cas, on fera placer le malade commodément, c'eſt-à-dire, la tête baſſe, les feſſes relevées, les cuiſſes écartées & les talons près des feſſes; alors on maniera doucement la tumeur, en l'empoignant avec les deux mains, dont l'une ſera placée au deſſus & l'autre au fond, ou à la partie la plus baſſe de la hernie, & ſervira à la pouſſer de dehors en dedans, c'eſt-à-dire, des cuiſſes vers le nombril, ſans pourtant la trop preſſer, de peur de la meurtrir.

Si par cette manœuvre on ne peut réuſſir à réduire la hernie, ou à faire rentrer une partie des matieres, il faut faire au malade une ſaignée copieuſe, & la pouſſer

même jusques à défaillance, si l'on conjecture qu'il tombe facilement en syncope, & profiter de cet instant pour manier la tumeur, qui rentre alors fort facilement dans certains sujets & presque d'elle-même, quoiqu'on l'ait tenté inutilement avant la saignée : dans d'autres, on ne réussit pas aussi facilement ; alors certains Praticiens tachent de faire cette réduction du boyau, en suspendant le malade la tête en bas & les pieds en l'air. Si l'on n'est pas plus heureux dans cette nouvelle tentative, il faut tout de suite appliquer sur la hernie une éponge ou une compresse fort épaisse trempée dans l'eau vegeto-minérale froide du (N°. 35), & réitérer cette application, dès que l'on comprend que l'eau commence à s'échauffer.

Ce remede produit ordinairement de bons effets, selon les observations de Monsieur Goulard, fameux Chirurgien de Montpellier :

je l'ai éprouvé moi-même plusieurs fois avec le plus grand succès. Il faut donc employer les fomentations froides pendant le premier & le second jour, & si l'on voit qu'elles sont insuffisantes, avoir recours aux fomentations émollientes (N°. 11), ou aux cataplasmes de même qualité, tel que celui du (N°. 37), qu'on renouvellera de quatre en quatre heures; mais si par tous ces moyens on ne peut parvenir à diminuer l'inflammation & l'étranglement, & à faire rentrer la hernie par les nouvelles tentatives qu'on fera avec les mains, la gangréne s'empare bientôt de la partie & la mort s'ensuit; ce qu'on ne peut prévenir qu'en faisant de bonne heure l'opération, & avant que la gangréne se soit manifestée.

Il est arrivé cependant quelquefois, mais fort rarement, que certains malades n'ayant pas voulu se soumettre à l'opération dans le

tems qu'elle étoit encore praticable, la gangréne s'eſt emparée de la partie, l'a faite tomber en pourriture, & qu'enſuite s'étant fixée, il s'étoit formé, après la chute des eſcarres gangréneux, un anus artificiel dans cet endroit par où ils rendoient leurs excrémens. Il y en a même qui ont été guéris de cette incommodité avec le tems; mais de pareils exemples ſont très-rares, & ceux qui refuſent l'opération, ou la different ſur un fondement auſſi léger, ont tout à craindre & peu à eſperer, car le moindre retardement peut leur cauſer la mort.



CHAPITRE VI.

De la Morſure des Animaux venimeux.

LEs Marins ſont expoſés à être mordus par des ſerpens & autres animaux venimeux, dans les divers Pays où ils abordent. Pour traiter ces morſures, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de leur indiquer la méthode de *Kaempfer*. Ce fameux Voyageur aſſure l'avoir toujours employée avec ſuccès dans ſes différens voyages en Amérique & aux Indes, où les animaux venimeux ſe trouvent en grande quantité, & où leurs morſures ſont extrêmement dangereuſes.

Cette méthode conſiſte à faire tout de ſuite au deſſus de la partie mordue, une ligature un peu ſerrée, pour empêcher le venin de ſe porter plus haut; on ſcarifiera enſuite avec une lancette la

plaie, pour la faire dégorger de tout le ſang qu'elle contient ; enfin on la remplira de bonne thériaque, & on la couvrira d'un linge qui en ſoit chargé, en guiſe d'emplâtre. Il eſt encore eſſentiel de faire avaler à ceux qui ont été mordus, deux dragmes de thériaque détrempée dans du bon vin rouge ou blanc le matin à jeun, & autant le ſoir avant qu'ils entrent au lit ; ce qu'on continuera pendant ſept à huit jours. Ce remede procure ordinairement une ſueur ſalutaire qui fait tranſpirer au dehors le peu de venin qui peut s'être inſinué dans le ſang, & empêche par ce moyen les mauvaiſes ſuites de la morſure.

Cette méthode, comme l'on voit, eſt moins cruelle que les cautériſations avec un fer rouge, ou les brulures avec l'huile bouillante, qu'on employe ordinairement pour ces ſortes de morſures : l'autorité de Monſieur Kaempfer doit ſer-

vir de garant pour la réussite ; & certes on ne peut en avoir de meilleur.

CHAPITRE VII.

De la Galle.

LA galle est une maladie qui est connue d'un chacun : on en distingue de deux especes, la galle seche & la galle humide ; la premiere qu'on appelle aussi galle canine, ou galle des chiens, à cause que ces animaux y sont fort sujets, se reconnoît à une infinité de petits boutons, dont le plus grand nombre paroît être logé sous la peau. Les boutons de la seconde espece sont plus gros, & remplis d'humidité ; ils forment dans l'intervalle qu'ils laissent entr'eux, des gersures, des crevasses qui suppurent, & quelquefois même des ulceres crouteux. Il faut observer que les boutons

de la galle qui ſe trouvent en grande quantité aux articulations de la main & des doigts chez tous les galleux en général, ſe trouvent ordinairement en fort petite quantité chez les Marins, à cauſe de l'eau ſalée dont ils ſe lavent ſouvent les mains; ainſi il faut prendre garde que l'abſence de ce ſigne ne faſſe pas méconnoître cette maladie.

La galle, qui a ſon ſigne dans le tiſſu cellulaire de la peau, n'eſt pas ordinairement une maladie fort dangereuſe; mais elle cauſe à ceux qui en ſont attaqués, un prurit & une démangeaiſon inſupportable, ſur-tout quand ils ſont au lit ou reſſentent la chaleur : elle eſt occaſionnée par l'âcreté du ſang, la malpropreté & une tranſpiration arrêtée. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les Marins qui ne ſe nourriſſent que d'alimens ſalés, qui reſpirent continuellement un air ſalin, qui éprouvent toutes

les viciſſitudes de l'air, & qui n'ont pas tous les moyens & toutes les commodités néceſſaires pour ſe tenir propres, y ſoient ſi ſujets.

La galle eſt contagieuſe & ſe multiplie aiſément parmi les Equipages des Vaiſſeaux qui ſont logés à l'étroit, & couchent, pour ainſi dire, pêle-mêle : ainſi on doit de bonne heure traiter ceux qui en ſont les premiers atteints, pour éviter qu'elle ne ſe communique à tous les autres.

Il n'y a rien de plus facile à guérir que la galle, lorſqu'elle eſt récente & qu'elle vient par communication ; mais il eſt plus difficile de guérir celle qui eſt invétérée ou qui provient d'une âcreté du ſang : il eſt même dangereux de le faire avec des remedes extérieurs, ſans avoir auparavant adouci l'âcreté du ſang par les remedes appropriés ; car l'on a vu plus d'une fois ſurvenir des maladies dangereuſes, qui n'étoient

occaſionnées que par une galle répérentée qui s'étoit portée ſur la poitrine, ou ſur d'autres parties principales.

On doit donc traiter différemment la galle ſelon la cauſe qui l'a produite : ſi elle eſt venue à un quelqu'un depuis peu par contagion, c'eſt-à-dire, pour avoir communiqué avec d'autres galleux, on l'en délivrera promptement par l'uſage d'une des pommades dont il ſera parlé plus bas, ſans recourir à d'autres remedes; mais ſi la galle eſt ſurvenue d'elle-même, ſans qu'il y ait le moindre ſoupçon de contagion, c'eſt un ſigne qu'elle eſt produite & entretenue par un vice du ſang. Il faut alors commencer la cure par la ſaignée ; le lendemain de la ſaignée on purgera avec les pillules du (N°. 49), ſi le malade eſt robuſte & vigoureux, ſinon avec la médecine (N°. 50) : il uſera pour toute boiſſon pendant

toute la cure de la ptiſane du (N°. 51), & il prendra pendant huit jours une priſe tous les matins du bol (N°. 54), après quoi on le purgera une ſeconde fois avec les pillules 49 ou la médecine 50; alors on pourra ſans crainte paſſer à l'uſage des pommades.

Toutes les pommades qu'on employe ordinairement pour la guériſon de la galle, ont pour baſe le ſoufre ou le mercure : quoique celles qui ſont faites avec le mercure ſoient excellentes pour guérir cette maladie, elles demandent néanmoins beaucoup de précaution & de prudence dans leur adminiſtration; autrement ceux qui les employent, riſquent un flux de bouche, une inflammation au goſier & quelquefois même une enflure univerſelle : c'eſt pourquoi on ne s'en ſervira point dans les Bâtimens, à moins qu'on n'ait un Chirurgien aſſez verſé pour diri-

ger les frictions. Dans le cas où l'on s'en servira, on n'a qu'à recourir à la formule (N°. 52): celle du (N°. 53) n'est pas sujette aux mêmes inconvéniens; mais on peut objecter que le soufre qui en fait la base, la rend d'une extrême puanteur, & qu'elle gâte si fort les linges, que les lessives les plus fortes ne sont pas capables de les blanchir, ni d'enlever la mauvaise odeur qu'ils en ont contracté. Cela seroit vrai, si l'on employoit pour faire cette pommade le soufre en bâton; mais la fleur de soufre mêlée à froid avec le sain doux ou la graisse blanche, ne gâte pas beaucoup les linges: pour ce qui est de la mauvaise odeur, on peut la corriger facilement avec quelques goutes d'essence de Citron, de Bergamotte, ou autres qu'on mêlera avec la pommade, pour lui en donner une fort agréable.

Ceux qui useront de cette pommade avec la fleur de soufre, s'en

froteront pendant trois jours de suite, le soir en entrant au lit, toutes les parties du corps, excepté le visage : ils se tiendront bien chaudement, éviteront de se mouiller, & garderont les mêmes linges & les mêmes habits pendant neuf jours, à compter du premier jour des frictions, & ne les mettront plus qu'ils n'ayent auparavant fait blanchir les linges à la lessive, & exposé les autres habits à l'air & au sérein pendant une quinzaine de jours; ils prendront les mêmes précautions pour les draps & couvertures de leurs lits.

Ceux qui aimeront mieux se servir de l'autre pommade avec le mercure, s'en froteront pendant trois fois toutes les parties de leur corps, excepté le visage, la poitrine, le bas-ventre & les parties honteuses : ces frictions dureront pendant neuf jours, parce qu'on ne les fera qu'un jour l'autre non, après lequel tems ils se laveront tout le

corps avec l'eau chaude & le ſavon, & changeront d'habits, comme il a été dit ci-deſſus.

Il y a des galles ſi opiniâtres, qu'elles réſiſtent à la premiere onction ; il faut alors la réitérer avec les mêmes précautions.

CHAPITRE VIII.

Du Dragonneau ou Vena Medinenſis.

PArmi les maladies externes qui ont beſoin d'être connues des Marins, & ſur-tout des Chirurgiens naviguans, l'on doit compter le dragonneau ou *vena medinenſis* : cette maladie eſt fort commune ſur les Côtes de Guinée, où ſe fait la traite des Négres ; & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi fréquente ſur les Côtes de la Méditerranée, on la trouve néanmoins quelquefois ſur celles de Barbarie & d'Egypte.

Je me trouvois à Alexandrie en 1748, quand un Négre attaqué du dragonneau vint s'embarquer sur le Bâtiment dans lequel j'étois en qualité de Chirurgien : à dire vrai, sa maladie dont je savois à peine le nom, m'embarrassa, & sans son Patron qui la connut mieux que moi, j'allois couper avec mes ciseau le ver que je prennois pour une excroissance de chair : il n'y a que les personnes prévenues en leur faveur, qui croient se deshonorer en avouant leurs fautes; comme je ne suis pas de ce nombre, & que je ne pense pas de même, j'avoue la mienne d'autant plus volontiers, qu'elle peut être de quelque utilité & empêcher les jeunes Chirurgiens de tomber dans la même erreur.

Le dragonneau est une tumeur qui dans ses commencemens ressemble assez à un clou ou à un furoncle; elle se forme vîte & grossit en peu de jours : dans son milieu

qui s'éleve en pointe, l'on remarque une petite veſſie remplie d'une ſéroſité rouſſâtre ; ſi l'on ouvre cette veſſie, ou qu'elle s'ouvre d'elle-même, on en voit ſortir une excroiſſance charnue d'un rouge foncé, groſſe comme une moyenne plume d'oie & reſſemblant à un ver : cette excroiſſance s'allonge d'un jour à l'autre à meſure qu'elle ſort, & ſa longueur ordinaire, lorſqu'elle eſt toute ſortie, eſt de cinq à ſix pieds.

Il y a pluſieurs ſentimens ſur la nature du dragonneau : les uns ont cru que cette excroiſſance étoit une eſpece de corde polypeuſe, ou une veine endurcie ; voilà pourquoi ils lui ont donné le nom de *vena* & celui de *medinenſis*, à cauſe que cette maladie eſt très-fréquente à Medine, Ville d'Arabie. D'autres & ſur-tout les Modernes, qui peut-être n'en ont jugé que par ce qu'ils en ont lu dans les Auteurs anciens, & qui

qui ne l'ont jamais vu, ont panché à croire que ce n'étoit que du pus épaissi, durci, ou une espece de bourbillon d'une certaine longueur; mais le sentiment le plus commun parmi les Médecins Arabes qui ont observé cette maladie, & parmi les Modernes qui se sont trouvés dans le même cas, est que cette excroissance qui sort de la tumeur, n'est autre chose qu'un ver long caché sous la peau qu'il perce pour se procurer une issue.

Le célebre Monsieur Astruc qui a analysé tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit sur cette maladie, dans un Traité des Tumeurs imprimé à Paris chez Cavelier en 1759, dit qu'il n'y a que le dernier sentiment qui puisse être adapté : il appuye la vérité de ce qu'il avance, par l'exemple de plusieurs autres especes de vers qui s'engendrent dans les animaux vivans, parmi lesquels il compte, outre les différens vers intestinaux,

ceux qu'on appelle crinons ou comedons, & en latin *dracunculi*, les cirons en latin *acari*, les poux, &c.

Tous ces différens vers, dit-il, peuvent entrer dans le corps de l'animal vivant de trois façons différentes, 1°. ſous la forme d'un œuf dépoſé qui y éclot, & forme un animal qui groſſit juſques à ce qu'il ſorte; tels ſont ceux que l'on trouve dans les chiens, entre chair & peau, & quelquefois même dans la ſubſtance des muſcles, où les œufs de ces animaux ſemblent avoir été dépoſés par les mouches, ou autres différens inſectes : 2°. ſous la forme d'un petit ver déja formé & imperceptible, qui pénetre à travers les pores de la peau, comme les chiques qui ſont ſi communes dans nos Colonies de l'Amérique ; ces petits inſectes ſe tiennent ordinairement dans les ordures, dans les balayeures des maiſons, s'attachent aux pieds &

aux jambes de ceux qui y vont nuds pieds, s'y logent, groſſiſſent, font des couvées & produiſent ſouvent un abcès qui aboutit à la gangréne, ſi on néglige de les en tirer de bonne heure avec une aiguille : 3°. enfin ſous la forme de petits œufs qui entrent dans notre corps, avec les alimens, la boiſſon, l'air que nous reſpirons, & ſe diſtribuent dans le ſang par cette voie, s'arrêtant toutefois dans les parties qui ſont propres à leur donner nourriture, où ils ſe développent & prennent leur accroiſſement; tels ſont les vers plats & faits comme de petites ſoles, qu'on trouve ſi ſouvent dans les canaux hépatiques du foie de certains animaux ruminans, après qu'ils ont mangé d'une eſpece de gramen qui leur occaſionne la maladie qu'on appelle communément gamadure ou le papillon. On voit ces vers ſe transformer en papillons, & s'envoler dans l'inſtant même

qu'on découvre le foie des animaux qui en ſont attaqués : d'où il conclut que le dragonneau eſt un ver qui peut avoir pénétré dans le corps d'une de ces trois manieres.

Quoique la tumeur qui eſt formée par le dragonneau ne ſoit pas une maladie dangereuſe, elle exige néanmoins beaucoup d'attention de la part de celui qui la traite : dès qu'elle commence à paroître, il faut y appliquer le cataplaſme du (N°. 36) & des compreſſes trempées dans la décoction émolliente du (N°. 11) ſur tous les environs ; dès que le ver aura percé, il faut l'attirer au dehors par le moyen d'un plumaceau trempé dans un mélange de miel & de jaune d'œuf : on changera ſouvent ce plumaceau, parce qu'il ſe deſſeche fort vîte, & dès qu'on pourra ſaiſir le ver, on le prendra délicatement, & on l'entortillera avec dexterité autour d'une petite baguette ou d'un cylindre de plomb

gros comme une plume à écrire ; à chaque panſement on le tirera auſſi doucement que faire ſe pourra, de peur qu'il ne ſe rompe, & on l'entortillera autour de la baguette, ou du cylindre : on continuera la même manœuvre à chaque panſement, & juſques à ce que le ver ſoit totalement ſorti ; alors la plaie ſe cicatriſera, pour ainſi dire, d'elle-même, par le moyen d'un petit plumaceau de charpie couvert de l'emplâtre du (N°. 47).

Si malgré toutes ces précautions le ver venoit à ſe rompre malheureuſement, il faudroit tout de ſuite recourir au cataplaſme (N°. 36), aux fomentations (N°. 11) & mettre en uſage la ſaignée, les boiſſons rafraîchiſſantes, en un mot, tout ce qui eſt capable de diminuer & de calmer l'inflammation qui ſurvient ordinairement, & qui dans ce cas-là eſt fort dangereuſe, & cauſe bientôt la gangréne dans la

partie où le ver s'est rompu, à moins qu'on ne vienne à bout de la calmer & de la dissiper par les remedes indiqués.

Quelquefois on réussit à calmer l'inflammation, & le ver reparoît par la même ouverture, ou se fait une nouvelle issue, ce qui suffit pour calmer tous ces accidens; alors on le tirera déréchef avec les mêmes précautions dont il a été déja parlé quelquefois : tandis que le premier ver sort, il s'en forme un nouveau aux environs, ou dans d'autres parties ; il ne faut pas s'en effrayer, parce que cela n'est pas rare, mais le traiter comme le premier.

On trouve dans le Journal de Médecine du mois de Janvier 1760, diverses observations sur le dragonneau, par un ancien Chirurgien de Vaisseau ; ces observations tendent à prouver qu'on aide beaucoup à la sortie du dragonneau, en faisant prendre à ceux qui en

ſont attaqués le remede du (N°. 33), qui eſt le même que j'ai indiqué pour guérir les maladies vénériennes. Le Chirurgien à qui nous devons ces obſervations, aſſure qu'il a vu lui-même pluſieurs fois remuer le dragonneau, & que par conſéquent c'eſt un véritable ver. Si cela eſt, comme je n'en doute pas, je ne ſuis pas ſurpris que le remede (N°. 33) en aide beaucoup la ſortie, puiſqu'il eſt éprouvé que ce remede guérit, outre les maladies vénériennes, toutes les maladies cutanées les plus invétérées, & tue toutes ſortes de vers.

CHAPITRE IX.

Des Ventouſes, des Véſicatoires, des Sangſues, & du Cautere tant actuel que potentiel.

COmme j'ai parlé pluſieurs fois dans le cours de cet ouvrage des ventouſes, des véſicatoires, des

ſangſues, du cautere tant actuel que potentiel, & que pluſieurs Marins pour leſquels j'écris, pourroient être en peine pour mettre ces remedes en pratique, j'ai cru qu'il convenoit d'en faire un Chapitre particulier, dans lequel je tacherai de leur faire connoître tous ces remedes, en même-tems que je leur enſeignerai la maniere de les mettre en uſage.

Des Ventouſes.

Les ventouſes ſont de petits vaſes de terre dont l'ouverture, quoique large, l'eſt pourtant moins que le fond qui eſt arrondi : pour les bien appliquer, il faut, après avoir raſé la partie, faire quelques legeres frictions avec une ſerviette ; enſuite on prendra une petite pincée d'étoupes fines ou du coton cardé qu'on étendra dans le fond de la ventouſe ; on y mettra le feu au moyen d'une chandelle allumée, & dès que l'étoupe ou le coton

feront consumés, on renversera la ventouse sur la partie où l'on veut l'appliquer : ce vase s'attache fortement à la peau, l'attire au dedans d'elle-même & la fait gonfler ; on lui fait quitter prise un demi-quart d'heure après, en appuyant l'extrémité du doigt sur son bord, c'est-à-dire, aux environs de l'ouverture ; l'air extérieur qu'on y introduit par ce moyen, le fait renverser subitement.

On peut appliquer plusieurs ventouses à la fois, les unes à côté des autres : quelquefois & le plus souvent, après avoir enlevé les ventouses, on fait sur les endroits où elles avoient été appliquées, de petites mouchetures avec le tranchant d'une lancette pour en faire sortir du sang ; on applique derechef les mêmes ventouses, afin qu'elles attirent & pompent, pour ainsi dire, le sang qui découle des petites ouvertures qu'on a faites : dès qu'elles commencent à en être

pleines, on les enleve & on en applique de nouvelles, ainſi ſucceſſivement juſques à ce qu'on ait tiré la quantité de ſang qu'on ſouhaite. On appelle la premiere application des ventouſes ſans ſcarification, ventouſes ſeches, & celle qui ſe fait après avoir ſcarifié, ventouſes ſcarifiées.

Les ventouſes ſuppléent à la ſaignée ; on doit donc les appliquer toutes les fois qu'elle eſt preſſante, & qu'on n'a pas un Chirurgien pour la pratiquer : les ſcarifications ſont fort peu & même point du tout dangereuſes, & les petites plaies qui en réſultent, ſe guériſent d'elles-mêmes, pourvu qu'on ait ſoin de les laver avec un peu d'eau fraîche : les parties où on les applique le plus ordinairement, ſont la nuque ou le derriere du col, les épaules, le dos, les hanches, les cuiſſes, les feſſes ; en un mot on les applique ſur toutes les parties où elles peuvent s'attacher.

Des Sangſues.

Les ſangſues ſont de petits inſectes ou vers aquatiques, qui s'attachent à la peau, la percent & ſuccent le ſang dont elles ſe rempliſſent : celles qu'on trouve dans les eaux claires & courantes, ſont meilleures que celles que l'on prend dans les eaux bourbeuſes & croupiſſantes ; ces dernieres riſquent d'occaſionner, quand on les applique, une inflammation & des douleurs fort vives. Les premieres ont la tête petite & pointue, le dos rayé de vert & de jaune, & le ventre d'un rouge foncé : les dernieres au contraire ont la tête groſſe, le dos & le ventre rayés de bleu.

Avant que de parler de la maniere d'appliquer les ſangſues, j'ai à obſerver aux Marins, qu'ils doivent faire attention, quand ils font leur proviſion d'eau dans quelque Pays étranger, de ne pas remplir

leurs tonneaux d'une eau dans laquelle ſe trouvent des ſangſues ; ils éviteront cet inconvénient, en la coulant à travers une ſerviette nette : ils doivent prendre la même précaution, quand ils veulent boire d'une eau qu'ils ont puiſé dans certains ruiſſeaux qu'ils ne connoiſſent pas, & mettre un linge fin devant l'embouchure du vaſe ou de la cruche qui leur ſert à boire.

Si pour avoir négligé de prendre cette précaution, il arrivoit que quelque Marin eût avalé une ſangſue, ces animaux ne deſcendent pas ordinairement dans l'eſtomac, où ils ſeroient bientôt étouffés par la chaleur de cette partie ; mais ils s'arrêtent le plus ſouvent dans quelque partie du goſier, & cauſent un crachement de ſang qui eſt quelquefois accompagnée de toux : ce qui pourroit donner occaſion à quelque mépriſe, & faire croire que ce crachement de ſang vient des pou-

mons : c'eſt pourquoi il convient de viſiter le goſier de ceux à qui un pareil accident arrive, & ſi l'on apperçoit la ſangſue on tachera de la détacher avec des pincettes, & ſi on n'y peut parvenir par ce moyen, on les fera gargariſer avec un mélange d'eau & de vinaigre, & même avec le vinaigre pur; ce qui fera bientôt détacher la ſangſue.

Les endroits où l'on applique les ſangſues, ſont ordinairement les temples, le derriere des oreilles, le col, &c., en un mot on les applique à toutes les parties d'où l'on veut tirer du ſang : c'eſt pourquoi les Capitaines qui n'embarquent point de Chirurgien, doivent faire proviſion de ces animaux, pour ſuppléer dans l'occaſion à une ſaignée qui paroît indiſpenſable; elles ſe conſervent fort long-tems vivantes dans un vaſe de verre rempli d'eau, pourvu qu'on ait l'attention de la renouveller de tems en tems.

Avant que d'appliquer les ſangſues, on doit les laiſſer dégorger quelques inſtans hors de l'eau ; enſuite on fera quelques légeres frictions avec un petit linge mouillé d'eau chaude ſur la partie où on veut les appliquer, & afin qu'elles s'attachent plus facilement, on y fera tomber une goute de ſang de pigeon ou de poulet : on les tient ordinairement dans un cornet de papier qu'on applique contre la chair, afin qu'elles choiſiſſent l'endroit où elles veulent s'attacher ; étant attachées, on les laiſſera juſques à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes ; & ſi l'on veut tirer une plus grande quantité de ſang, on en appliquera pluſieurs à la fois, ou ſucceſſivement les unes après les autres : on peut même, pour épargner ces animaux, couper la queue à celles qui ſont remplies les premieres, & recevoir le ſang qu'elles ne diſcontinuent pas de ſuccer pour cela, dans une pa-

lette ou tout autre vaiſſeau, juſques à ce qu'il en ſoit ſorti autant qu'on en ſouhaitera.

Quand les ſangſues ont ſuccé une certaine quantité de ſang, elles tombent d'elles-mêmes; mais ſi l'on veut leur faire quitter priſe plutôt, on les ſaupoudrera avec un peu de cendre ou du ſel : on lavera tout de ſuite les piquûres qu'elles ont fait avec l'eau de la mer, & ſi le ſang ne s'arrête pas de lui-même, on appliquera ſur les petites plaies un morceau d'amadou, qu'on aſſujettira, s'il eſt néceſſaire, avec une compreſſe & pluſieurs tours de bande.

Des Véſicatoires.

Les véſicatoires ſont des morceaux de linge ou de peau, larges comme la paume de la main, garnis d'un emplâtre compoſé avec demi-once de poudre des mouches cantarides & une once de vieux levain, qu'on paîtrit enſemble dans

un mortier, en les arrosant avec un filet de vinaigre.

On applique ordinairement ces emplâtres sur la nuque, dans l'entre-deux des épaules, aux temples, derriere les oreilles & même sur toute la tête : on en applique encore dans l'intérieur des cuisses, sur la hanche, aux gras des jambes, enfin dans tous les endroits où l'on veut attirer une suppuration, & procurer un dégorgement ; on rase auparavant la partie sur laquelle on veut les appliquer, & on les assujettit avec une compresse & quelques tours de bande : on les laisse ordinairement quatre ou cinq heures, & en les enlevant on trouve qu'ils ont occasionné plusieurs cloches ou ampoules remplies de sérosité, comme celles qui surviennent après quelque brulure ; il faut alors couper ces ampoules avec des ciseaux, enlever toute la peau qui les formoit, & panser les plaies qui en résultent avec

des feuilles de poirée garnies de beurre frais, si l'on peut s'en procurer, ou bien avec du papier brouillard garni de l'onguent du (N° 56) pour les faire suppurer.

On entretiendra la suppuration autant de tems qu'elle paroîtra nécessaire par le moyen du même pansement, & si elle tarissoit avant le tems, on tacheroit de la procurer par l'application d'un nouvel emplâtre vésicatoire sur la même partie : enfin lorsqu'on voudra dessécher les plaies, on se servira du cerat fait avec la cire & l'huile indiqué dans le Chapitre de la Brulure, & si ce cerat ne suffisoit pas, on laveroit les plaies à chaque pansement avec l'eau vegeto-minérale du (N°. 35).

On doit panser les plaies qui ont été faites par les vésicatoires deux & même trois fois par jour pendant l'été, & une seule fois pendant l'hiver.

Du Cautere actuel & potentiel.

Le cautere actuel n'eſt autre choſe que l'application d'un morceau de métal rougi au feu ſur quelque partie du corps ; le révoltant & la douleur que cauſe une pareille application, font qu'elle eſt négligée, &, pour ainſi dire, abandonnée aujourd'hui par la plûpart des Chirurgiens François. Cependant je puis dire que cette maniere de cautériſer & de bruler plus ou moins profondément la peau, a de grands avantages : j'ai vu dans pluſieurs Pays du Levant, des maladies très-graves & très-dangereuſes céder à ce remede & guérir en peu de tems ; tandis que ces mêmes maladies auroient traîné en longueur, & auroient même été regardées comme incurables en France.

Le cautere potentiel eſt l'application de certains médicamens ſur la peau, qui ont la vertu de bruler

& former une eſcarre ou une croute : celui dont on ſe ſert ordinairement, eſt une pierre qu'on trouve chez les Apoticaires, & qu'on appelle pierre à cautere; on peut y ſuppléer par un mélange de partie égale de chaux vive & de ſavon.

On ſe ſert ordinairement du cautere potentiel pour ouvrir quelque tumeur ou quelque abcès qui renferme du pus, lorſqu'on ne veut pas l'ouvrir avec l'inſtrument tranchant, ou qu'il ne convient pas de le faire, comme, par exemple, les différentes tumeurs critiques qui ſurviennent dans les fiévres malignes & dans la peſte.

Les Marins qui ſe trouvent ſans Chirurgien, doivent préférer le cautere potentiel à la lancette & au biſtouri pour ouvrir tous les abcès en général, de peur de bleſſer avec ces derniers quelque nerf, quelque tendon, ou de cauſer quelque hémorragie dangereuſe.

Pour bien appliquer le cautere potentiel, on garnira deux morceaux de linge ou de peau mince de l'emplâtre (N°. 47) : on fera un petit trou au milieu d'un de ces linges ainsi garni, & on l'appliquera sur la partie qu'on veut ouvrir ; ensuite on prendra un morceau de la pierre à cautere qu'on mettra dans le trou, & par-dessus la pierre on appliquera l'autre emplâtre qui l'empêchera de vaciller çà & là : on assujettira le tout avec une compresse & des bandes, & on le laissera pendant l'espace de quatre à cinq heures ; au bout de ce tems on enlevera les deux emplâtres, & on trouvera une croute ou escarre qu'il faudra détacher avec la pointe des ciseaux, & panser l'ulcere qui en résulte, comme il a été dit dans le Chapitre de la Peste.

Fin de la seconde Partie.



FORMULES

Des Remedes qui répondent aux Numéros répandus dans le cours de l'Ouvrage.

N°. 1.

Sachet pour ceux qui craignent la mer.

PRenez canelle, clous de gerofle, noix muſcade & ſafran en poudre, de chacun deux dragmes: pilez toutes ces drogues dans un mortier, & les paſſez à travers un tamis fin; étendez toutes ces poudres parmi du coton cardé, que vous coudrez & piquerez entre deux linges fins, pour en faire une eſpece de petit matelas de huit pouces en quarré : il faut que ceux qui craignent la mer, mettent ce matelas entre la chair & la chemiſe, ſur la région du cœur & de l'eſ-

tomac, c'eſt-à-dire, depuis l'ombilic juſques au milieu des mammelles; ils l'aſſujettiront avec des rubans.

N°. 2.

Potion contre le vomiſſement, pour donner à cuillerée à ceux qui craignent la mer.

Prenez eau diſtillée de mente cinq onces, ſel d'abſinthe une dragme, ſirop de limon une once; mêlez le tout pour en faire une potion, à laquelle on peut ajouter dans les cas violens 20 à 30 goutes de laudanum liquide, ou une demi-once ſirop de pavot blanc. On peut ſans riſque donner cette potion en deux priſes, & meme toute à la fois.

N°. 3.

Infuſion antiſcorbutique.

Prenez une pincée de feuilles ſeches de creſſon, de cochléaria ou de roquette ſauvage, que vous

ferez infuser dans une pinte d'eau bouillante.

N°. 4.

Infusion antiscorbutique.

Prenez une poignée des mêmes plantes que ci-dessus, & faites-les bouillir pendant un demi-quart d'heure dans deux pintes d'eau.

N°. 5.

Vin antiscorbutique du sieur Moret.

Prenez racines de raifort sauvage six onces, de bardane fraîche trois onces, feuilles de cochléaria, de cresson, de becabunga, de fumeterre, de chacun une poignée : lavez, ratissez & écrasez le tout dans un mortier de marbre, d'une part ; pilez dans un autre mortier deux onces & demi graine de moutarde : mettez le tout réduit en pâte dans une bouteille de verre à large col, avec quatorze livres de vin blanc ; ajoutez-y quinze

dragmes de ſel armoniac pulvériſé; bouchez bien la bouteille avec une veſſie mouillée, & la mettez infuſer au bain-marie ou ſur les cendres chaudes pendant douze heures; enſuite coulez la liqueur, en exprimant bien la pâte, & la filtrer à travers un entonnoir garni de papier gris : gardez-la dans des bouteilles bien fermées, elle ſe conſerve quatre à cinq mois. Les adultes ou hommes faits prendront de cette liqueur ſix onces ou un verre ordinaire le matin à jeun & autant le ſoir, & les enfans quatre onces : il faut prendre ce remede au lit, & y reſter, après l'avoir pris, encore deux heures, & le ſoir deux heures après le ſouper, immédiatement avant que d'entrer au lit.

On doit uſer de ce vin avec modération, & en ſuſpendre l'uſage de tems en tems pour prendre quelques remedes rafraîchiſſans : cette précaution eſt ſur-tout néceſſaire

aux

aux gens bilieux qu'il pourroit échauffer, & à ceux dont la poitrine eſt affectée ou commence de l'être ; ce qu'on connoît à la toux, aux crachats & à la douleur qu'ils reſſentent dans cette partie : ainſi le plus ſûr en pareil cas eſt de n'employer ce vin qu'après l'uſage du petit-lait ou du lait qui ſont capables de calmer ces accidens, & prévenir les mauvais effets du remede ; mais comme ſur mer on n'a pas toujours le moyen de ſe procurer du lait, on y ſuppléera par les bouillons du (N°. 7).

Comme le vin antiſcorbutique ne ſe conſerve que deux ou trois mois, & qu'ainſi on ne peut en faire une grande proviſion pour les voyages de long cours où le ſcorbut eſt le plus à craindre, je ſerois d'avis, au lieu de faire ſimplement infuſer les plantes qui entrent dans ſa compoſition au bain-marie avec du vin blanc, de le diſtiller à l'alambic & d'en retirer quatre livres

de liqueur ou eſprit antiſcorbutique, qui auroit les mêmes vertus que le vin, mais qui ſe conſerveroit plus long-tems : il faudroit ſeulement en diminuer la doſe, qui ſeroit d'une once & demi le matin & autant le ſoir pour les adultes, & d'une once ſeulement pour les enfans au deſſous de ſeize ans.

N°. 6.

Ptiſane à boire pendant l'uſage du vin antiſcorbutique du Sr. Moret.

Prenez deux dragmes racine d'eſquine coupée par morceaux, que vous ferez bouillir pendant demi-heure dans quatre livres d'eau pour la boiſſon d'un jour.

N°. 7.

Bouillons rafraîchiſſans & antiſcorbutiques.

Prenez un petit poulet, coupez-lui la tête, les aîles & les pieds,

écorchez-le tout de ſuite, vuidez-le & rempliſſez-le avec partie égale des quatre ſemences froides concaſſées & du ris; enſuite vous le ferez bouillir dans un pot de terre verniſſé avec quatre écuelles d'eau, juſques à la diminution d'un peu plus de la moitié : un quart d'heure avant que de le retirer du feu, vous y ajouterez une poignée de feuilles de creſſon, d'agrimoine, de véronique mâle, de pimprenelle & une pincée de fleurs d'hypéricum. On aura proviſion de toutes ces plantes ſeches dans les Bâtimens, pour s'en ſervir dans les occaſions où on ne pourra ſe les procurer fraîches. Coulez votre bouillon & exprimez bien le poulet, il vous en reſtera deux écuelles, deſquelles le malade en prendra une le matin au lit, & l'autre avant le coucher & deux heures après le repas.

Au défaut de poulets, on peut ſe ſervir d'une demi-livre de viande

de veau, d'agneau ou de mouton, & alors on renfermera le ris & les quatre ſemences dans un linge qu'on liera & qu'on ſuſpendra dans le pot.

On peut de même ſuppléer aux poulets par la viande de tortue de mer ou de terre, & dans le cas où l'on ſe trouveroit dans un Port, on pourroit encore y ſuppléer par une douzaine de cuiſſes de grenouilles.

N°. 8.

Purgatif à prendre pendant l'uſage des remedes du Sr. Moret.

Prenez trois dragmes follicules de ſené, que vous ferez infuſer dans huit onces de décoction de feuilles de véronique mâle ſeches, ou de creſſon, avec une dragme de rhubarbe concaſſée & demi-dragme ſel végétal ; le lendemain vous coulerez votre infuſion, & après vous y ferez fondre deux onces & demi de manne : vous

la coulerez déréchef pour la faire prendre le matin à jeun, & deux heures après vous donnerez un bouillon bien dégraissé.

Le sieur Moret recommande de purger tous les huit jours pendant l'usage de son vin antiscorbutique, de commencer & même de finir par la purgation : à cet effet il donne la formule d'un bol purgatif, dans la composition duque entrent l'aloës, la collequinte le mercure doux & le diaphrenic. Il m'a paru cependant, de même qu'à plusieurs fameux Praticiens, qu'il n'est guéres prudent de recourir à des purgatif résineux & irritans dans toutes les affections scorbutiques : car il arrive souvent que ceux qui sont attaqués de cette maladie, ont la membrane intérieure de intestins variqueuse & même ulcérée ; ce qui pourroit rendre le purgatif du sieur Moret dangereux dans pareilles ciconstances, en occasionnant un flux

de ventre colicatif, une dyssenterie gangréneuse, ou des hémorragies funestes. Je suis donc d'avis, & je pense qu'il est plus sûr dans toutes les occasions où il est nécessaire de purger, de se servir du purgatif du (N°. 8), qui n'est point capable d'irriter & qui produit toujours de bons effets.

N°. 9.

Remede du sieur Moret pour les gencives ulcérées.

Prenez 48 grains sel armoniac, camphre en poudre 24 grains, esprit de vin six onces, mettez le tout dans une bouteille de verre que vous secouerez de tems en tems, jusques à ce que le camphre & le sel armoniac soient fondus.

Comme ordinairement ceux qui sont attaqués du scorbut, ont les gencives affectées, gonflées, molles & spongieuses, le plus sûr moyen de remédier à tous ces accidens

est de couper avec des ciseaux tout ce qui est mol, spongieux & pourri, ce qui se fait sans douleur, & de bassiner ensuite les gencives avec l'esprit de cresson ou de cochléaria ; & si ces remedes ne suffisent pas pour arrêter le progrès de la pourriture, il faut employer le remede (N°. 9) qui produit cet effet.

N°. 10.

Liniment du sieur Moret pour les tâches scorbutiques.

Prenez six onces de savon, deux onces camphre pulvérisé, trois onces sel armoniac ; faites fondre le tout dans un poëlon de terre vernissé sur la braise.

On prend avec le bout du doigt un peu de ce liniment, dont on frote doucement les tâches scorbutiques, jusques à ce qu'il seche sous les doigts : on réitere ces frictions matin & soir, & si les malades ont la peau fine & délicate

il faut diminuer un peu la doſe du ſavon qui eſt cauſtique, & pourroit y faire élever des ampoules.

N°. 11.

Décoction émolliente qui peut ſervir pour les lavemens & les fomentations.

Prenez feuilles ſeches de guimauve ou althéa, qu'on appelle communément mauve blanche, une bonne poignée racines de la même plante deux onces; faites cuire le tout pendant demi-heure dans quatre livres d'eau, coulez enſuite, & ajoutez, ſi c'eſt pour un lavement, une once miel commun & une cuillerée d'huile d'olive: la décoction ſimple ſans miel & ſans huile peut ſervir pour faire des fomentations; on y trempe une flanelle, un morceau de drap, ou une ſerviette en pluſieurs doubles, qu'on exprime & qu'on applique chaudement ſur la partie qu'on veut fomenter.

Quand on pourra ſe procurer des plantes fraîches, on fera la décoction avec les feuilles de mauve ordinaire que tous les Marins connoiſſent, ou avec celles de pariétaire, de mercuriale, de bette ou de poirée, qui ont toutes une vertu émolliente.

N°. 12.

Infuſion légérement ſudorifique.

Prenez une pincée de fleurs de ſureau ou de coquelicot, que vous jetterez dans un pinte d'eau bouillante.

N°. 13.

Prenez demi-once crême de tartre en poudre, que vous diviſerez en quatre parties égales.

Cette poudre doit ſe donner dans le bouillon ou la ptiſane bien chaude, autrement elle ne ſe fond pas & ſe précipite au fond de l'écuelle; il vaudroit encore

mieux la faire bouillir un inſtant avant que de la donner.

N°. 14.

Vomitif avec le tartre émétique.

Prenez ſix grains tartre émétique ſoluble, & même huit, ſi le malade eſt robuſte, que vous mêlerez avec trois ou quatre gobelets d'eau.

On donne un gobelet de cette eau tous les quarts d'heure, & à meſure que ce remede fait vomir, on facilite ſon action en donnant au malade pluſieurs autres gobelets d'eau chaude ou de ptiſane.

Si le premier gobelet a procuré un vomiſſement ſuffiſant, il n'eſt pas néceſſaire d'en donner un ſecond, ainſi du troiſieme & du quatrieme.

On ne doit jamais donner ce remede quand la fiévre eſt extrêmement forte, ni dans le tems du redoublement, mais attendre

le moment qu'elle ait diminué, c'est-à-dire, celui de la rémission.

N°. 15.

Ptisane Royale.

Prenez six dragmes sené mondé, que vous ferez infuser pendant toute la nuit dans trois gobelets d'eau, avec quelques tranches de limon, ou une cuillerée du suc de ce fruit & une pincée d'anis; le lendemain matin vous coulerez votre infusion, que vous donnerez en trois prises, à une heure de distance l'une de l'autre : vous ferez fondre dans la premiere prise deux onces de manne, & une heure après la troisieme prise vous donnerez un bouillon.

N°. 16.

Liniment simple pour le rhumatisme.

Prenez huile de vers de terre & de laurier, de chacun une once, onguent d'althéa demi-once, mêlez

le tout & le faites chauffer pour en faire des onctions : on peut rendre ce liniment plus efficace, en y ajoutant une ou deux dragmes de baume tranquille.

Pour bien faire les onctions, il faut auparavant froter la partie avec un linge chaud, ensuite avec la paume de la main enduite du liniment, jusques à ce qu'il ait pénétré. On essuye après ses mains avec du papier brouillard, qu'on applique sur l'endroit douloureux, & par-dessus le papier on assujettit une serviette bien chaude.

N°. 17.

Liniment plus composé pour le rhumatisme.

Prenez onguent martial deux onces, onguent mercuriel fait au tiers, huile de vers & de laurier, de chacun demi-once, onguent d'althéa, huile essentielle de lavande ou de spic, esprit de vin, de cha-

cun une once, camphre & esprit volatil de sel armoniac, de chacun demi-dragme; faites fondre le tout sur la braise pour en former un liniment.

J'ai guéri avec ce remede une quantité de personnes attaquées de douleurs rhumatismales très-opiniâtres; il faut avoir l'attention de ne point s'en servir quand il y a fiévre, & sans avoir fait précéder les remedes généraux, je veux dire, les saignées, les purgatifs & les fomentations émollientes.

N°. 18.

Ptisane de poulet.

Prenez un petit poulet, que vous accommoderez & remplirez, comme il a été dit dans la formule du (N°. 7); faites-le bouillir pendant deux heures dans dix livres d'eau: coulez ensuite votre ptisane, pendant qu'elle est chaude, à travers un linge mouillé, & y ajoutez

deux dragmes & demi ſel nitre ; les malades en prendront un gobelet tous les quarts d'heure.

N°. 19.

Emulſion rafraîchiſſante.

Prenez demi-once des quatre ſemences froides mondées, que vous pilerez dans un mortier & réduirez en pâte ; verſez peu-à-peu ſur cette pâte huit onces d'eau commune, il ſe formera une eſpece d'orgeat que vous coulerez à travers un linge & exprimerez : ajoutez à la colature une once ſirop de limon ou de nimphea pour une priſe.

N°. 20.

Médecine fort douce.

Faites fondre quatre onces de manne dans un bouillon bien dégraiſſé.

Cette médecine convient, lorſqu'on veut purger dans les fiévres

putrides, malignes, & autres maladies aigues, avant que de mettre les malades à l'uſage des ſoupes.

N°. 21.

Ptiſanes ordinaires.

Prenez une poignée d'orge ou de ris, que vous ferez bouillir pendant demi-heure dans quatre livres d'eau : pour rendre cette ptiſane plus agréable, on y met, en la retirant du feu, demi-once racine de regliſſe coupée par petits morceaux.

Autre Ptiſane.

Prenez une once racines de chiendent ou gramen, que vous ferez bouillir comme ci-deſſus.

Autre Ptiſane.

Prenez une pincée de capillaire, ou autant de fleurs de mauve ſeches, que vous ferez infuſer un inſtant dans une pinte d'eau bouillante en guiſe de thé.

N°. 22.

Vomitif avec l'hipécacuana.

Prenez quinze à vingt grains & même vingt-cinq à trente grains d'hipécacuana récemment pulvérisé, que vous ferez avaler dans un verre de ptisane; ceux qui ne pourront pas l'avaler en poudre, & l'aimeront mieux en opiate ou en pillules, l'accommoderont avec un peu de miel ou de sirop de capillaire, & boiront par-dessus un gobelet de ptisane.

Il faut, après avoir donné l'hipécacuana, prendre les mêmes précautions que j'ai indiqué, après avoir donné le tartre émétique, c'est-à-dire, faciliter le vomissement par une abondante boisson d'eau chaude.

N°. 23.

Bol ou Poudre dans les fiévres putrides & malignes.

Prenez rhubarbe & crême de

tartre en poudre, de chacun quarante-huit grains, que vous ferez avaler aux malades avec un peu de bouillon ou de ptiſane : ceux qui aimeront mieux prendre ce remede en bol, mêleront la poudre avec un peu de miel ou de ſirop de limon.

N°. 24.

Bol fortifiant dans les fiévres putrides & malignes, accompagnées de diarrhée.

Prenez quatre dragmes crême de tartre en poudre, quarante grains hipécacuana; formez-en un bol avec le ſirop de coing ou de limon, que vous diviſerez en huit priſes.

N°. 25.

Potion huileuſe camphrée dans les mêmes fiévres.

Prenez quatre onces huile d'amandes douces, que vous incorpo-

rerez dans un mortier avec quinze ou vingt grains de camphre pulvérisé : ajoutez-y des yeux d'écrevisses & du corail préparé, de chacun une dragme, eau de lys six onces, sirop de limon une once; melez le tout pour une potion qui se prend à cuillerée.

N°. 26.

Potion plus composée, confortative & fondante.

Ajoutez à la potion ci-dessus deux dragmes confection d'hyacinthe, tartre vitriolé trente grains, tartre émétique soluble six grains, pour une potion qui se prend à cuillerée : dans le cas ou la poitrine se trouve embarrassée, il faut substituer au tartre émétique le kermes minéral. J'ai vu des effets surprenans de cette potion, sur-tout lorsqu'elle est aidée par les vésicatoires.

N°. 27.

Emplâtre véſicatoire.

Prenez une once de mouches cantarides en poudre, que vous incorporerez dans un mortier avec deux onces de vieux levain, & que vous arroſerez avec un filet de vinaigre.

N°. 28.

Poudre fébrifuge & ſtomachique.

Prenez une once de bon quinquina en poudre, que vous diviſerez en huit priſes.

N°. 29.

Opiate fébrifuge ſimple.

Prenez une once de bon quinquina en poudre, que vous incorporerez avec un quarteron de miel, & autant de ſirop de capillaire qu'il en faudra pour former une opiate qui ne ſoit ni trop épaiſſe ni trop liquide.

N°. 30.

Opiate fébrifuge plus composée.

Prenez une once de bon quinquina en poudre, miel commun deux onces & demi, ſirop de kermes demi-once, ſirop de fleurs de pêcher & de nerprun, de chacun une once, confection d'hyacinte deux dragmes, thériaque une dragme, ſafran de mars apéritif demi-once, rhubarbe en poudre deux dragmes, ſel d'abſinthe trente grains; incorporez le tout pour en faire une opiate, dont la doſe ſera de deux dragmes pour chaque priſe trois fois par jour, à quatre heure de diſtance de l'un à l'autre.

Les malades prendront une ſoupe légere après chaque priſe les jours d'intervalle, & les jours de l'accès ils ne prendront qu'une priſe quatre heures avant l'accès & immédiatement après une ſoupe; pendant le reſte du jour ils ne prendront

que du bouillon : ils continueront d'uſer de cette opiate, même après que la fiévre aura ceſſé, & s'ils craignent une rechute, ils en prendront une ſeconde doſe, en laiſſant un jour, & puis deux, & puis trois d'intervalle entre chaque priſe.

N°. 31.

Prenez un grain de laudanum en opiate pour une priſe.

N°. 32.

Prenez quatre onces eau de lys, deux onces huile d'amandes douces, une once de ſirop de pavot blanc ou quarante goutes de laudanum liquide, pour une potion qui ſe prend à cuillerée.

N°. 33.

Spécifique de Mr. le Baron de Van-Svvieten pour les maladies vénériennes.

Prenez douze grains de ſublimé corroſif, que vous pulvériſerez dans

un petit mortier de verre, avec ſon pilon de même, qui ne ſerviront qu'à cet uſage; ramaſſez bien la poudre, & mettez-la dans une bouteille avec deux livres eſprit de froment : mettez cette bouteille au bain-marie, ou ſur la cendre chaude, juſques à ce que le ſublimé ſoit bien diſſous.

La doſe de cet eſprit eſt une cuillerée le matin à jeun, & autant le ſoir deux heures après le ſouper. Chaque priſe contient un ſeizieme de grain de ſublimé. Cette doſe ne peut porter aucun préjudice à ceux même qui ont l'eſtomac le plus délicat.

Immédiatement après chaque cuillerée du remede, les malades avaleront une écuelle de lait pur ou coupé avec partie égale de la ptiſane ſuivante; mais comme dans les Bâtimens il eſt rare qu'on puiſſe ſe procurer du lait, la ptiſane ſeule ſuffira.

Le remede que je viens d'in-

diquer, eſt fort facile à prendre & peu diſpendieux ; il agit ordinairement par les ſelles & par les urines, & preſque jamais par la ſalivation : ſi cependant les malades en éprouvoient quelques ſymptomes, comme chaleur, picottement au goſier & gonflement aux gencives, ils en diſcontinueroient l'uſage juſques à ce que ces ſymptomes fuſſent calmés. Il n'incommode du tout point l'eſtomac ; au contraire ceux qui le prennent, ont toujours un appetit dévorant : ceux qui en le prenant pourront garder un certain régime, ſe tenir à la viande bouillie, rôtie, & aux œufs, feront fort bien ; mais ceux qui n'auront pas le moyen de ſuivre un pareil régime, s'abſtiendront ſeulement du lard, du fromage, de la viande & du poiſſon ſalés.

Dans le commencement que je fis eſſai du remede de Monſieur le Baron de Van-Swieten, je fus fort embarraſſé pour me procurer

de l'eſprit de froment, nos Apoticaires n'en diſtillent point ordinairement, & je fus obligé d'en diſtiller moi-même, ce qui m'occaſionnoit beaucoup de dépenſe : cependant comme je compris que la vertu ſpécifique de ce remede ne réſidoit point dans l'eſprit de froment, mais dans le ſublimé corroſif, je crus que toute autre liqueur dans laquelle il ſe diſſoudroit également, pourroit lui ſervir de véhicule, ſans en diminuer la vertu. En conſéquence j'eſſayai de faire diſſoudre une partie de ſublimé corroſif dans l'eſprit de vin, dans l'eau-de-vie trois fois rectifiée, ce qui me réuſſit parfaitement : je réuſſis également à le faire diſſoudre dans une bouteille de roſſoli & d'autres liqueurs communes que vendent nos Parfumeurs ; ce qui me détermina à me ſervir d'un de ces diſſolvans, comme plus agréables au goût que l'eſprit de froment, l'eſprit de vin

&

& l'eau-de-vie pure : ainſi je croirois me manquer à moi-même, à ce que je dois à l'humanité, & principalement aux Marins, ſi je leur faiſois un ſecret de la liqueur que je ſubſtitue à l'eſprit de froment.

N°. 34.

Ptiſane à boire pendant qu'on fait uſage du remede ci-deſſus.

Prenez deux onces de racines de guimauve ou d'althea, que vous ferez bouillir pendant demi-heure avec ſix livres d'eau, en ajoutant ſur la fin un peu de racine de regliſſe. Cette quantité de ptiſane ſera la boiſſon d'un jour.

N°. 35.

Extrait de Saturne de Mr. Goulard.

Prenez autant de livres de litarge d'or en poudre, que de pintes de bon vinaigre ; faites bouillir le tout dans une marmite de terre,

en remuant de tems en tems pendant environ trois quarts d'heure, à un feu modéré; tirez la marmite du feu & laissez reposer la matiere pendant vingt-quatre heures; ensuite versez la liqueur qui surnagera par inclination : vous aurez ce que Monsieur Goulard appelle, l'extrait de Saturne, ou plutôt sa teinture.

Pour faire ce que Monsieur Goulard appelle l'eau vegeto-minérale, on prend une cuillerée à café de cet extrait, qu'on verse goute à goute dans une bouteille contenant environ une pinte ou trois livres d'eau commune; cette eau blanchit incontinent & ressemble à du lait.

Monsieur Goulard, fameux Chirurgien de Montpellier, a rempli deux volumes d'Observations sur les cures qu'il a faites avec ce remede: je puis assurer que je m'en suis servi avec succès dans plusieurs maladies où il en conseille l'usage, & sur-tout dans les hernies avec étranglement.

N°. 36.

Cataplaſme anodyn.

Prenez mie de pain blanc que vous ferez cuire dans l'eau commune, juſques à ce qu'elle ſoit réduite en bouillie, ni trop claire, ni trop épaiſſe ; en la retirant du feu, vous y incorporerez quelques jaunes d'œuf & un peu de ſafran en poudre : quand on pourra ſe procurer du lait, on fera bouillir le pain avec, à la place de l'eau.

On peut ſubſtituer à la mie de pain frais, le biſcuit pilé & même la farine : les cataplaſmes doivent être appliqués chaudement & renouvellés de quatre en quatre heures.

N°. 37.

Cataplaſme émollient.

Prenez feuilles d'althea deux bonnes poignées, avec une certaine quantité de racines de la même

plante écraſées; faites cuire le tout juſques à ce qu'ils ſoient réduits en bouillie; vous coulerez enſuite l'eau, & pilerez le marc dans un mortier pour en former une pâte qui ſervira à faire des cataplaſmes émolliens : on rendra le cataplaſme encore plus efficace, ſi l'on fait frire la pâte dans un poëlon avec une certaine quantité d'huile d'olive ou de graiſſe blanche.

N°. 38.

Cataplaſme pourriſſant.

Prenez un gros oignon que vous creuſerez, rempliſſez-en le trou avec partie égale d'huile d'olive, de ſuif, de réſine, de poix noire & de ſavon ratiſſé; faites-le cuire ſur la braiſe, enſuite pilez-le dans un mortier pour en former une pâte qui ſervira à faire pluſieurs cataplaſmes, qu'on applique avec ſuccès ſur toutes les tumeurs

qu'il eſt néceſſaire d'emmener promptement à ſuppuration.

N°. 39.

Purgatif ordinaire en potion.

Prenez deux dragmes ſenné, une dragme ſel végétal, que vous ferez infuſer toute la nuit dans un gobelet d'eau ſur les cendres chaudes ; le lendemain au matin coulez, & ajoutez à la colature deux onces ou deux onces & demi de manne & une once ſirop de fleurs de pêcher.

N°. 40.

Vinaigre des quatre voleurs, préſervatif pour la peſte.

Prenez feuilles ſeches de ſauge, d'abſinthe, de rhue, de menthe, de romarain, de chacune une once & demi, fleurs d'aſpic ou de lavande deux onces, gouſſes d'ail

deux dragmes, calamus aromaticus, canelle, fleurs d'œillet seches, noix muscades, camphre, de chacun deux dragmes : faites infuser le tout au bain-marie pendant quarante-huit heures dans huit livres de bon vinaigre; coulez ensuite & exprimez bien le marc, filtrez la liqueur qui vous restera à travers un entonnoir garni de papier gris : ajoutez-y une once & demi d'esprit de vin camphré, & la conservez dans des bouteilles bien bouchées.

Ceux qui se trouveront dans un Pays attaqué de peste, doivent se froter soir & matin le nés, les temples, avec quelques goutes de ce vinaigre : ils s'en gargariseront en en mêlant quelques goutes avec l'eau; ils en boiront même & s'en parfumeront, comme il a été dit au Chapitre de la Peste.

N°. 41.

Potion cordiale ſimple.

Prenez une dragme confection d'hyacinthe ou d'alkermes, que vous mêlerez avec ſix onces d'eau de chardon béni ou de ſcabieuſe; vous y ajouterez une once ſirop de limon ou d'œillet pour une ſeule priſe.

N°. 42.

Potion plus compoſée, cordiale & diaphorétique.

Ajoutez à la potion ci-deſſus d'antimoine diaphorétique, d'yeux d'écreviſſes préparés, de chacun trente grains, une dragme thériaque & une once eau de fleurs d'orange.

N°. 43.

Potion cordiale avec les eſprits volatils.

Prenez eau de fleurs d'orange & de canelle, de chacune trois

onces, confection alkermes deux dragmes ; ajoutez esprit volatil de sel armoniac, lilium de Paracelse, de chacun cinquante goutes, sirop d'œillet une once : mêlez le tout pour faire une potion que vous donnerez à cuillerée.

N°. 44.

Décoction pour appliquer en fomentation sur les bubons & charbons dont les bords menacent de gangréne.

Prenez quatre onces de quinquina grossiérement concassé, demi-once sel armoniac ; faites bouillir le tout dans quatre livres de vin blanc, jusques à la réduction de la moitié.

N°. 45.

Digestif simple.

Prenez huile d'hypericum quatre onces, térébenthine de Venise une once, & deux jaunes d'œuf ;

battez le tout enſemble pour en former un digeſtif.

N°. 46.

Digeſtif animé.

Ajoutez au digeſtif ci-deſſus une once onguent ſtyrax, ſel armoniac en poudre quinze grains, teinture de myrrhe, d'aloës & eſprit de vin camphré, de chacun une once.

Dans le cas de gangréne, on peut ajouter encore à ce digeſtif, demi once quinquina en poudre, & demi-once huile ou eſprit de térébenthine.

N°. 47.

Emplâtre de Nuremberg.

Prenez une livre huile roſat, demi-livre de minium, & quatre onces de bon vinaigre ; faites cuire le tout dans une marmite ou un poëlon de terre, en remuant continuellement & prenant garde qu'il ne verſe : quand le mélange de-

viendra noir, on en jettera quelques goutes dans l'eau, & s'il a aſſez de conſiſtance, on le retirera du feu, & à meſure qu'il ſe réfroidira, on y incorporera deux dragmes de camphre qu'on aura auparavant pulvériſé dans un mortier graiſſé d'huile. On doit conſerver cet emplâtre dans des pots bien couverts, parce qu'il perd ſa vertu en s'évaporant.

N°. 48.

Baume d'Arceus.

Prenez une livre graiſſe de bouc, gomme elemi & térébenthine, de chacun deux onces, ſain doux demi-livre; faites fondre le tout & le coulez tout chaud à travers un linge fort.

N°. 49.

Pillules pour purger les galleux.

Prenez ſcamonée d'Alep pulvériſée & mercure doux, de cha-

cun vingt grains, trochiſques alendal dix grains ; pilez le tout dans un mortier, & l'incorporez avec quelques goutes de ſirop, pour en former une pâte aſſez dure dont vous ferez quatre pillules : les enfans & les perſonnes qui ne ſont pas fort robuſtes, n'en prendront que trois, & deux heures après un bouillon.

Ces pillules conviennent non ſeulement dans la galle, mais encore dans toutes les maladies chroniques, toutes les fois où il s'agit de purger & de fondre en même tems des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre : on peut donc les donner ſans crainte qu'elles cauſent aucun préjudice, ni aucune ſuperpurgation, pourvu que ceux qui les prennent n'ayent point de fiévre.

N°. 50.

Médecine en potion pour les galleux.

Prenez deux dragmes de ſenné

que vous ferez infuſer dans un gobelet d'eau avec une dragme de ſel végétal ; coulez-le le lendemain, & ajoutez à la colature quinze ou vingt grains de jalap en poudre, ou autant de poudre cornachine, & demi-once ſirop de fleurs de pêcher.

N°. 51.

Ptiſane pour les galleux.

Prenez une once racine de lapathum ou patience ſeche, que vous ferez bouillir pendant un quart d'heure avec quatre livres d'eau commune; ajoutez ſur la fin un peu de racine de regliſſe pour la boiſſon d'un jour.

N. 52.

Onguent Napolitain, ou Pommade avec le mercure pour les galleux.

Prenez demi-once mercure cru ou vif argent, que vous incorporerez dans un mortier avec demi-livre

de ſain doux, en tournant juſques à ce que toutes les particules de mercure ayent diſparu. Ajoutez à cette pommade, pour lui donner une bonne odeur, une dragme eſſence de citron ou de bergamote.

N°. 53.

Autre Pommade avec les fleurs de ſoufre.

Prenez quatre onces fleurs de ſoufre, que vous incorporerez dans un mortier avec demi-livre graiſſe blanche; ajoutez à cette pommade, quand elle ſera faite, une dragme eſſence de citron ou de bergamote & une once d'extrait de Saturne du (N°. 35).

N°. 54.

Bol pour les galleux.

Prenez deux dragmes antimoine cru en poudre & autant de ſel nitre; mêlez-les exactement dans un mortier & les incorporez avec

ſuffiſante quantité de ſirop de pavot rouge pour en former un bol, que vous diviſerez en huit priſes, dont les galleux en prendront une chaque jour le matin à jeun.

N°. 55.

Onguent ſtyrax.

Prenez huile de noix deux livres & demi, colophone ou réſine bien nette deux onces, cire jaune ſix onces ; faites fondre le tout à un feu lent, en y ajoutant peu-à-peu ſix onces gomme elemi : lorſque le tout ſera fondu, ajoutez-y encore ſix onces ſtyrax liquide ; coulez votre onguent, lorſqu'il eſt encore chaud, & le gardez dans un pot bien bouché.

N.° 56.

Onguent baſilic.

Prenez huile d'olive ſix onces, cire jaune demi-once, réſine &

poix noire de chacune deux onces; faites fondre le tout & le coulez à travers un linge fort.

N°. 57.

Onguent brun pour les ulceres.

Prenez une once de l'onguent basilic ci-dessus, que vous mêlerez avec précipité rouge & alun brulé, de chacun trente grains; si ce mélange est trop fort, ce qu'on connoît à la grande douleur, à l'irritation & à l'inflammation qu'il occasionne à l'ulcere, on le mitigera en diminuant la dose de l'alun brulé & du précipité rouge, ou en augmentant celle de l'onguent basilic.

N°. 58.

Liniment pour la brulure.

Prenez une once d'huile d'olive, que vous battrez avec deux onces de blanc d'œuf, pour en former un liniment.

N°. 59.

Cataplasme pour les contusions & meurtrissures.

Prenez mie de pain blanc, du biscuit pilé ou de farine, que vous ferez cuire dans l'eau vegeto-minérale, voyez le (N°. 35), jusques à consistance de bouillie.

N°. 60.

Fomentation aromatique.

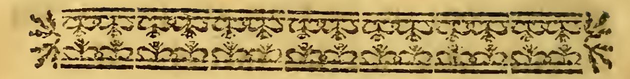
Prenez fleurs d'aspic, de romarin, de thym, d'absinthe marin, les sommités des mêmes plantes & roses rouges, de chacune une petite poignée : faites cuire le tout dans une marmite bien couverte à un feu de braise avec quatre livres de vin jusques à la réduction de la moitié ; coulez & exprimez, ce qui vous restera de vin servira pour les fomentations.

Si vous mêlez à ce vin ainsi

aromatisé, de la mie de pain, du biscuit pilé ou de farine, & que vous les fassiez cuire jusques à consistance de bouillie, vous pourrez faire avec cette bouillie des cataplasmes qui produiront le même effet que les fomentations, & qui peuvent être appliqués plus facilement qu'elles sur certaines parties.

Fin des Formules.





TABLE

DES REMEDES COMPOSE'S,

Avec une Description des Drogues simples qui entrent dans la composition des Formules, mise par ordre alphabétique.

ABsinthe. L'Absinthe est une plante d'une grande amertume; il y en a de plusieurs especes : l'on se sert communément de celle qui se trouve dans presque tous les jardins, ou d'une autre qu'on rencontre en quantité le long de la mer. On la nomme en provençal, encens.

Ail. L'Ail est la bulbe d'une plante potagere que tout le monde connoît.

Aloës. L'Aloës est le suc épaissi d'une plante qui porte le même nom; le meilleur vient de l'Isle de

Sucotra, & c'eſt pour cette raiſon qu'on l'appelle Aloës ſucotrin, pour le diſtinguer de deux autres eſpeces qui lui ſont inférieures.

Alun. L'Alun eſt un ſel fort ſtiptique qu'on tire des mines ; on nous en apporte beaucoup du Royaume de Naples : on doit choiſir celui qui eſt bien tranſparent & un peu rougeâtre.

Pour bruler l'Alun, on le pulvériſe & enſuite on le met dans un creuſet ſur les charbons ardens ou ſur une pêle de fer qu'on met au feu ; il bouillonne tant qu'il a d'humidité, & dès qu'il ceſſe de bouillonner, on le retire du feu.

Antimoine. L'Antimoine eſt un minéral compoſé d'un ſoufre ſemblable au commun, & d'une ſubſtance approchante du métal : on le trouve dans les mines en Hongrie, en Tranſilvanie, & dans pluſieurs endroits de France & d'Allemagne : on le vend chez les Droguiſtes tel qu'il eſt ſorti de la mine,

mais plus ordinairement on le fond, & on le met ſous la forme de petits pains de figure pyramidale : ſa couleur eſt griſâtre, & on doit choiſir celui qui eſt parſemé de longues aiguilles brillantes.

L'Antimoine diaphorétique eſt une préparation chymique, faite avec un mélange d'Antimoine & de Sel nitre.

Bardane. La Bardane eſt une plante fort commune dans nos champs : nos Provençaux appellent la ſemence de cette plante *arrupon peru*, & les enfans en font des pelotons qu'ils ſe jettent aux cheveux les uns des autres, & qu'il eſt bien difficile après de tirer.

Becabunga. Le Becabunga qu'on appelle en provençal *apifer*, eſt une plante qui ſe trouve ordinairement dans les ruiſſeaux, & dont la feuille reſſemble au celeri des jardins.

Baume d'Arceus. Voyez ſa compoſition à la formule du (N°. 48), page 322.

Baume tranquille. Le Baume tranquille eſt une compoſition qu'on trouve chez les Apoticaires, dont la vertu eſt de calmer les douleurs, comme ſon nom le dénote aſſez.

Blanc d'œuf. Tout le monde connoît le blanc d'œuf.

Calamus aromaticus. Le Calamus aromaticus eſt une eſpece de canne ou de roſeau qui a une fort bonne odeur, & qu'on nous apporte du Levant.

Camphre. Le Camphre eſt une eſpece de gomme réſineuſe qu'on nous apporte des Indes & de la Chine; elle tranſude à travers l'écorce d'une eſpece de laurier qui croît abondamment dans ces contrées : le meilleur vient de l'Iſle de Borneo, mais il eſt fort rare; on doit choiſir celui qui eſt blanc, tranſparent, net, qui ſe briſe facilement entre les doigts, & qui a de la peine à s'éteindre, quand une fois il eſt allumé. Son odeur eſt fort pénétrante, & il s'évapore

facilement ; c'eſt pourquoi on doit le conſerver dans un vaſe de terre bien lutté avec du ciment ou de cire.

Canelle. La Canelle eſt l'écorce d'un arbre qui croît abondamment aux Indes, & ſur-tout dans l'Iſle de Ceylan, d'où les Hollandois nous l'apportent ; on doit choiſir celle qui eſt ni trop mince, ni trop épaiſſe, la plus ſeche, la plus aromatique, & qui picote agréablement la langue, après qu'on l'a mâchée.

Cantarides. Les Cantarides ſont des mouches luiſantes qu'on trouve en pluſieurs endroits, & qu'on fait mourir à la vapeur du vinaigre : on doit choiſir celles qui ſont les plus récentes, entieres & non vermoulues.

Capillaire. Le Capillaire eſt une plante qui croît au bord des fontaines & des ſources d'eau vive.

Caſſe. La Caſſe eſt le fruit d'un arbre qui croît dans les Pays chauds,

& principalement dans nos Isles de l'Amérique. Ce fruit ressemble à du boudin, & contient une pulpe noire avec plusieurs graines semblables à celles du carouge : on doit choisir celui qui est le plus pesant, & dont les semences ne menent point de bruit en les secouant ; car c'est une marque que la pulpe dans laquelle consiste toute la vertu de ce fruit, est seche.

Ceruse. La Ceruse n'est autre chose que la substance du plomb réduite en une rouillure blanche par la vapeur du vinaigre.

Cire. Tout le monde connoît la Cire.

Cochléaria. Le Cochléaria est une plante qui est fort bonne pour le scorbut ; sa feuille ressemble à une petite cuilliere, ce qui lui a fait donner le non de Cochléaria.

Clous de Gerofle. Les Clous de Gerofle sont connus de tout le monde, les Hollandois nous les apportent des Indes : on doit choisir

les plus récens, les moins ſecs & les plus odoriférans.

Colophone. La Colophone n'eſt autre choſe que la réſine qu'on a diſtillé.

Confection alkermes. La Confection alkermes eſt une compoſition qu'on trouve chez tous les Apoticaires.

Confection d'hyacinthe. La Confection d'hyacinthe ſe trouve chez les mêmes Artiſtes.

Corail. Le Corail eſt une plante qu'on trouve dans le fond de la mer, & le Corail préparé n'eſt autre choſe que la même plante réduite en poudre inpalpable, dont on forme de petits pains qu'on appelle trochiſques, en la mêlant avec le mucilage de gomme adragant.

Crême de Tartre. La Crême de Tartre eſt un ſel qu'on retire du Tartre, qui s'attache contre les tonneaux où il y a eu du vin, en le faiſant bouillir, filtrer & évaporer.

Cresson. Le Cresson est une plante qui se trouve communément dans tous les ruisseaux.

Diascordium. Le Diascordium est une composition qu'on trouve chez les Apoticaires ; elle fortifie l'estomac & arrête le cours de ventre.

Eaux distillées de canelle, de chardon béni, de fleurs d'orange, de lys, de menthe, de scabieuse. On trouve toutes ce eaux distillées chez les Distillateurs ou les Apoticaires.

Eau-de-vie. Tout le monde connoît l'Eau-de-vie & la maniere de la distiller.

Esprits de cresson, de cochléaria, de froment, de vin, de sel armoniac. On trouve tous ces esprits chez les Distillateurs ou les Apoticaires.

Essence ou Huile essentiel de bergamote, de citron, de lavande, d'aspic. On trouve de même toutes ces essences chez les Parfumeurs ou Distillateurs.

Fleurs d'Oeillets. Tout le monde connoît les Oeillets.

Fleurs de Pavot rouge. Tout le monde connoît le Pavot rouge ou Coquelicot.

Fleurs de Sureau. Le Sureau eſt un arbriſſeau qui croît communément dans les terres graſſes & humides; ſes fleurs ſont diſpoſées en ombelle ou en paraſol; ſes fruits reſſemblent à de petits grains de raiſin; ſa tige qui a des nœuds de diſtance en diſtance, eſt remplie d'une quantité de moëlle.

Fleurs de Soufre. Les fleurs de Soufre ne ſont autre choſe que du Soufre commun qu'on pulvériſe groſſiérement, & qu'on met dans une marmite de terre non verniſſée; on couvre cette marmite d'une autre de même eſpece auſſi renverſée, de ſorte que le col de l'une entre dans l'ouverture de l'autre : on lutte bien les jointures, & on fait un feu modéré ſous la marmite; le Soufre monte & s'at-

tache contre les parois de la marmite ſupérieure.

Follicules de Sené. Les follicules de Sené ſont de petites gouſſes plates & tranſparentes, qui renferment la ſemence de cet arbriſſeau. Voyez *Sené.*

Fumeterre. La Fumeterre eſt une plante rampante qui eſt fort commune dans nos champs : nos Provençaux l'appellent *ebriagou.*

Gomme elemi. La Gomme elemi eſt un ſuc réſineux qu'on tire par inciſion d'une eſpece d'olivier qui croît en abondance en Afrique : on doit choiſir celui qui eſt net & dont l'odeur eſt forte.

Graiſſe blanche. La Graiſſe blanche n'eſt autre choſe que le ſain du cochon fondu.

Guimauve ou *Althéa.* La Guimauve eſt une plante fort commune dans les Pays marécageux, dans les terres graſſes & humides ; ſa feuille qui eſt cotonnée au deſſous, eſt un peu plus épaiſſe que celle

de la mauve ordinaire, & sa fleur est plus grande : nos Provençaux l'appellent *maulou blanquou.*

Hypécacuana. L'Hypécacuana est une petite racine noueuse, grisâtre, qu'on nous apporte du Bresil : on doit choisir les plus petits morceaux qui sont pesans, bien nourris & non vermoulus. Il est bon de ne pulvériser l'Hypécacuana qu'à mesure qu'on veut s'en servir ; car il perd sa vertu, s'il reste trop longtems pulvérisé.

Huile d'Amandes douces. L'huile d'Amandes douces se fait avec des Amandes récemment tirées de leur noyau ; on les pile dans un mortier de marbre pour les réduire en pâte, ensuite on la met à la presse : on ne doit faire de cette huile qu'une petite quantité à la fois, autrement elle se rancit en vieillissant, & dans cet état elle fait plus de mal que de bien, tellement qu'il vaudroit beaucoup mieux se servir alors de la bonne huile d'olive qui ne rancit pas si aisément.

Huile de Noix. L'huile de Noix ſe fait comme celle d'Amandes douces.

Huile d'hypéricum, *Huile de laurier*, *Huile rosat*, *Huile de vers.* Toutes ces différentes Huiles ſe trouvent chez les Apoticaires.

Jalap. Le Jalap eſt la racine d'une eſpece de belle-de-nuit : on nous en apporte beaucoup de Sirie & de Smirne coupées par ruelles ; on doit choiſir les plus peſantes, les plus réſineuſes, & qui ne ſont point vermoulues.

Jaune d'œuf. Tout le monde connoît le jaune d'œuf.

Kermes minéral ou *Poudre des Chartreux.* Le Kermes minéral eſt une préparation chymique de couleur jaune, qu'on trouve chez les Apoticaires.

Lait. Le Lait de vache eſt fort nourriſſant, celui de brebis l'eſt moins, & celui de chevre eſt plus léger & plus rafraîchiſſant que ceux de vache & de brebis.

Lavande. La Lavande eſt une plante odoriférante fort commune

dans nos collines : elle differe peu de l'aſpic, tant par ſa feuille que par ſa fleur : on ſubſtitue ces deux plantes l'une à l'autre.

Levain. Tout le monde connoît le Levain.

Laudanum en opiate, *Laudanum liquide.* Voyez *Opium.*

Lilium de Paracelſe. Le Lilium de Paracelſe eſt un eſprit volatil composé, qu'on trouve chez les Apoticaires.

Limon. Les Limons ſont un fruit connu de tout le monde : pour en dépurer le ſuc, il faut, après en avoir exprimé une certaine quantité, le couler & le laiſſer repoſer au ſoleil, juſques à ce qu'il ſoit clarifié ; enſuite on le verſe par inclination, & on le conſerve dans des bouteilles bien bouchées : quelques-uns, pour l'avoir plus pur, le diſtillent avec un alambic de verre au bain-marie.

Litarge. La Litarge eſt une eſpece d'écume qu'on ramaſſe autour

de la coupelle, quand on raffine l'argent par le moyen du plomb; de ſorte que ce n'eſt que du plomb calciné, devenu blanc ou rouge, ſelon le dégré plus ou moins violent de feu qu'il a ſoufert.

Manne. La Manne eſt un ſuc onctueux & gras qui découle de certains arbres appellés Melezes, qui ſont fort communs en Calabre & dans le Royaume de Naples, d'où on nous l'apporte. Il y en a de trois qualités différentes, la Manne en bâton, la Manne en grain, & la Manne graſſe. Les deux premieres, quoique plus agréables à la vue & au goût, ne ſont pas pourtant préférables à la troiſieme pour l'uſage médicinal. Cette derniere purge même davantage; il eſt vrai qu'elle s'aigrit en vieilliſſant, mais il eſt facile de s'en aſſurer par le goût.

Mercure cru. Le Mercure cru ou vif-argent eſt une eſpece de minéral qu'on trouve dans les mi-

nes tel & quel, on l'appelle alors mercure coulant; ou ſous la forme d'un minéral compoſé d'un mélange de ſoufre & de mercure, qui ſe ſont joints & ſublimés enſemble par quelque chaleur ſouterreine, on l'appelle alors cinnabre naturel : on le ſépare de ce ſoufre en le diſtillant. Voyez la Chymie de Lemery.

Mercure doux. Le Mercure doux eſt un mélange de ſublimé corroſif & de mercure ou argent-vif, qu'on fait ſublimer trois ou quatre fois pour l'adoucir. Voyez la même Chymie de Lemery.

Miel. Le Miel eſt connu de tout le monde.

Minium. Le Minium n'eſt autre choſe que du plomb calciné, & pouſſé au feu juſques à ce qu'il devienne rouge.

Myrrhe. La Myrrhe eſt une gomme réſineuſe qu'on nous apporte du Levant & des Indes : on doit choiſir la plus nette & qui

ſe briſe facilement entre les doigts.

Moutarde. La Moutarde eſt la ſemence d'une plante que tout le monde connoît.

Noix muſcades. Les Noix muſcades ſont connues d'un chacun ; on nous les apporte des Indes.

Oeils d'Ecreviſſe. Les Yeux d'Ecreviſſe ſont de petites pierres qu'on trouve au nombre de deux dans la tête de certains crabes de riviere qu'on appelle Ecreviſſes : on les falſifie avec la craie ; mais il eſt facile de connoître les véritables, en ce qu'elles ſont plus dures, plus peſantes, & paroiſſent, quand on les rompt, formées de pluſieurs couches appliquées les unes ſur les autres. Pour les préparer, on les réduit en poudre inpalpable ; enſuite on en fait une pâte avec le mucilage de gomme adragant, pour en former de petits pains qu'on appelle trochiques.

Oignons. Un chacun connoît les Oignons : ils ſont autant & même

plus employés dans l'uſage de la cuiſine que dans celui de la médecine.

Onguent d'althéa, *Onguent mercuriel*, *Onguent ſtyrax*, *Onguent martial*. On trouve ces différens Onguens chez les Apoticaires.

Opium, eſt une larme gommeuſe qui ſort de la tête des Pavots d'Egypte, d'où on nous l'apporte.

Orge. L'Orge eſt une ſemence connue d'un chacun.

Petit-lait. Voyez la maniere de le faire à la note de la page 18.

Plantes antiſcorbutiques. Les Plantes antiſcorbutiques ſont celles de creſſon, de cochléaria, de becabunga, de moutarde, de roquette, de naſitort.

Poix noire & Poix-réſine. Tous les Marins connoiſſent la Poix noire & la Poix réſine, qui leur ſervent à enduire leurs Bâtimens.

Poudre cornachine. La Poudre cornachine eſt un mélange de partie égale de diagrede, d'antimoine diaphorétique & de crême de tartre.

Précipité rouge. Le Précipité

rouge n'eſt autre choſe que du mercure cru, diſſous par l'eſprit de nitre, enſuite ſublimé à un feu de ſable gradué juſques à ce qu'il devienne rouge.

Quinquina. Le Quinquina eſt l'écorce d'un arbre qu'on nous apporte du Perou.

On diſtingue le bon Quinquina du mauvais, en ce que les écorces du mauvais Quinquina ſont de vieilles écorces qu'on a tiré du tronc des arbres dépouillées de leurs parties volatiles par les injures de l'air : elles ſont groſſes, épaiſſes, fibreuſes & ligneuſes; elles ne caſſent pas net; leur couleur eſt d'un jaune pâle : lorſqu'on les mâche ou qu'on en met dans la bouche, après les avoir pulvériſées, leur amertume ne ſe développe pas promptement, & ce n'eſt qu'après les y avoir tenues long-tems qu'elle ſe fait ſentir : elles ne ſont pas friables, c'eſt-à-dire, qu'on a beaucoup de peine à les mettre en poudre.

Le bon Quinquina au contraire eſt l'écorce qui a été enlevée d'un arbre jeune : on la connoît en ce qu'elle eſt mince, moins raboteuſe & moins profondément gravée que l'autre ; elle n'eſt point par conſéquent ligneuſe ; elle ſe caſſe net ; & eſt friable ; ſa couleur eſt rougeâtre, approchant de celle de la bonne canelle : dès qu'on en met un peu dans la bouche ou qu'on la mâche, ſa bonté ſe développe promptement par une ſaveur amere & légérement aſtringente.

Racine de Lapathum. Le Lapathum eſt une eſpece de bette ou d'oſeille ſauvage qui croît abondamment dans les ruiſſeaux & dans les foſſés humides : cette racine eſt rouge, & donne une teinture de vin clairet à la ptiſane.

Raifort. Tout le monde connoît le Raifort, tant ſauvage que domeſtique.

Regliſſe. Il eſt peu de perſonnes qui ne connoiſſent la racine de

Reglisse : il n'est pas jusques aux enfans qui ne sachent, en la mettant à la bouche, la distinguer des autres racines par sa douceur.

Rhubarbe. La Rhubarbe est une racine jaunâtre qu'on nous apporte de plusieurs endroits de Perse & de Tartarie, par la voie d'Alep & de Smirne : on doit choisir celle qui est pesante, marbrée de jaune & de rouge, & rejetter celle qui est blanchâtre, légere & vermoulue. Les Juifs, entre les mains de qui passe cette racine, ont l'attention de boucher avec la cire les morceaux qui sont vermoulus : on reconnoît facilement cette fraude, en les approchant du feu.

Rhue. La Rhue est une plante antivermineuse, fort commune dans nos jardins & dans nos collines : elle exhale une fort mauvaise odeur qui est très-pénétrante.

Roses rouges. On doit distinguer les Roses rouges des Roses ordinaires, qu'on appelle Roses pâles ;

elles en different en vertu, tout comme en couleur : les premieres ſont d'un rouge foncé & preſque vineux, & ont une vertu aſtringente ; les ſecondes au contraire ſont d'un rouge pâle, ont beaucoup plus d'odeur, & ont une vertu purgative.

Safran. Le Safran n'eſt autre choſe que les étamines d'une certaine plante bulbeuſe, qu'on ſeme en abondance dans la Principauté d'Orange & aux environs : on en apporte auſſi beaucoup d'Eſpagne. Cette drogue eſt connue de la plûpart des Marins, qui s'en ſervent pour donner à la ſoupe au ris une couleur jaune & un goût agréable.

Safran de Mars apéritif. Le Safran de Mars apéritif n'eſt autre choſe que la rouillure d'acier expoſée à la roſée du mois de Mai, juſques à ce qu'elle acquiere une couleur jaune.

Sauge. La Sauge eſt une plante fort connue & très-commune dans nos côteaux.

Scamonée. La Scamonée eſt le ſuc épaiſſi qu'on tire par inciſion d'une plante laiteuſe & ſarmenteuſe, qu'on appelle périploca; on nous apporte cette drogue d'Alep & de Smirne: celle qui vient par la voie d'Alep, eſt ordinairement meilleure, parce qu'elle n'eſt pas falſifiée & préparée avec le ſuc d'autres plantes, qui ont ſouvent une qualité cauſtique; on la connoît en ce qu'elle eſt griſe, luiſante & friable, c'eſt-à-dire, facile à rompre avec les doigts: celle de Smirne au contraire eſt preſque noire, fort dure & difficile à briſer. C'eſt avec la Scamonée qu'on prépare le diagrede, en l'expoſant, après l'avoir pulvériſé, à la vapeur du ſoufre: la Scamonée d'Alep, quand elle eſt de la bonne qualité, n'a pas beſoin de cette préparation.

Sel armoniac. Le Sel armoniac eſt une compoſition de cinq parties d'urine, une partie de ſel marin & demi partie de ſuie de cheminée,

qu'on filtre & qu'on fait cuire enſemble, pour les réduire en une maſſe qu'on fait enſuite ſublimer. On le purifie en le diſſolvant dans une certaine quantité d'eau, en le filtrant une ſeconde fois, & en le faiſant évaporer juſques à ſiccité : on nous en apporte beaucoup d'Egypte.

Sel d'Abſinthe. Le Sel d'Abſinthe, comme tous les autres Sels eſſentiels des plantes, ſe fait avec les cendres de la même plante brulée au four, qu'on diſſout enſuite dans une certaine quantité d'eau pour en former une leſſive ; on filtre cette diſſolution, & on la fait évaporer au feu ou au ſoleil juſques à ſiccité.

Sel nitre ou *Salpêtre.* Tout le monde connoît le Sel nitre ou Salpêtre, dont on fait la poudre à Canon.

Sel végétal. Le Sel végétal eſt un mélange de crême & de ſel de tartre qu'on fait bouillir, filtrer & évaporer, pour avoir une eſpece

de crême de tartre qui puiſſe être diſſoute dans l'eau.

Styrax liquide. Le Styrax liquide eſt un ſuc balſamique qu'on tire par inciſion de certains arbres, & qu'on nous apporte de l'Amérique ; ſon odeur eſt fort agréable & réjouit le cœur. On doit choiſir le plus pur & le plus net, & prendre garde qu'il ne ſoit pas mêlé avec du bois, de terre ou d'autres ordures.

Semences froides. Les ſemences froides ſont celles de courge, de melon, de concombre & de melon d'eau : pour les nettoyer, on leur ôte la peau ; mais elles ne ſe conſervent pas ainſi mondées pendant long-tems, & ſont ſujettes à rancir.

Sené. Le Sené eſt la feuille d'un arbriſſeau qui croît abondamment dans l'Arabie ; on nous l'apporte d'Alexandrie : on doit choiſir celui dont les feuilles ſont entieres ; avant même que de s'en ſervir,

il faut en séparer les pécules & les petits bâtons qu'on y trouve en quantité, autrement il occasionne des tranchées : ses follicules purgent plus doucement, & sont moins sujettes à causer des tranchées.

Sirop d'Absinthe, de coings, d'œillets, de fleurs de pêcher, de kermes, de nimphea, de capillaire, de nerprun. On trouve tous ces différens Sirops chez les Apoticaires ou les Liquoristes.

Aspic ou *Lavande sauvage.* L'Aspic, ou lavande sauvage, est si commune dans nos Collines de Provence, qu'on s'en sert pour chauffer les fours & allumer le feu.

Squine. La squine est une racine qui nous est apportée des Indes Orientales : on doit choisir la plus pesante & la plus résineuse.

Sublimé corrosif. Le sublimé corrosif est un sel formé par le mélange du mercure cru qu'on fait dissoudre avec l'esprit de nitre, &

évaporer jusques à siccité ; ensuite on y ajoute du vitriol & du sel décrépité, & on le fait sublimer, voyez la Chymie de Lemery : il faut avoir l'attention de n'acheter le sublimé corrosif que de la premiere main, afin d'être sûr qu'il est préparé fidélement.

Tabac. Tous les Marins connoissent le Tabac & la plante qui le produit.

Tartre émétique. Le Tartre émétique est une composition d'antimoine qu'on trouve chez les Apoticaires. Quand on achete du Tartre émétique, il faut avoir l'attention de demander quelle en est la dose, parce q'uil est plus ou moins fort, selon qu'il est fait avec le foie ou avec le verre d'antimoine.

Tartre vitriolé. Le Tartre vitriolé est une composition chymique, qui se fait avec l'huile de Tartre & celle de Vitriol.

Teinture de Myrrhe & d'Aloës. La

Teinture de Myrrhe & d'Aloës n'eſt autre choſe que la diſſolution de ces deux drogues dans l'eſprit de vin.

Térébenthine. La Térébenthine eſt un ſuc réſineux qui découle de certains arbres qu'on appelle Térébinthe & Larys; la plus eſtimée eſt celle de l'Iſle de Chio, enſuite celle de Veniſe : on doit choiſir la plus claire, la plus tranſparente & la plus nette.

Thériaque. La Thériaque eſt une compoſition qu'on trouve chez tous les Apoticaires.

Trochiſques Alhandal. Les Trochiſques Alhandal ne ſont autre choſe que la pulpe de la Colequinte réduite en poudre & paîtrie avec le mucilage de gomme adragant, dont on forme enſuite de petits pains appellés Trochiſques.

Véronique mâle. La Véronique mâle eſt une plante qui n'eſt pas fort commune; ſes feuilles ſont

petites & presque rondes : le réceptacle de sa semence est fait en boursette ou en cœur, comme celle du bursa pastoris ou tabouret.

Vin. Tout le monde connoît le Vin.

Vinaigre. Le Vinaigre n'a pas besoin non plus de description.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

Des Maladies internes.

SECONDE PARTIE.

DES MALADIES EXTERNES OU CHIRURGICALES.

Fin de la Table.





